

RB155, 725



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Prof. Robert Finch

83
5
107-8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



ŒUVRES

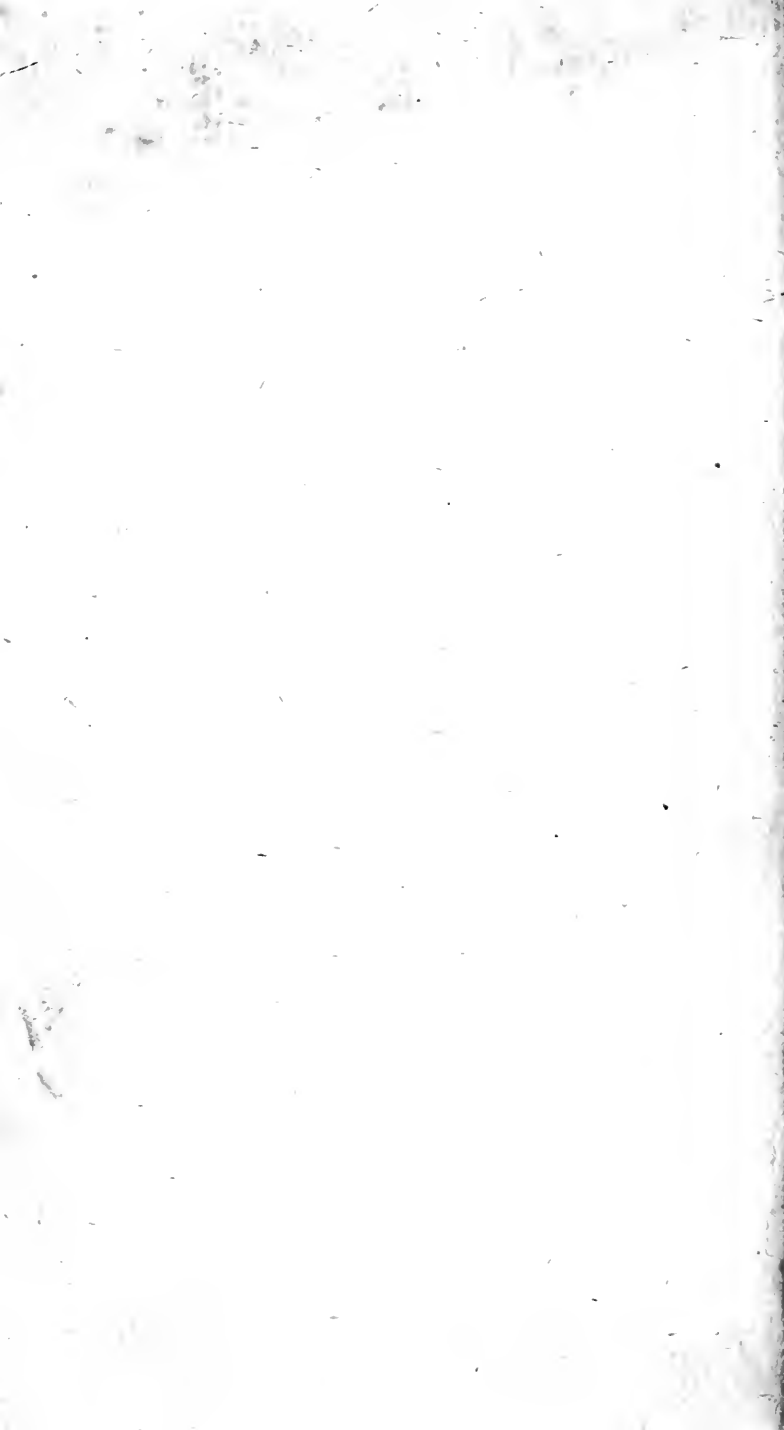
DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.



ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,
DE GENEVE.

TOME DIXIEME.

CONTENANT : La découverte du Nouveau Monde : Fragmens d'Iphis, Tragédie : Ode, In nuptias Caroli Emmanuelis : Traduction : Le Verger des Charmettes : Epître à M. Bordes : Epître à M. Parizot : Enigme : Vers pour Madame de Fleurieu : Vers pour Mademoiselle Th. : Mémoire à son Excellence Mgr le Gouverneur : Mémoire à M. Boudet, Antonin : Lettres de J. J. Rousseau : Anecdotes pour servir à la vie de J. J. Rousseau : Opinion de J. J. Rousseau sur la Tragédie grecque : Lettre de M. Dorat aux Auteurs du Journal de Paris : Sentimens de reconnoissance d'une mere, adressés à l'ombre de Rousseau : Diverses Lettres sur J. J. Rousseau, &c.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

LES Pièces suivantes n'ont jamais été imprimées. Un heureux hafard nous les a procurées, & nous les donnons au Public, d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur. Ces productions de fa jeunesse paroîtront fans doute inférieures à celles qui lui ont acquis depuis une fi grande célébrité ; mais telles qu'elles font, on les lira avec plaisir, puisqu'on y verra quelle étoit la première manière de voir & de sentir de leur Auteur ; & que peut-être il en sortira quelques traits de lumière, qui feront connoître au Lecteur le vrai caractère de cet Homme, deve-

nu depuis si intéressant pour le Public.

Nota. On se propose de donner par Supplément les différens Ouvrages de M. ROUSSEAU, pour compléter les Éditions, tant *in-8.* qu'en *in-12.*



L A
DÉCOUVERTE
D U
NOUVEAU MONDE ,
TRAGÉDIE.

Tome X.

A

A C T E U R S .

LE CACIQUE , de l'Isle de Guanahan , Conquérant d'une partie des Antilles.

DIGIZÉ , Épouse du Cacique.

CARIME , Princesse Américaine.

COLOMB , Chef de la Flotte Espagnole.

ALVAR , Officier Castillan.

LE GRAND-PRÊTRE des Américains.

NOZIME , Américain.

TROUPE de Sacrificateurs Américains.

TROUPE d'Espagnols & Espagnoles de la Flotte.

La Scène est dans l'Isle de Guanahan.



LA DÉCOUVERTE

D U

NOUVEAU MONDE ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente la Forêt sacrée , où
les Peuples de Guanahan venoient ado-
rer leurs Dieux.*

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE , CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois sacrés ! eh ! qu'y faisoit
Carime ?

A 2

C A R I M E.

Eh ! quel autre que vous devoit le savoir mieux ?
De mes tourmens secrets , j'importunois les
Dieux ;

J'y pleurois mes malheurs ; m'en faites - vous
un crime ?

L E C A C I Q U E.

Loin de vous condamner , j'honore la vertu ,
Qui vous fait , près des Dieux , chercher la
confiance ,

Que l'effroi vient d'ôter à mon Peuple abattu.
Cent présages affreux troublant notre assurance ,
Semblent du Ciel annoncer le courroux :

Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance ,
Vos vœux l'éloigneront de nous ,
En faveur de votre innocence.

C A R I M E.

Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux ?
Cruel ! vous insultez à mon fort déplorable.

Ah ! si l'amour me rend coupable ,
Est-ce à vous à blâmer mes feux ?

L E C A C I Q U E.

Quoi ! vous parlez d'amour en ces momens fu-
nestes !

L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi ?

C A R I M E.

Quand l'amour est extrême,
 Craint-on d'autre malheur,
 Que la froideur
 De ce qu'on aime?

Si Digizé vous vançoit son ardeur,
 Lui répondriez-vous de même. ?

L E C A C I Q U E.

Digizé m'appartient par des vœux éternels,
 En partageant mes feux, elle a rempli mon Trône;
 Et quand nous confirmons nos sermens mutuels,
 L'amour le justifie, & le devoir l'ordonne.

C A R I M E.

L'amour & le devoir s'accordent rarement:
 Tour-à-tour, seulement, ils régner dans une ame;
 L'amour forme l'engagement;
 Mais le devoir éteint la flamme.

Si l'hymen a pour vous des attraits si charmans,
 Redoublez, avec moi, ses doux engagements:
 Mon cœur consent à ce partage:
 C'est un usage établi parmi nous.

L E C A C I Q U E.

Que me proposez-vous, Carime? Quel langage!

C A R I M E.

Tu t'offenses, cruel, d'un langage si doux;

6 LA DÉCOUVERTE

Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.

Heureuse Digizé, qu'au récit de mes larmes,

Tu vas triompher en ce jour !

Ah, si tes yeux ont plus de charmes,

Ton cœur a-t-il autant d'amour !

LE CACIQUE.

Cessez de vains regrets, votre plainte est injuste :

Ici vos pleurs blessent mes yeux.

Carime, ainsi que vous, en cet asyle auguste,

Mon cœur a ses secrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi, Barbare ! au mépris tu joins enfin l'ou-
trage !

Va, tu n'entendras plus d'inutiles soupirs ;

A mon amour trahi, tu préfères ma rage ;

Il faudra te servir au gré de tes desirs.

LE CACIQUE.

Que son sort est à plaindre !

Mais les fureurs n'obtiendront rien.

Pour un cœur, fait comme le mien,

Ses pleurs étoient bien plus à craindre.



S C E N E I I.

LE CACIQUE *seul.*

LIEU terrible, lieu révééré,
 Séjour des Dieux de cet Empire,
 Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré
 Dieux, calmez un peuple égaré;
 De ses sens effrayés dissipez le délire!
 Ou, si votre Puissance enfin n'y peut suffire;
 N'usurpez plus un nom vainement adoré.
 Je me le cache en vain, moi-même je frissonne;
 Une sombre terreur m'agite malgré moi.
 Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne;
 Pour la première fois ton courage s'étonne;
 La crainte & la frayeur se font sentir à toi.

Lieu terrible, lieu révééré,
 Séjour des Dieux de cet Empire,
 Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir sacré:
 Rassurez un peuple égaré;
 De ses sens effrayés dissipez le délire
 Ou, si votre Puissance, &c.
 N'usurpez plus, &c.

Mais, quel est le sujet de ces craintes frivoles!
 Les vains pressentimens d'un Peuple épouvanté

LA DÉCOUVERTE

Les mugissemens des Idoles ,
Ou l'aspect effrayant d'un astre ensanglanté ?
Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire ,
Tant vaincu de rivaux , tant obtenu de gloire ,
Que pour la perdre enfin par de si foibles coups !
Gloire frivole , eh ! sur quoi comptons-nous !
Mais je vois Digizé , cher objet de ma flamme ;
Tendre épouse , ah ! mieux que les Dieux ,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.

S C E N E III.

DIGIZÉ , LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR , vos Sujets éperdus ,
Saïsis d'effroi , d'horreur , cèdent à leurs alarmes ;
Et parmi tant de cris , de soupirs & de larmes ,
C'est pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que soit le sujet de leur terreur mortelle ,
Ah , fuyons , cher époux , fuyons ; sauvons vos
jours.
Par une crainte , hélas ! qui menace leur cours ,
Mon cœur sent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir ! leur Cacique, leur Roi,
 Leur père, enfin ! L'espères-tu de moi,
 Sur la vaine terreur dont ton esprit se blesse.
 Moi, fuir ! Ah, Digizé, que me proposes-tu !
 Un cœur chargé d'une foiblesse,
 Conserveroit-il ta tendresse
 En abandonnant la vertu ?

Digizé, je chéris le nœud qui nous assemble,
 J'adore tes appas, ils peuvent tout sur moi ;
 Mais j'aime encor mon peuple autant que toi ;
 Et la vertu, plus que tous deux ensemble.

S C E N E I V.

NOZIMÉ, LE CACIQUE, DIGIZÉ,

NOZIMÉ.

PAR votre ordre, Seigneur, les Prêtres rassem-
 blés,
 Vont bientôt, en ces lieux, commencer le myst-
 ère.

LE CACIQUE.

Et les peuples ?

Dieux puissans , Dieux jaloux de mon bonheur
suprême ,

Des fiers Enfans du Ciel ; secondez les projets :

Armez à votre gré la Terre , l'Enfer même ;

Je puis braver & la foudre & vos traits.

Déployez contre moi votre injuste vengeance ;

J'en redoute peu les effets :

Digizé seule , en sa puissance ,

Tient mon bonheur & mes succès.

Dieux puissans , Dieux jaloux de mon bonheur
suprême ,

Des fiers Enfans du Ciel , secondez les projets :

Armez à votre gré la Terre , l'Enfer même ;

Je puis braver & la foudre & vos traits.

D I G I Z É.

Où vous emporte un excès de tendresse ?

Ah ! n'irritons point les Dieux :

Plus on prétend braver les Cieux ,

Plus on sent sa propre foiblesse.

Ciel , protecteur de l'innocence ,

Eloigne nos dangers , dissipe notre effroi.

Eh ! des foibles humains qui prendra la défense ,

S'ils n'osent espérer en toi ?

Du plus parfait amour , la flamme légitime

Auroit-elle offensé tes yeux ?

Ah ! si des feux si purs devant toi font un crime ,

Détruis la race humaine , & ne fais que des Dieux.

Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défense ;
S'ils n'osent espérer en toi ?

LE CACIQUE.

Chère épouse , suspends d'inutiles alarmes :
Plus que de vains malheurs , tes pleurs me vont
coûter.

Ai-je , quand tu verses des larmes ,
De plus grands maux à redouter ?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés ,
Les Prêtres vont paroître :
Gardez-vous de laisser connoître
Le trouble auquel vous vous livrez .



S C E N E V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE;
DIGIZÉ , *Troupe de Prêtres.*

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables ;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables :
Que leur présence en nous imprime un saint
respect :

Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux , qui protégez ces Îles ,
Implorez leur secours sur mon Peuple & sur moi.
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi

Qui vient troubler ces lieux tranquilles.

Des présages affreux
Répandent l'épouvante :
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles ,
Évoquez les destins :
Si nos maux sont certains ,
Ils feront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,

alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde , Être des jours ,

Sois attentif à nos prières.

Soleil , suspends ton cours ,

Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux , qui veillez sur cet Empire ,

Manifestez vos soins , foyez nos protecteurs.

Bannissez de vaines terreurs ,

Un signe seul vous peut suffire :

Le vil effroi peut-il frapper des cœurs

Que votre confiance inspire ?

C H Œ U R.

Ancien du monde , Être des jours ,

Sois attentif à nos prières ,

Soleil , suspends ton cours ,

Pour éclairer nos mystères.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conservez à son Peuple un Prince généreux.

Que , de votre pouvoir , digne dépositaire ,

Il soit heureux comme les Dieux ;

Puisqu'il remplit leur ministère ,

Et qu'il est bienfaisant comme eux.

C H Œ U R.

Ancien du monde , &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez. Que l'on fasse silence ,
 De nos titres sacrés déployons la puissance.
 Que vos sublimes sons , vos pas mystérieux ,
 De l'avenir, soustrait aux mortels curieux ,
 Dans mon cœur inspiré , porte la connoissance.
 Mais la fureur divine agite mes esprits !
 Mes sens sont étonnés , mes regards éblouis !
 La nature succombe aux efforts réunis

De ces ébranlemens terribles. . . .

Non, des transports nouveaux affermissent mes
 sens ;

Mes yeux , avec effort , percent la nuit des tems...
 Ecoutez , du destin , les décrets inflexibles.

Cacique infortuné ,

Tes exploits sont flétris , ton regne est terminé.
 Ce jour, en d'autres mains, fait passer ta puissance.
 Tes Peuples asservis sous un joug odieux ,
 Vont perdre , pour jamais , les plus chers dons
 des Cieux ,

Leur liberté , leur innocence.

Fiers Enfans du soleil, vous triomphez de nous ;
 Vos arts, sur nos vertus, vous donnent la victoire.
 Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
 Des nuages confus naissent de toutes parts. . .
 Les siècles sont voilés à mes foibles regards.

LA DÉCOUVERTE
LE CACIQUE.

De vos arts mensongers, cessez les vains prestiges.
Les Prêtres se retirent , après quoi l'on entend le
Chœur suivant , derrière le Théâtre.

C H Œ U R derrière le Théâtre.

O Ciel ! ô Ciel ! quels prodiges nouveaux !
Et quels monstres ailés paroissent sur les eaux !

D I G I Z É.

Dieux ! quels sont ces nouveaux prodiges ?

C H Œ U R derrière le Théâtre.

O Ciel ! O Ciel ! &c.

LE CACIQUE.

L'effroi trouble les yeux de ce Peuple timide ;
Allons apaiser ses transports.

D I G I Z É.

Seigneur , où courez-vous ! quel vain espoir vous
guide ?

Contre l'arrêt des Dieux, que servent vos efforts !
Mais il ne m'entend plus, il fuit ! Destin sévère,
Ah ! ne puis-je du moins, dans ma douleur amère,
Sauver un de ses jours , au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le Théâtre représente un Rivage entrecoupé d'arbres & de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la Flotte Espagnole, au son des trompettes & des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE
D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

C H Œ U R.

TRIOMPHONS, triomphons, sur la terre &
sur l'onde,

Donnons des loix à l'Univers !

Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau
Monde,

Il est fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue ;
& de l'autre, l'étendard de Castille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des Cieux,
Perdez la liberté :

(*Il plante l'Étendard en terre.*)

Mais portez, sans murmure,
Un joug encor plus précieux.

Chers Compagnons, jadis l'Argonaute timide
Éternisa son nom, dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna sa course & ses travaux.

Un art audacieux, en nous servant de guide,
De l'immense Océan, nous a fournis les flots.
Mais qui célébrera notre Troupe intrépide,
A l'égal de tous ces Héros !

Célébrez ce grand jour, d'éternelle mémoire ;
Entrez, par les plaisirs, au chemin de la gloire :
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes
parts ;

De ce Peuple sauvage, étonnez les regards.

C H Œ U R.

Célébrons ce grand jour, d'éternelle mémoire ;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes
parts. *On danse.*

A L V A R.

Fière Castille , étends par-tout tes loix ,
 Sur toute la nature , exerce ton empire ;
 Pour combler tes brillans exploits ,
 Un monde entier n'a pu suffire.

Maîtres des élémens , Héros dans les combats ,
 Répandons en ces lieux la terreur , le ravage :

Lé Ciel en fit notre partage ,
 Quand il rendit l'abord de ces climats
 Accessible à notre courage.

Fière Castille , &c.

Danses guerrières.

U N E C A S T I L L A N E.

Volez , Conquérans redoutables ,
 Allez remplir de grands destins :
 Avec des armes plus aimables ,
 Nos triomphes font plus certains.
 Qu'ici d'une gloire immortelle
 Chacun se couronne à son tour :

Guerriers , vous y portez l'Empire d'Isabelle ,
 Nous y portons l'Empire de l'Amour.

Volez , Conquérans , &c.

Danses.

A L V A R & L A C A S T I L L A N E.

Jeunes Beautés , Guerriers terribles ,
 Unissez-vous , soumettez l'Univers.

Si quelqu'un se dérobe à des coups invincibles ;
Par de beaux yeux qu'il soit chargé de fers.

C O L O M B.

C'est assez exprimer notre allégresse extrême ;
Nous devons nos momens à de plus doux transferts.

Allons , aux habitans , qui vivent sur ces bords ,
De leur nouveau destin , porter l'arrêt suprême.
Alvar , de nos vaisseaux , ne vous éloignez pas ;
Dans ces détours cachés , dispersez vos soldats.
La gloire d'un Guerrier est assez satisfaite ,
S'il peut favoriser une heureuse retraite :
Allez ; si nous avons à livrer des combats ,
Il sera bientôt temps d'illustrer votre bras.

C H Œ U R.

Triomphons , triomphons , sur la terre & sur
l'onde ;
Portons nos loix au bout de l'Univers :
Notre audace en ce jour découvre un nouveau
monde :
Nous sommes faits pour lui donner des fers.



S C E N E I I.

C A R I M E *seul.*

TRANSPORTS de ma fureur , amour , rage
funeste ,

Tyrans de la raison , où guidez-vous mes pas ?
C'est assez déchirer mon cœur , par vos combats ,

Ha ! du moins éteignez un feu que je déteste ,

Par mes pleurs ou par mon trépas.

Mais j'en espère en vain , l'Ingrat y règne encore ;

Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.

Je reconnois toujours , hélas ! que je l'adore ,

Par mon ardeur à m'en venger,

Transports de ma fureur , &c.

Mais que servent ces pleurs ? . . . Qu'elle pleure
elle-même.

C'est ici le séjour des Enfans du Soleil ;

Voilà de leur abord le superbe appareil ;

Qu'y viens - je faire , hélas ! dans ma fureur
extrême ?

Je viens leur livrer ce que j'aime.

Pour leur livrer ce que je hais !

Oses-tu l'espérer , infidelle Carime ?

Les Fils du Ciel font-ils faits pour le crime ?

Ils détestent tes forfaits.

Mais s'ils avoient aimé. . . s'ils ont des cœurs
sensibles ;

Ah ! sans doute ils le font , s'ils ont reçu le jour.

Le Ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour !

S C E N E I I I.

A L V A R , C A R I M E.

A L V A R.

QUE vois-je ! Quel éclat ! Ciel ! Comment
tant de charmes

Se trouvent-ils en ces déserts !

Que ferviront ici la valeur & les armes !

C'est à nous d'y porter des fers.

C A R I M E , *en action se prosterne.*

Je suis encor , Seigneur , dans l'ignorance
Des hommages , qu'on doit. . . .

A L V A R , *la retenant.*

J'en puis avoir reçus ;

Mais où brille votre présence ,

C'est à vous seule , qu'ils font dus.

C A R I M E.

Quoi donc ! refusez - vous , Seigneur , qu'on
vous adore ?

N'êtes-vous pas des Dieux !

A L V A R.

On ne doit adorer que vous seule , en ces lieux.

Au titre de héros nous aspirons encore.

Mais daignez m'instruire à mon tour ,

Si mon cœur , en ce lieu sauvage ,

Doit , en vous , admirer l'ouvrage

De la nature ou de l'amour ?

C A R I M E.

Vous séduisez le mien , par un si doux langage ,

Je n'en attendois pas de tel en ce séjour.

A L V A R.

L'amour veut , par mes soins , réparer en ce jour ,

Ce qu'ici vos appas ont de desavantage :

Ces lieux grossiers ne sont pas faits pour vous ;

Daignez nous suivre en un climat plus doux.

Avec tant d'appas en partage ,

L'indifférence est un outrage

Que vous ne craindrez pas de nous.

C A R I M E.

Je ferai plus encore ; & je veux que cette Isle ,

Avant la fin du jour , reconnoisse vos loix.

Les Peuples effrayés, vont d'asyle en asyle,
 Chercher leur sûreté dans le fond de nos bois :
 Le Cacique, lui-même, en d'obscures retraites,
 A déposé ses biens les plus chéris.
 Je connois les détours de ces routes secrètes,
 Des otages si chers. . . .

A L V A R.

Croyez-vous qu'à ce prix
 Nos cœurs soient satisfaits d'emporter la victoire?
 Notre valeur suffit, pour nous la procurer.
 Vos soins ne serviroient qu'à ternir notre gloire,
 Sans la mieux assurer.

C A R I M E.

Ainsi, tout se refuse à ma juste colère !

A L V A R.

Juste ciel, vous pleurez ! ai-je pu vous déplaire ?
 Parlez, que falloit-il ?

C A R I M E.

Il falloit me venger.

A L V A R.

Quel indigne mortel a pu vous outrager ?
 Quel monstre a pu former ce dessein téméraire ?

C A R I M E.

Le Cacique.

ALVAR.

A L V A R.

Il mourra : c'est fait de son destin.
Tous moyens sont permis , pour punir une
offense ;
Pour courir à la gloire il n'est qu'un seul-chemin ,

Il en est cent pour la vengeance :

Il faut venger vos pleurs & vos appas.
Mais mon zèle empressé n'est pas ici le maître :
Notre Chef, en ces lieux , va bientôt reparoître :
Je vais tout préparer , pour marcher sur vos pas.

E N S E M B L E.

Vengeance , Amour , unissez-vous ;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage ,
Rien ne résiste à vos coups.

A L V A R.

La colère en est plus ardente ,
Quand ce qu'on aime est outragé.

C A R I M E.

Quand l'Amour en haine est changé,
La rage est cent fois plus puissante.

E N S E M B L E.

Vengeance , Amour , unissez-vous , &c.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le Théâtre change, & représente les appartemens du Cacique.

SCENE PREMIERE.

D I G I Z É *seule.*

TOURMENS des tendres cœurs , terreurs ,
craintes fatales ,

Tristes pressentimens , vous voilà donc remplis.

Funeste trahison d'une indigne Rivale ,

Noirs crimes de l'Amour , restez-vous impunis ?

Hélas ! dans mon effroi timide ,

Je ne soupçonnois pas , cher & fidèle époux ,

De quelle main perfide

Te viendroient de si rudes coups.

Je connois trop ton cœur; le fort qui nous
sépare ,

Terminera tes jours :

Et je n'attendrai pas qu'une main moins bar-
bare ,

Des miens vienne trancher le cours.

Tourmens des tendres cœurs , terreurs , craintes
fatales , &c.

Cacique redouté , quand cette heureuse rive ,
Retentissoit par-tout de tes faits glorieux ,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton Epouse captive
Dans le palais de tes Ayeux !

S C E N E I I.

D I G I Z É , C A R I M E.

D I G I Z É.

VENEZ-VOUS insulter à mon fort déplorable ?

C A R I M E.

Je viens partager vos ennuis.

D I G I Z É.

Votre fausse pitié m'accable ,
Plus que l'état même où je suis.

C A R I M E.

Je ne connois point l'art de feindre :
Avec regret , je vois couler vos pleurs.

Mon defefpoir a caufé vos malheurs ;
 Mais mon cœur commence à vous plaindre ;
 Sans pouvoir guérir vos douleurs.
 Renonçons à la violence :
 Quand le cœur fe croit outragé ,
 A peine a-t-on puni l'offenfe ,
 Qu'on fent moins le plaifir que donne la ven-
 geance ,
 Que le regret d'être vengé.

D I G I Z É.

Quand le remède eft impoffible ,
 Vous regrettez les maux où vous me réduifez ;
 C'eft quand vous les avez caufés ,
 Qu'il y falloit être fenfible.

E N S E M B L E.

Amour , Amour , tes cruelles fureurs ,
 Tes injuftes caprices ,
 Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?
 Fais-tu de nos fupplices
 Tes plus chères douceurs ?
 Nos tourmens font-ils tes délices ?
 Te nourris-tu de nos pleurs ?
 Amour , Amour , tes cruelles fureurs ,
 Tes injuftes caprices ,
 Ne cesseront-ils point de tourmenter les cœurs ?

C A R I M E.

Quel bruit ici se fait entendre !
 Quels cris ! Quels sons étincelans !

D I G I Z É.

Du Cacique en fureur les transports violens...
 Si c'étoit lui... Grands Dieux, qu'ose-t-il entre-
 prendre !

Le bruit redouble, hélas ! peut-être il va périr ;
 Ciel ! juste Ciel, daigne le secourir.

(*On entend des décharges de mousqueterie , qui
 se mêlent au bruit de l'Orchestre.*)

E N S E M B L E.

Dieux ! quels fracas , quel bruit , quels éclats de
 tonnerre !

Le Soleil irrité renverse-t-il la terre !



S C E N E III.

COLOMB, *suivi de quelques Guerriers,*
DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST assez. Epargnons de foibles ennemis;
Qu'ils sentent leur foiblesse avec leur esclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en feront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais, ô Ciel, c'est
lui-même.



S C E N E I V.

ALVAR , LE CACIQUE *desarmé*
 & les Acteurs précédens.

A L V A R.

JE l'ai surpris , qui , seul , ardent & furieux ,
 Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

C O L O M B.

Parle , que voulois-tu dans ton audace extrême ?

LE C A C I Q U E.

Voir Digizé , t'immoler , & mourir.

C O L O M B.

Ta barbare fierté ne peut se démentir :
 Mais , réponds , qu'attends-tu de ma juste colère ?

LE C A C I Q U E.

Je n'attends rien de toi ; va , remplis tes projets :
 Fils du Soleil , de tes heureux succès ,
 Rends graces aux foudres de ton Père ,
 Dont il t'a fait dépositaire.

Sans ces foudres brûlans, ta Troupe en ces climats

N'auroit trouvé que le trépas.

C O L O M B.

Ainsi donc ton arrêt est dicté par toi-même.

C A R I M E.

Calmez votre colère extrême ;
 Accordez aux remords prêts à me déchirer,
 De deux tendres Époux la vie & la couronne ;
 J'ai fait leurs maux, je veux les réparer ;
 Ou, si votre rigueur l'ordonne,
 Avec eux je veux expirer.

C O L O M B.

Daignent-ils recourir à la moindre prière ?

L E C A C I Q U E.

Vainement ton orgueil l'espère,
 Et jamais mes Pareils n'ont prié que les Dieux.

C A R I M E à *Alvar*.

Obtenez ce bienfait, si je plais à vos yeux.

C A R I M E , A L V A R , D I G I Z É.

Excusez deux Époux, deux Amans trop sensibles ;
 Tout leur crime est dans leur amour.
 Ah ! si vous aimiez un jour,
 Voudriez-vous, à votre tour
 Ne rencontrer que des cœurs inflexibles ?

C A R I M E.

Ne vous rendrez-vous point ?

C O L O M B.

Allez , je suis vaincu :

Cacique malheureux , remonte sur ton Trône.

(*On lui rend son épée.*)

Reçois mon amitié , c'est un bien qui t'est dû.

Je songe , quand je te pardonne ,

Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.

(*A Carime.*)

Pour ces tristes climats la vôtre n'est pas née ;

Sensible aux feux d'Alvar , daignez les couronner :

Venez montrer l'exemple à l'Espagne étonnée ,
Quand on pourroit punir , de savoir pardonner.

L E C A C I Q U E.

C'est toi qui viens de le donner ;

Tu me rends Digizé , tu m'as vaincu par elle :

Tes armes n'avoient pû dompter mon cœur rebelle ,

Tu l'as soumis par tes bienfaits ;

Sois sûr , dès cet instant , que tu n'auras jamais

D'ami plus empressé , de sujet plus fidele.

C O L O M B.

Je te veux pour ami , sois sujet d'Isabelle.

Vante-nous déformais ton éclat prétendu ;
 Europe ; en ce climat sauvage
 On éprouve autant de courage,
 On y trouve plus de vertu.
 O vous , que , des deux bouts du Monde ,
 Le destin rassemble en ces lieux ,
 Venez , Peuples divers , former d'aimables jeux :
 Qu'à vos concerts l'écho réponde :
 Enchantez les cœurs & les yeux.
 Jamais une plus digne fête ,
 N'attira vos regards.
 Nos jeux font les enfans des arts ,
 Et le Monde en est la conquête.
 Hâtez-vous , accourez , venez de toutes parts.
 O vous , que , des deux bouts du Monde ,
 Le destin rassemble en ces lieux ,
 Venez former d'aimables jeux.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens ; Peuples Espagnols & Américains.

C H Œ U R.

ACCOURONS , accourons , formons d'aimables jeux.

Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs & les yeux.

UN AMÉRIQUAIN.

Il n'est point de cœur sauvage

Pour l'Amour ;

Et dès qu'on s'engage,

En ce séjour ,

C'est sans partage.

Point d'autres plaisirs

Que de douces chaînes ;

Nos uniques peines.

Sont nos vains desirs ,

Quand des inhumaines

Caufent nos foupirs.

Il n'est point , &c.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons ,

Parcourons

Les ondes ,

Nos plaisirs auront leur tour.

Découvrir

De nouveaux Mondes,

C'est offrir

De nouveaux myrthes à l'amour.

Plus loin que Phœbus n'étend

Sa carrière ;

36 LA DÉCOUVERTE, &c.

Plus loin qu'il ne répand

Sa lumière ,

L'amour fait sentir ses feux.

Soleil, tu fais nos jours, l'Amour les rend heureux.

Voguons , &c.

C H Œ U R.

Répondons dans tout l'Univers ,

Et nos trésors & l'abondance ;

Unissons par notre alliance

Deux Mondes séparés par l'abyme des mers.

Fin du troisième & dernier Acte.

AIR ajouté à la Fête du troisième Acte.

D I G I Z É.

TRIOMPHE, Amour, regne en ces lieux :
Retour de mon bonheur, doux transport de ma
flamme ,

Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux ,

Enchantez, enivrez mon ame;

Coulez, torrens délicieux.

Fille de la Vertu , Tranquillité charmante ,

Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté :

Les doux plaisirs font la félicité ,

Mais c'est toi qui la rend constante.

FRAGMENS
D'IPHIS,
TRAGÉDIE.

Pour l'Académie Royale de Musique:

A C T E U R S.

ORTULE , Roi d'Élide.

PHILOXIS , Prince de Mycènes.

ANAXARETTE , fille du feu Roi
d'Élide.

ÉLISE , Princesse de la Cour d'Ortule.

IPHIS , Officier de la Maison d'Ortule.

ORANE , Suivante d'Élise.

UN CHEF des Guerriers de Philoxis.

CHŒUR de Guerriers.

CHŒUR de la fuite d'Anaxarette.

CHŒUR de Dieux & de Déeses.

CHŒUR de Sacrificateurs & de Peuples.

CHŒUR de Furies danfantes.

I P H I S ,

T R A G É D I E .

*Le Théâtre représente un Rivage , & ;
dans le fond , une Mer couverte de
Vaisseaux.*

SCENE PREMIERE.

É L I S E , O R A N E .

O R A N E .

PRINCESSE , enfin , votre joie est parfaite ;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour , Philoxis amoureux ,
Vient d'obtenir du Roi la main d'Anaxarette ;
Elle consent sans peine à ce choix glorieux ;
L'aspect d'un Souverain , puissant , victorieux ,
Efface dans son cœur la plus vive tendresse :
Le trop constant Iphis n'est plus rien à ses yeux ;
La seule grandeur l'intéresse.

É L I S E.

En vain tout paroît conspirer

A favoriser ma flamme ;

Je n'ose point encor , cher Orane , espérer ,

Qu'il devienne sensible aux tourmens de mon
ame :

Je connois trop Iphis , je ne puis m'en flatter.

Son cœur est trop constant , son amour est trop
tendre :

Non , rien ne pourra l'arrêter ;

Il faudra même aimer , sans pouvoir rien préten-
dre.

O R A N E.

Eh quoi ! vous penseriez qu'il osât refuser

Un cœur qui borneroit les vœux de cent Mo-
narques ?

É L I S E.

Hélas ! il n'a déjà que trop sù mépriser

De mes feux les plus tendres marques.

O R A N E.

Pourroit-il oublier sa naissance , son rang ,

Et l'éclat dont brille le sang

Duquel les Dieux vous ont fait naître.

É L I S E.

Quels que soient les Aïeux dont il a reçu l'être ,

Iphis fait mériter un plus illustre fort ;
Et par un courageux effort ,
Se frayer le chemin d'une Cour plus brillante.
Ses aimables vertus , sa valeur éclatante ,
Ont sù lui captiver mon cœur ;
Je me ferois honneur
D'une semblable foiblesse ,
Si , pour répondre à mon ardeur ,
L'Ingrat employoit sa tendresse :
Mais , peu touché de ma grandeur ,
Et moins encor de mon amour extrême ;
Il a beau favoir que je l'aime ,
Je n'en suis pas mieux dans son cœur.
Il ose soupirer pour la fille d'Ortule ;
Elle-même jusqu'à ce jour ,
A sù partager son amour ;
Et malgré sa fierté , malgré tout son scrupule ,
Je l'ai vù s'attendrir & l'aimer à son tour.
Seule , de son secret je tiens la confidence ;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh ! qu'une telle confiance
Est dure à supporter pour mon cœur amoureux !

O R A N E.

Quel que soit l'excès de sa flamme ,
Elle brise aujourd'hui les nœuds les plus char-
mans.

Si l'Amour régnoit bien dans le fond de son ame,

Oublieroit-elle ainsi les vœux & les sermens :
Laissez agir le tems , laissez agir vos charmes.

Bientôt Iphis , irrité des mépris
De la Beauté dont son cœur est épris ,
Va vous rendre les armes.

A I R.

Pour finir vos peines ,
Amour va lancer ses traits.
Faites briller vos attraits ;
Formez de douces chaînes.

Pour finir vos peines ,
Amour va lancer ses traits.

É L I S E.

Orane , malgré moi la crainte m'intimide.
Hélas ! je sens couler mes pleurs.
Iphis , que tu serois perfide ,
Si , sans les partager , tu voyois mes douleurs !
Mais c'est assez tarder ; cherchons Anaxarette.
Philoxis , en ces lieux , lui prépare une fête ,
Je dois l'accompagner. Orane , suivez-moi.



S C E N E I I.

I P H I S *seul.*

AMOUR , que de tourmens j'endure sous ta
loi !

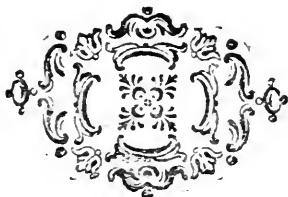
Que mes maux sont cruels ; que ma peine est
extrême !

Je crains de perdre ce que j'aime ;
J'ai beau m'assurer sur son cœur ,
Je sens , hélas ! que son ardeur
M'est une trop foible assurance ,
Pour me rendre mon espérance.

Je vois déjà , sur ce rivage
Un Rival orgueilleux , couronné de lauriers ;
Au milieu de mille guerriers ,
Lui présenter un doux hommage :
En cet état, ose-t-on refuser
Un Amant tout couvert de gloire ?
Hélas ! je ne puis accuser
Que sa grandeur & sa victoire !
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame ;
Mon trouble augmente a tous momens.

Anaxarette... Dieux!... trahiriez-vous ma flamme?

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !
Élise étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle !



S C E N E III.

L E R O I, P H I L O X I S.

L E R O I.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la Couronne ;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon Trône :
Vous avez terrassé mes plus fiers Ennemis ;
Tout parle de votre victoire.
Des Sujets révoltés vouloient ternir ma gloire ;
Votre valeur les a soumis :
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance ,
Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous possédez déjà la suprême puissance ;
Soyez encor heureux époux.
Je dispose d'Anaxarette ;
Ortule , en expirant , m'en laissa le pouvoir.
Philoxis , si sa main peut flatter votre espoir ,
A former cet hymen aujourd'hui je m'apprête.

P H I L O X I S.

Que ne vous dois-je point , Seigneur !

Que mes plaisirs sont doux , qu'ils sont remplis
de charmes !

Ah ! l'heureux succès de mes armes ,
Est bien payé par un si grand bonheur !

A I R.

Tendre Amour , aimable espérance ,
Régnez à jamais dans mon cœur.

Je vois récompenser la plus parfaite ardeur ;
Je reçois aujourd'hui le prix de ma constance.

Ce que j'ai senti de souffrance ,
N'est rien auprès de mon bonheur.
Tendre Amour , aimable espérance ,
Régnez à jamais dans mon cœur :

Je vais posséder ce que j'aime ;
Ah ! Philoxis est trop heureux !

L E R O I.

Je sens une joie extrême ,
De pouvoir combler vos vœux.

E N S E M B L E.

La paix succède aux plus vives allarmes ;
Livrons-nous aux plus doux plaisirs ;
Goûtons , goûtons-en tous les charmes ;
Nous ne formerons plus d'inutiles desirs.

L E R O I.

La Gloire a couronné vos armes ,

Et l'Hymen, en ce jour, couronne vos soupirs.

E N S E M B L E.

La paix succède, &c.

L E R O I.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,

Tout préparer dès ce moment :

Vous allez être heureux amant,

C'est le fruit de votre courage.

P H I L O X I S.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bon-
heur,

Allons sur mes vaisseaux, triomphant & vain-
queur,

Des dépouilles de ma conquête

Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.



 S C E N E I V.

 A N A X A R E T T E *seule.*

A I R.

JE cherche en vain à dissiper mon trouble,
 Non , rien ne fauroit l'appaîser ;
 J'ai beau m'y vouloir opposer ,
 Malgré moi , ma peine redouble.

Enfin il est donc vrai , j'épouse Philoxis ,
 Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse !
 C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
 Au bonheur de l'aimable Iphis.

Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flamme,
 Dont j'attendois tout mon bonheur,
 N'ait pu passer jusqu'en mon ame
 Sans offenser ma gloire & mon honneur !

Je cherche en vain , &c.

Je sens encore tout mon amour ,
 Quoique , pour l'étouffer , l'ambition m'inspire ;
 Et je m'apperçois trop , qu'à leur tour ,
 Mes yeux versent des pleurs , & que mon cœur
 soupire.

Mais

Mais quoi , pourrois-je balancer ?

Pour deux objets , puis-je m'intéresser ?

L'un est Roi triomphant , l'autre amant sans
naissance :

Ah ! sans rougir je ne puis y penser ;

Et j'en sens trop la différence ,

Pour oser encore hésiter !

Non , sachons mieux nous acquitter

Des loix que la gloire m'impose.

Régnons , mon rang ne me propose

Qu'une couronne à souhaiter ;

Et je ne serois plus digne de la porter ,

Si je desirois autre chose.



 S C E N E V.

ÉLISE , ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette , qui entre avec Élise.

ÉLISE.

PHILOXIS est enfin de retour en ces lieux :
 Il ramène , avec lui , l'amour & la victoire ;
 Et cet Amant , comblé de gloire ,
 En vient faire hommage à vos yeux.
 Ces vaisseaux triomphans , autour de ce rivage ,
 Semblent annoncer ses exploits.
 Nos Ennemis vaincus , & soumis à nos loix ,
 Sont des preuves de son courage.
 Princesse , dans cet heureux jour ,
 Vous allez partager l'éclat qui l'environne :
 Qu'avec plaisir on porte une Couronne ,
 Quand on la reçoit de l'amour !

A N A X A R E T T E.

Je sens l'excès de mon bonheur extrême ,
 Et je vois accomplir mes plus tendres desirs.
 Hélas ! que ne puis-je , de même ,
 Voir finir mes tendres soupirs !

*On entend des trompettes & des timballes
derriere le Théâtre.*

Mais qu'entends-je ? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs ?

É L I S E.

Quels sons harmonieux ! quels éclatans con-
certs !

E N S E M B L E.

Ciel ! quel auguste aspect paroît sur cette terre ?

S C E N E V I.

*Ici quatre Trompettes paroissent sur le
Théâtre , suivis d'un grand nombre
de Guerriers vêtus magnifiquement.*

A N A X A R E T T E , É L I S E ,
*Suite d'Anaxarette , Chef des Guer-
riers , Chœur de Guerriers.*

LE CHEF des Guerriers , à Anaxarette.

R E C E V E Z , aimable Princesse ,
L'hommage d'un Amant tendre & respectueux.
C'est de sa part , que dans ces lieux

Nous venons vous offrir ses vœux & sa richesse.

(*En cet endroit, on voit entrer, au son des trompettes, plusieurs Guerriers vêtus légèrement, qui portent des présens magnifiques, à la fin desquels est un beau trophée; ils forment une marche, & vont, en dansant, offrir leurs présens à la Princesse, pendant que le Chef des Guerriers chante*).

LE CHEF des Guerriers.

Régnez à jamais sur son cœur,
Partagez son amour extrême,
Et que de sa flamme même
Puisse naître votre ardeur!

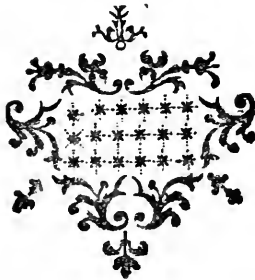
Et vous, Guerriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre Souveraine;
Sous ses loix vivons sans peine:
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des Guerriers.

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre Souveraine;
Sous ses loix vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

É L I S E.

Jeunes cœurs en ce séjour ,
Rendez-vous , sans plus attendre ;
Craignez d'irriter l'Amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain se défendre ,
Il faut aimer un jour.



I N N U P T I A S
 CAROLI EMANUELIS,
 INVICTISSIMI
 SARDINIÆ REGIS,
 DUCIS SABAUDIÆ, &c.
 E T
 REGINÆ AUGUSTISSIMÆ
 ELISABETHÆ.
 O D E.

ERGO nunc vatem, mea Musa, Regi
 Plecra jussisti nova dedicare?
 Ergo da magnum celebrare digno
 Carmine Regem.

Inter Europæ populos furorem
 Impius Belli Deus excitârat,
 Omnis armorum strepitu fremebat
 Itala Tellus.

Interim cæco latitant sub antro ,
Mœsta pax diros hominum tumultus
Audit , undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit Heroem procul æstuantem
Carolus agnoscit spoliis onustum ;
Diva suspirans adit , atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat , inquit , horror ?
Parce jam victis , tibi parce , Princeps ,
Ne caput sacrum per aperta Belli
Mitte pericla.

Te diu Mavors ferus occupavit ,
Teque palmarum seges ampla ditat
Nunc pius Pacem cole , mitiores
Concipe sensus.

Ecce divinam super Puellam
Præmium pacis , tibi destinârunt
Sanguinem Regum , Lotharæque clarans
Stemmata gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes , amor unus æqui ,

Sanctitas morum , pietasque castæ
Hospita mentis.

Paruit Princeps monitis Deorum ,
Ergo festina generosa virgo ,
Nec Soror , nec te lachrymis moretur
Anxia Mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat surgens super astra moles ,
Se tibi sensim juga celsa prono
Culmine sistent.

Cernis ? ô ! quanta speciosa pompa
Ambulat , currum teneri lepôres
Ambiunt , Sponsæ sedet & modesto
Gratia vultu.

Rex ut attentâ bibit aure famam
Splendidâ latè comitatus aulâ ,
Ecce confestim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in Cœlo radiis coruscans
Vulgus astrorum tenebris recondit
Phœbus , augusto micat inter omnes
Lumine Princeps.

Carole , Heroum generose sanguis ,
 Quâ lyrâ , vel quo fatis ore possim
 Mentis excelsæ titulos , & ingens
 Dicere .pectus.

Nempe magnorum meditans Avorum
 Facta , quos virtus sua consecravit ,
 Arte quæ Cœlum meruêre , Cœlum
 Scandere tendis.

Clara seu bello referas Trophæa ,
 Seu colas artes placidus quietas ,
 Mille te monstrant monumenta magnum
 Inclyta Regem.

Venit , ô ! festos geminate plausus ,
 Venit optanti data Diva terræ ,
 Elanda quæ tandem populis revexit
 Otia venit.

Hujus adventu , fugiente brumâ ;
 Omnis Aprili via ridet hertrâ ,
 Floribus spirant , viridique lucent
 Gramine campi.

Protinus pagis bene feriatis -
 Exeunt læti Proceres , Coloni ;

Obviam passim tibi corda currunt
Regia Conjux.

Aspicias? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras!
Ut fugat noctem! riguis ut æther
Depluit astris!

Audiunt colles, & opaca longè
Colla submitunt trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus Echo.

Vive ter centum, bone Rex, per annos!
Sic thori Confors bona, vive! Vestium
Vivat æternum genus, & Sabandis
Imperet annis.

Offerebat Regi, &c.

JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupensis.



TRADUCTION.

MUSE, vous exigez de moi, que je consacre au Roi de nouveaux Chants ; inspirez-moi donc des vers, dignes d'un si grand Monarque.

LE terrible Dieu des Combats avoit semé la discorde entre les Peuples de l'Europe ; toute l'Italie retentissoit du bruit des armes, pendant que la triste Paix entendoit, du fond d'un antre obscur les tumultes furieux excités par les humains, & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un Héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoît, chargé de glorieuses dépouilles. La Déesse l'aborde en soupirant, & tâche de le fléchir par ses larmes.

PRINCE , lui dit-elle , quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage ? Épargnez des Ennemis vaincus ; épargnez-vous vous-même ; & n'exposez plus votre Tête sacrée a de si grands périls ; le cruel Mars vous a trop longtemps occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de Palmes. Il est temps deormais que la Paix ait part à vos soins , & que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette Paix, les Dieux vous ont destiné une jeune & divine Princesse du sang des Rois , illustre par tant de Héros que l'auguste Maison de Lorraine a produits , & qu'elle compte parmi ses Ancêtres. Un si digne présent est la récompense de vos vertus royales , de votre amour pour l'équité , de la sainteté de vos mœurs , & de cette douce humanité , si naturelle à votre ame pure.

LE Monarque acquiesce aux exhortations des Dieux. Hâtez-vous , généreuse Princesse ; ne vous laissez point retarder par les larmes d'une Sœur & d'une Mère affligée. Que ces monts couverts de neige , dont le sommet se perd dans les Cieux , ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaisseront pour favoriser votre passage.

VOYEZ avec quel cortège brillant marche cette charmante Épouse , les Grâces environnent son char , & son visage modeste est fait pour plaire.

CEPENDANT le Roi écoute avec empressement tous les éloges que répand la Renommée. Il part , accompagné d'une Cour pompeuse. Il vole , emporté par l'impatience de son amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le Ciel , par la vivacité de ses rayons ;

la lumière des autres astres ; ainsi brille cet auguste Prince au milieu de tous ses Courtisans.

CHARLES , généreux sang des Héros , quels accords assez sublimes, quels vers assez majestueux pourrai-je employer, pour chanter dignement les vertus de ta grande Ame , & l'intrépidité de ta Valeur. Ce sera , grand Prince, en méditant sur les hauts faits de tes magnanimes Ayeux , que leur vertu a consacré ; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées , & qu'en paix tu cultives les beaux-arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton règne.

MAIS redoublez vos chants d'allé-

grosse ; je vois arriver cette Reine divine que le Ciel accorde à nos vœux : Elle vient ; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit , toutes les routes se parent d'une herbe tendre ; les champs brillent de verdure , & se couvrent de fleurs. Aussi-tôt les Maîtres & les Serviteurs quittent leur labourage , & accourent pleins de joie. Royale Épouse , les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

VOYEZ comment , au milieu des torrens d'une flamme bruyante , le feu prend toutes sortes de figures ! Voyez fuir la Nuit ; voyez cette pluie d'Astres , qui semblent se détacher du Ciel !

LE bruit se fait entendre dans les montagnes , & passe bien loin au dessus de leurs cimes massives ; les sapins d'alentour étonnés en frémissent , &

les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

VIVEZ , bon Roi , parcourez la plus longue carrière ! vivez de même , digne Épouse ! que votre Postérité vive éternellement & donne ses loix à la Savoie !

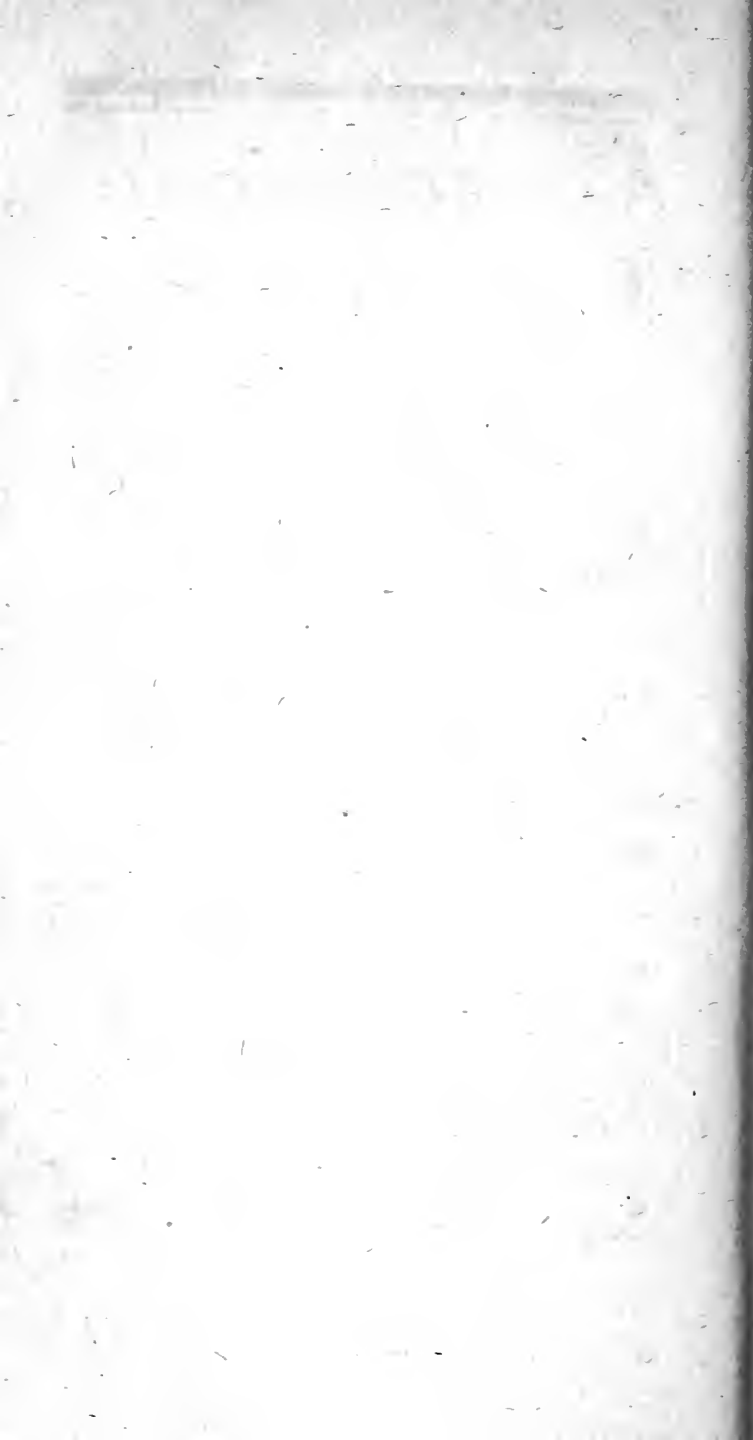


LE VERGER

DES

CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aspernatur amicum :
Raraque non humilem calcat fastosa clientem.



AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuser des Vers à des Personnes que j'honorois , & que je respectois infiniment , parce que je m'étois de formais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant , que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point ; & je crois pouvoir dire , sans trop de raffinement , qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur , & non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir , que c'est un enthousiasme impromptu , si je puis parler ainsi , dans lequel je n'ai guères songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées , & même dans les tours , & beaucoup de négligence dans la

dition, n'annonce pas un homme fort empessé de la gloire d'être un bon Poète. Je déclare de plus, que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, où de ces fortes de belles choses, qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurois mérité.

IL faudroit m'excuser auprès de certaines gens, d'avoir loué ma Bienfaitrice, & auprès des Personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien : le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement : quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer, que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

IL est vrai , qu'en félicitant Madame de W*** sur son penchant à faire du bien , je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités , non moins honorables pour elle. Je n'ai point prétendu d'être ici un Panégyriste , mais simplement un homme sensible & reconnoissant , qui s'amuse à décrire ses plaisirs.

ON ne manquera pas de s'écrier : Un Malade faire des Vers ! un homme à deux doigts du tombeau ! C'est précisément pour cela que j'ai fait des Vers. Si je me portois moins mal , je me croirois comptable de mes occupations au bien de la Société ; l'état où je suis ne me permet de travailler

qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens, qui regorgent de biens & de santé, ne passent pas autrement leur vie entière ! Il faudroit aussi savoir, si ceux qui me feront ce reproche, sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux.



LE VERGER

DES CHARMETTES.

VERGER , cher à mon cœur , séjour de l'in-
nocence ;
Honneur des plus beaux jours , que le Ciel me
dispense :
Solitude charmante , asyle de la paix ,
Puissé-je , heureux Verger , ne vous quitter ja-
mais !

O jours délicieux coulés sous vos ombrages !
De Philomèle en pleurs, les languissans ramages ;
D'un ruisseau fugitif , le murmure flatteur
Excitent , dans mon ame , un charme séducteur.
J'apprends , sur votre émail , à jouir de la vie :
J'apprends à méditer , sans regret , sans envie ,
Sur les frivoles goûts des Mortels insensés ;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre poussés,
N'enflamment point mon cœur du desir de les
suivre.

A de plus grands plaisirs je mets le prix de vivre ;
Plaisirs toujours charmans , toujours doux , tou-
jours purs ,

A mon cœur enchanté, vous êtes toujours sûrs!
Soit qu'au premier aspect d'un beau jour prêt
d'éclorre ,

J'aïlle voir ces côteaux qu'un soleil levant dore,
Soit que , vers le midi , chassé par son ardeur ,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur ;
Là , portant avec moi Montagne ou la Bruyère ,
Je ris tranquillement de l'humaine misère ;
Ou bien , avec Socrate & le divin Platon ,
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton :
Soit qu'une nuit brillante , en étendant ses voiles,
Découvre , à mes regards , la lune & les étoiles,
Alors , suivant de loin La-Hire & Cassini ,
Je calcule , j'observe , & près de l'infini ,
Sur ces mondes divers, que l'Æther nous recèle,
Je pousse , en raisonnant , Huyghens & Fontenelle :

Soit enfin que surpris d'un orage imprévu ,
Je rassure , en courant , le Berger éperdu
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête
Les tourbillons , l'éclair , la foudre , la tempête ;
Toujours également heureux & satisfait ,
Je ne desire point un bonheur plus parfait.

O vous , sage Warens , élève de Minerve ,
Pardonnez ces transports d'une indiscrete verve !
Quoique

Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
 J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
 Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
 Si je suis la vertu, dans un chemin facile,
 Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
 Je ne dois qu'à vous seule un si rare présent.
 Vainement des cœurs bas, des ames merce-
 naires,

Par des avis cruels, plutôt que salutaires,
 Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés :
 Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez
 En faisant des heureux, en essuyant des larmes :
 Ces plaisirs délicats, pour eux n'ont point de
 charmes.

De Tite & de Trajan, les libérales mains
 N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhu-
 mains.

Pourquoi faire du bien, dans le siècle où nous
 sommes ?

Se trouve-t-il quelqu'un, dans la race des
 hommes,

Digne d'être tiré du rang des indigens ?
 Peut-il, dans la misère, être d'honnêtes gens ?
 Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
 Ajourir des plaisirs, qu'à faire des largesses ?

Qu'ils suivent, à leur gré, ces sentimens affreux,
 Je me garderai bien de rien exiger d'eux.

Je n'irai pas ramper ni chercher à leur plaire ;
 Mon cœur fait , s'il le faut , affronter la misère ,
 Et plus délicat qu'eux , plus sensible à l'honneur ,
 Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
 Oui, j'en donne aujourd'hui l'affurance publique,
 Cet écrit en fera le témoin authentique ;
 Que si jamais le fort m'arrache à vos bienfaits ,
 Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront ja-
 mais.

LAISSEZ des Envieux , la troupe méprisable,
 Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.

Dédaignez leurs complots , leur haine , leur fu-
 reur ;

La paix n'en est pas moins au fond de votre
 cœur ;

Tandis que vils jouets de leurs propres furies ,
 Alimens des serpens , dont elles sont nourries ,
 Le crime & les remords portent au fond des
 leurs

Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
 Semblables en leur rage à la Guêpe maligne ,
 De travail incapable , & de secours indigne ,
 Qui ne vit que de vols , & dont enfin le fort
 Est de faire du mal , en se donnant la mort ,
 Qu'ils exhalent en vain leur colère impuissante ;
 Leurs menaces , pour vous , n'ont rien qui m'é-
 pouvante :

Ils voudroient d'un grand Roi vous ôter les bienfaits ;

Mais, de plus nobles soins illustrent ses projets.
 Leur basse jalousie , & leur fureur injuste ,
 Narriveront jamais jusqu'à son Trône auguste ,
 Et le monstre qui regne en leurs cœurs abattus,
 N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
 C'est ainsi qu'un bon Roi rend son empire aimable ;

Il soutient la Vertu que l'infortune accable :
 Quand il doit menacer , la foudre est en ses mains.

Tout Roi , sans s'élever au-dessus des Humains ,
 Contre les Criminels peut lancer le tonnerre ;
 Mais s'il fait des heureux , c'est un Dieu sur la terre.

Charles, on reconnoît ton Empire à ces traits ;
 Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits :

Tes Sujets égalés , éprouvent ta justice ;
 On ne réclame plus , par un honteux caprice ,
 Un principe odieux proscrit par l'équité ,
 Qui , blessant tous les droits de la société ,
 Brise les nœuds sacrés dont elle étoit unie ,
 Refuse à ses besoins sa meilleure partie ,
 Et prétend affranchir de ses plus justes loix ,
 Ceux qu'elle fait jouir de ses plus riches droits.

Ah ! s'il t'avoit suffi de te rendre terrible ,
 Quel autre , plus que toi , pouvoit être invin-
 cible ?

Quand l'Europe t'a vu , guidant tes étendards ,
 Seul entre tous ses Rois briller aux Champs de
 Mars ?

Mais ce n'est pas assez d'épouvanter la terre ;
 Il est d'autres devoirs que les soins de la guerre ;
 Et c'est par eux , grand Roi , que ton peuple
 aujourd'hui

Trouve en toi son vengeur , son père , & son
 appui.

Et vous , sage Warens , que ce Héros protège ,
 En vain la calomnie en secret vous assiège ;
 Craignez peu ses effets , bravez son vain cour-
 roux ,

La vertu vous défend , & c'est assez pour vous :
 Ce grand Roi vous estime , il connoît votre zèle ,
 Toujours à sa parole il fait être fidele ,
 Et pour tout dire , enfin , garant de ses bontés ,
 Votre cœur vous répond que vous les mérités.

ON me connoît assez , & ma Muse sévère
 Ne fait point dispenser un encens mercenaire ;
 Jamais d'un vil flatteur le langage affecté ,
 N'a fouillé dans mes vers l'auguste vérité.
 Vous méprisez vous-même un éloge insipide ,

Vos sincères vertus n'ont point l'orgueil pour
guide.

Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la sagesse en vous n'exclut point tout dé-
faut.

Sur cette terre, hélas ! telle est notre misère,
Que la perfection n'est qu'erreur & chimère !
Connoître mes travers est mon premier souhait,
Et je fais peu de cas de tout Homme parfait.

La haine quelquefois donne un avis utile :
Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
Qui souvent à leurs yeux a causé vos malheurs.

Reconnoissez en vous les foibles des bons cœurs :
Mais sachez qu'en secret, l'éternelle Sagesse
Hait leurs fausses vertus, plus que votre foi-
bleffe ;

Et qu'il vaut mieux cent fois se montrer à ses
yeux

Imparfaits comme vous, que vertueux comme
eux.

VOUS donc, dès mon enfance attachée à m'inf-
truire,

A travers ma misère, hélas ! qui crûtes lire
Que de quelques talens le Ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,

Vous, que j'ose appeller du tendre nom de
mère,

Acceptez aujourd'hui cet hommage sincère,

Le tribut légitime, & trop bien mérité,

Que ma reconnoissance offre à la vérité.

Oui, si quelques douceurs assaisonnent ma vie;

Si j'ai pu, jusqu'ici, me soustraire à l'envie;

Si, le cœur plus sensible & l'esprit moins grossier,

Au-dessus du vulgaire on m'a vu m'élever;

Enfin, si chaque jour je jouis de moi-même,

Tantôt en m'élançant jusqu'à l'Être suprême,

Tantôt en méditant dans un profond repos

Les erreurs des Humains, & leurs biens & leurs
maux;

Tantôt philosophant sur les loix naturelles,

J'entre dans le secret des causes éternelles,

Je cherche à pénétrer tous les ressorts divers,

Les principes cachés qui meuvent l'Univers;

Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avan-
tages,

Je le répète encor, ce sont là vos ouvrages

Vertueuse Warens; c'est de vous que je tiens

Le vrai bonheur de l'homme, & les solides
biens.

SANS craintes, sans desirs, dans cette soli-
tude,

Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude :
 O que mon cœur touché , ne peut-il à son gré
 Peindre sur ce papier , dans un juste degré ,
 Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite !
 Présent dont je jouis , passé que je regrette ,
 Tems précieux , hélas ! je ne vous perdrai plus
 En bisarres projets , en soucis superflus.
 Dans ce Verger charmant j'en partage l'espace ;
 Sous un ombrage frais tantôt je me délasse ;
 Tantôt avec Leibnitz , Mallebranche & Newton ,
 Je monte ma raison sur un sublime ton ,
 J'examine les loix des corps & des pensées ;
 Avec Locke je fais l'histoire des idées :
 Avec Képler , Wallis , Barrau , Rainaud , Pas-
 cal ,
 Je devance Archimède , & je suis l'Hôpital (*).
 Tantôt à la Physique appliquant mes problèmes ,
 Je me laisse entraîner à l'esprit des systêmes :
 Je tâtonne Descartes & ses égaremens
 Sublimes , il est vrai , mais frivoles romans.
 J'abandonne bientôt l'hypothèse infidelle ,
 Content d'étudier l'Histoire Naturelle.
 Là , Pline & Nieuventit m'aidant de leur sa-
 voir ,

(*) Le Marquis de l'Hôpital , Auteur de l'Analyse des Infinimens - Petits , & de plusieurs autres Ouvrages de Mathématique.

M'apprennent à penser, ouvrir les yeux & voir.
Quelquefois descendant de ces vastes lumières,
Des différens mortels je suis les caractères.
Quelquefois m'amufant, jusqu'à la fiction,
Télémaque & Séthos me donnent leur leçon ;
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante & toujours pure.

Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Genève, jadis si sage, ô ma chère patrie !
Quel Démon, dans ton sein, produit la frénésie ?
Souviens toi qu'autrefois tu donnas des Héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos !
Transportés aujourd'hui d'une foudaine rage,
Aveugles Citoyens, cherchez-vous l'esclavage ?
Trop tôt, peut-être, hélas ! pourrez-vous le trouver !

Mais, s'il est encor tems, c'est à vous d'y songer.

Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde ;
Rappelez dans vos murs cette antique concorde.

Heureux si, reprenant la foi de vos Ayeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous, tendre Racine ! ô vous, aimable Horace !

Dans mes loifirs , auffi , vous trouvez votre place :
Claville , Saint-Aubin , Plutarque , Mézerai ,
Despréaux , Cicéron , Pope , Rollin , Barclai ,
Et vous , trop doux la Mothe , & toi , touchant
Voltaire ,

Ta lecture à mon cœur reftera toujours chère :
Mais mon goût fe refuse à tout frivole écrit ,
Dont l'Auteur n'a pour but que d'amufer l'es-
prit.

Il a beau prodiguer la brillante antithèfe ,
Semer par-tout des fleurs , chercher un tour qui
plaife ,

Le cœur , plus que l'esprit , a chez moi des be-
foins ,

Et , s'il n'est attendri , rebute tous fes foins.

C'EST ainfi que mes jours s'écoulent fans al-
larmes.

Mes yeux , fur mes malheurs , ne verfent point
de larmes.

Si des pleurs quelquefois altèrent mon repos ,
C'est pour d'autres fujets que pour mes propres
maux.

Vainement la douleur , les craintes , les misè-
res ,

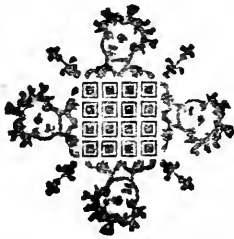
Veulent décourager la fin de ma carrière ;
D'Épictète afferyi , la ftoïque fierté ,

82 LE VERGER DES CHARMETTES.

M'apprend à supporter les maux , la pauvreté ;
Je vois , fans m'affliger , la langueur qui m'ac-
cable :

L'approche du trépas ne m'est point effroyable ;
Et le mal , dont mon corps se sent presque
abattu ,

N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.



ÉPITRE (*)

A M. DE BORDES.

T OI, qu'aux yeux du Farnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une Muse timide ;
De mes foibles essais, juge trop indulgent,
Ton goût, à ta bonté, cède en m'encourageant.
Mais, hélas ! je n'ai point, pour tenter la carrière,
D'un Athlete animé l'assurance guerrière ;
Et, dès les premiers pas, inquiet & surpris,
L'haleine m'abandonne, & je renonce au prix.
Bordes, daignes juger de toutes mes alarmes ;
Vois quels sont les combats, & quelles sont les armes ;
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter ;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
Quoi ! j'irois, sur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de tristes vérités,

(*) Cette Epître se trouve en partie dans le Tome V. des Œuvres Diverses de cet Auteur, Édition in-12 & in-8. de Neufchâtel 1764 ; nous la donnons ici en entier.

Révolter contre moi les Lecteurs irrités !

Plus heureux , si tu veux , encor que téméraire ,
Quand mes foibles talens trouveroi ent l'art de
plaire ;

Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
Mes Vers , de Gens de goût, pourroient être ap-
prouvés ;

Dis-moi , sur quel sujet s'exercera ma Muse ?

Tout Poëte est menteur , & le métier l'excuse ;
Il fait , en mots pompeux , faire d'un Riche ,
un Fat ,

Un nouveau Mécénas, un pilier de l'Etat.

Mais moi , qui connois peu les usages de Fran-
ce ;

Moi , fier Républicain que blesse l'arrogance ,

Du Riche impertinent je dédaigne l'appui ,

S'il le faut mendier en rampant devant lui ,

Et ne fais applaudir qu'à toi , qu'au vrai mérite.

La sottise vanité me révolte & m'irrite.

Le Riche me méprise , & , malgré son orgueil ,

Nous nous voyons souvent à-peu-près de même
œil.

Mais quelque haine en moi que le travers inf-
pire ,

Mon cœur sincère & franc abhorre la satire :

Trop découvert, peut-être, & jamais criminel,

Je dis la vérité sans l'abreuyer de fiel.

AINSI toujours ma plume , implacable enne-
mie

Et de la flatterie & de la calomnie ,
Ne fait point en ses Vers trahir la vérité ,
Et toujours accordant un tribut mérité ,
Toujours prête à donner des louanges acquises ,
Jamais d'un vil Crépus n'encensa les sottises.

O VOUS , qui dans le sein d'une humble obs-
curité ,

Nourrissez les vertus avec la pauvreté ;
Dont les desirs bornés dans la sage indigence ,
Méprisent sans orgueil une vaine abondance ;
Restes trop précieux de ces antiques tems ,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens ,
Recherchés dans leurs mœurs , simples dans leur
parure ,

Ne sentoient de besoins que ceux de la nature ;
Illustres Malheureux , quels lieux habitez-vous ?
Dites , quels sont vos noms ? Il me fera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire ,
A vous éterniser au Temple de Mémoire ;
Et quand mes foibles Vers n'y pourroient arriver ,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

MAIS pourquoi m'occuper d'une vaine chi-
mère :

Il n'est plus de sagesse où regne la misère :

Sous le poids de la faim le mérite abattu ,
 Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
 Tant de pompeux discours sur l'heureuse indi-
 gence ,
 M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abon-
 dance :

Philosophe commode , on a toujours grand soin
 De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

BORDES , cherchons ailleurs des sujets pour
 ma Muse ,

De la pitié qu'il fait souvent le Pauvre abuse ;
 Et décorant du nom de sainte charité
 Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté ,
 Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
 Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
 J'honore le mérite aux rangs les plus abjets ;
 Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.

NON , célébrons plutôt l'innocente industrie ,
 Qui fait multiplier les douceurs de la vie ;
 Et salutaire à tous dans ses utiles soins ,
 Par la route du luxe apaise les besoins.
 C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie,
 On voit briller au loin ton heureuse patrie. (*)

OUVRAGES précieux , superbes ornemens ,

(*) La Ville de Lyon.

On diroit que Minerve , en ses amusemens ,
 Avec l'or & la soie a , d'une main savante ,
 Formé de vos deslins la tiffure élégante.
 Turin , Londres en vain , pour vous le disputer ,
 Par de jaloux efforts veulent vous imiter ;
 Vos mélanges charmans , assortis par les Graces ,
 Les laiffent de bien loin s'épuifer fur vos traces :
 Le bon goût les dédaigne , & triomphe chez vous ;
 Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux ,
 Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature ,
 Votre vivacité , toujours brillante & pure ,
 Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat ,
 Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

VILLE heureufe , qui fais l'ornement de la
 France ,

Tréfor de l'Univers , fource de l'abondance ,
 Lyon , féjour charmant des Enfans de Plutus ,
 Dans tes tranquiles murs tous les Arts font re-
 çus :

D'un fage Protecteur le goût les y raffemble.
 Apollon & Plutus , étonnés d'être enfeuble ,
 De leurs longs différends ont peine à revenir ,
 Et demandent quel Dieu les a pû réunir.

On reconnoît tes foins , Pallu ; (*) tu nous ra-
 mènes

(*) Intendant de Lyon.

Les siècles renommés & de Tyr & d'Athènes ;
 De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
 Et son Peuple opulent semble un peuple de
 Rois.

Toi , digne Citoyen de cette Ville illustre,
 Tu peux contribuer à lui donner du lustre ;
 Par tes heureux talens tu peux la décorer,
 Et c'est lui faire un vol que de plus différer.

COMMENT oses-tu bien me proposer d'écrire,
 Toi, que Minerve même avoit pris soin d'inf-
 truire;

Toi, de ses sons divins possesseur négligent,
 Qui vient parler pour elle encore en l'outra-
 geant ?

Ah ! si du feu divin qui brille en ton ouvrage,
 Une étincelle au moins eût été mon partage,
 Ma Muse, quelque jour, attendrissant les cœurs,
 Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.
 Mais je te parle en vain ; insensible à mes plain-
 tes,

Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
 Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
 Blanche (*) n'a pas encore épuisé ses malheurs.

(*) Blanche de Bourbon, Tragédie de M. de Bordes,
 qu'au grand regret de ses Amis, il refuse constamment de
 mettre au Théâtre. Note de l'Auteur.

É P I T R E

A M. P A R I S O T ,

Achevée le 10 Juillet 1742.

A MI , daignes souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui ,

Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
Toi, qui connus jadis mon ame toute entière,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un père,
Rappelle encor pour moi tes premières bontés ;
Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.

NE crois pas qu'allarmé par de frivoles craintes,

De ton silence ici je te fasse des plaintes ;
Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,

Je puisse t'accuser d'un mépris odieux :
Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire,
Je fais trop expliquer ce langage sévère ;
Sur ces tristes projets que je t'ai dévoilé,
Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.
Je ne m'excuse point, dès qu'un Ami me blâme.

Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,
Avec bonté donnés, avec zèle suivis :
J'ignore ces détours, dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos foiblesses,
Et jamais mon esprit, sous de fausses couleurs,
Ne fut à tes égards déguiser ses erreurs :
Mais qu'il me soit permis, par un soin légitime,
De conserver du moins des droits à ton estime.
Pèse mes sentimens, mes raisons & mon choix,
Et décide mon sort pour la dernière fois.

NÉ dans l'obscurité, j'ai fait, dès mon enfance,
Des caprices du sort la triste expérience,
Et s'il est quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même, par ses faveurs, il m'a persécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas! pour quel usage?
Qu'il m'a vendu bien cher un si vain avantage!
Je suis libre, en effet; mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah! s'il falloit un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'Etranger ma languissante vie;
S'il falloit bassément ramper auprès des Grands;
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes
ans!
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse;

On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse ;
De respecter les Grands , les Magistrats , les
Rois ;

De chérir les Humains , & d'obéir aux Loix :
Mais on m'apprit aussi , qu'ayant , par ma naissance ,

Le droit de partager la suprême Puissance ,
Tout petit que j'étois , foible , obscur Citoyen ,
Je faisois cependant membre du Souverain ;
Qu'il falloit soutenir un si noble avantage ,
Par le cœur d'un Héros , par les vertus d'un Sage ;
Qu'enfin la liberté , ce cher présent des Cieux ,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.

Avec le lait , chez nous , on suce ces maximes ,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes ,

Que pour savoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs Magistrats , & les plus sages Loix.

VOIS-TU , me disoit-on , ces Nations puissantes

Fournir rapidement leurs carrières brillantes ?
Tout ce vain appareil qui remplit l'Univers ,
N'est qu'un frivole éclat , qui leur cache leurs
fers :

Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves ;
Ils font les conquérans , & sont de vils esclaves :

Et leur vaste pouvoir , que l'art avoit produit ,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.

Un soin bien différent ici nous intéresse ,
Notre plus grande force est dans notre foiblesse.
Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité ;
Mais du moins , dans nos murs , on est en li-
berté.

Nous n'y connoissons point la superbe arrogance,
Nuls titres fastueux , nulle injuste puissance.

De sages Magistrats , établis par nos voix ,
Jugent nos différends , font observer nos loix.

L'art n'est point le soutien de notre République ;

Être juste , est chez nous l'unique politique ;

Tous les ordres divers , sans inégalité ,

Gardent chacun le rang qui leur est affecté.

Nos Chefs , nos Magistrats , simples dans leur
parure ,

Sans étaler ici le luxe & la dorure ,

Parmi nous cependant ne sont point confondus ,

Ils en sont distingués ; mais c'est par leurs vertus.

P U I S S E durer toujours cette union char-
mante ;

Hélas ! on voit si peu de probité constante !

Il n'est rien que le temps ne corrompe à la fin ;

Tout , jusqu'à la sagesse , est sujet au déclin.

PAR ces réflexions ma raison exercée,
 M'apprit à mépriser cette pompe insensée,
 Par qui l'orgueil des Grands brille de toutes
 parts,

Et du peuple imbécile attire les regards.

Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute
 ma vie,

La foi m'eut éloigné du sein de ma patrie ;

Quand je me vis enfin, sans appui, sans secours,

A ces mêmes Grandeurs contraint d'avoir re-
 cours.

NON, je ne puis penser, sans répandre des
 larmes,

A ces momens affreux, pleins de trouble &
 d'alarmes,

Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux senti-
 mens,

Loïn d'adoucir mon fort, irritoient mes tour-
 mens.

Sans doute à tous les yeux la misère est horrible ;

Mais, pour qui fait penser, elle est bien plus
 sensible.

A force de ramper, un Lâche en peut sortir ;

L'honnête Homme à ce prix n'y sauroit consentir,

ENCOR, si de vrais Grands recevoient mon
 hommage,

Ou qu'ils eussent du moins le mérite en partage ,
 Mon cœur par les respects noblement accor-
 dés ,

Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas possédés :
 Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéissance ,
 De ces fiers Campagnards nourrisse l'arrogance ?
 Quoi ! de vils parchemins , par faveur obtenus ,
 Leur donneront le droit de vivre sans vertus ?
 Et malgré mes efforts , sans mes respects fer-
 viles ,

Mon zèle & mes talens resteront inutiles ?
 Ah ! de mes tristes jours voyons plutôt la fin ,
 Que de jamais subir un si lâche destin.

CES discours insensés troubloient ainsi mon
 ame ;

Je les tenois alors , aujourd'hui je les blâme :
 De plus sages leçons ont formé mon esprit ;
 Mais , de bien des malheurs ma raison est le fruit.

TU fais , cher Parifot , quelle main géné-
 reufe

Vint tarir de mes maux la source malheureuse ;
 Tu le fais , & tes yeux ont été les témoins ,
 Si mon cœur fait sentir ce qu'il doit à ses soins.
 Mais mon zèle enflammé peut-il jamais pré-
 tendre

De payer les bienfaits de cette Mère tendre ?
 Si par les sentimens on y peut aspirer ,
 Ah ! du moins par les miens j'ai droit de l'espérer.

JE puis compter pour peu ses bontés secourables ;
 Je lui dois d'autres biens , des biens plus estimables ,
 Les biens de la raison , les sentimens du cœur ;
 Même , par les talens , quelques droits à l'honneur.

Avant que sa bonté , du sein de la misère ,
 Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire ,
 J'étois un vil Enfant du sort abandonné ,
 Peut-être dans la fange à périr destiné.
 Orgueilleux Avorton , dont la fierté burlesque ,
 Méloit comiquement l'enfance au romanesque ,
 Aux Bons faisoit pitié , faisoit rire les Foux ,
 Et des Sots quelquefois excitoit le courroux.
 Mais les Hommes ne sont que ce qu'on les fait être ,

A peine à ses regards j'avois osé paroître ,
 Que de ma Bienfaitrice apprenant mes erreurs ,
 Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.
 J'abjurai pour toujours ces maximes féroces ,
 Du préjugé natal fruits amers & précoces ,
 Qui dès les jeunes ans , par leurs âcres levains ,

Nourrissent la fierté des cœurs républicains :
 J'appris à respecter une Noblesse illustre ,
 Qui , même à la vertu , fait ajouter du lustre.
 Il ne seroit pas bon dans la société ,
 Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
 Irai-je faire ici , dans ma vaine marotte ,
 Le grand déclamateur , le nouveau Don Qui-
 chotte ?

Le destin sur la terre a réglé les états ,
 Et pour moi sûrement ne les changera pas.
 Ainsi de ma raison si long-tems languissante ,
 Je me formai dès-lors une raison naissante ;
 Par les soins d'une Mère incessamment conduit ,
 Bientôt de ces bontés , je recueillis le fruit ,
 Je connus que , sur-tout , cette roideur sauvage ,
 Dans le Monde aujourd'hui seroit d'un triste
 usage ;

La modestie alors devint chère à mon cœur ,
 J'aimai l'humanité , je chéris la douceur ,
 Et respectant des Grands le rang & la nais-
 sance ,

Je souffris leurs hauteurs avec cette espérance ,
 Que malgré tout l'éclat dont ils sont revêtus ,
 Je les pourrai , du moins , égaler en vertus.
 Enfin , pendant deux ans , au sein de ta patrie ,
 J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
 Du Portique autrefois , la triste austérité ,

A mon goût peu formé , mêloit sa dureté ;
 Épictète & Zénon , dans leur fierté stoïque ,
 Me faisoient admirer ce courage héroïque ,
 Qui faisant des faux biens , un mépris géné-
 reux ,

Par la seule vertu , prétend nous rendre heureux.
 Long-temps de cette erreur , la brillante chimère,
 Séduisit mon esprit , roidit mon caractère ;
 Mais , malgré tant d'efforts , ces vaines fictions
 Ont-elles , de mon cœur , banni les passions ?
 Il n'est permis qu'à Dieu , qu'à l'Essence suprême,
 D'être toujours heureux , & seule par soi-même.
 Pour l'homme , tel qu'il est pour l'esprit & le
 cœur ,

Otez les passions , il n'est plus de bonheur.
 C'est toi , cher Parisot , c'est ton commerce ai-
 mable ,

De grossier que j'étois , qui me rendit traitable.
 Je reconnus alors combien il est charmant
 De joindre à la sagesse un peu d'amusement.
 Des Amis plus polis , un climat moins sauvage ,
 Des plaisirs innocens m'enseignèrent l'usage ,
 Je vis avec transport , ce spectacle enchanteur ,
 Par la route des sens , qui fait aller au cœur :
 Le mien qui jusqu'alors avoit été paisible ,
 Pour la première fois enfin devint sensible ;
 L'Amour , malgré mes soins , heureux à m'égarer ,

Auprès de deux beaux yeux, m'apprit à soupirer :
 Bons mots, vers élégans, conversations vives,
 Un repas égayé par d'aimables Convives,
 Petits jeux de commerce, & d'où le chagrin fuit ;
 Où fans risquer la bourse, on délasse l'esprit ;
 En un mot, les attraits d'une vie opulente,
 Qu'aux vœux de l'Étranger la richesse présente ;
 Tous les plaisirs du goût, le charme des beaux
 arts,

A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
 Ce n'est pas, cependant, que mon ame égarée
 Donnât dans les travers d'une mollesse outrée ;
 L'innocence est le bien le plus cher à mon cœur ;
 La débauche & l'excès sont des objets d'horreur ;
 Les coupables plaisirs sont les tourmens de l'ame,
 Ils sont trop achetés, s'ils sont dignes de blâme.
 Sans doute, le plaisir, pour être un bien réel,
 Doit rendre l'Homme heureux, & non pas cri-
 minel :

Mais il n'est pas moins vrai, que de notre car-
 rière,

Le Ciel ne défend pas d'adoucir la misère :
 Et, pour finir ce point, trop long-tems débattu,
 Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

VOILA de mes erreurs, un abrégé fidèle :
 C'est à toi de juger, Ami, sur ce modèle,

Si je puis , près des Grands implorant de l'appui,
A la Fortune encor , recourir aujourd'hui.

De la Gloire est-il tems de rechercher le lustre ?

Me voici presque au bout de mon fixième lustre.

La moitié de mes jours , dans l'oubli sont passés ,

Et déjà , du travail , mes esprits sont lassés.

Avide de science , avide de sagesse ,

Je n'ai point aux plaisirs prodigué ma jeunesse ;

J'osai , d'un tems si cher , faire un meilleur
emploi ,

L'étude & la vertu furent la seule loi

Que je me proposai pour régler ma conduite :

Mais ce n'est point par art qu'on acquiert du
mérite ,

Que sert un vain travail , par le Ciel dédaigné ,
Si de son but , toujours on se voit éloigné ?

Comptant , par mes talens , d'assurer ma fortune ,

Je négligeai ces soins , cette brique importune ,

Ce manège subtil , par qui cent Ignorans

Ravissent la faveur ; & les bienfaits des Grands.

LE succès , cependant , trompe ma confiance ,

De mes foibles progrès je sens peu d'espérance ;

Et je vois , qu'à juger par des effets si lents ,

Pour briller dans le monde , il faut d'autres talens.

Eh ! qu'y ferois-je , moi , de qui l'abord timide

Ne fait point affecter cette audace intrépide ,

Cet air content de foi , ce ton fier & joli
 Qui , du rang des Badauts , sauve l'homme poli ?
 Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le
 monde ,

Vanter impudemment ma science profonde ,
 Et toujours en secret démenti par mon cœur ,
 Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur ?
 Faudra-t-il d'un Dévot , affectant la grimace ,
 Faire servir le Ciel à gagner une place ,
 Et , par l'hypocrisie , assurant mes projets ,
 Grossir l'heureux essaim de ces Hommes parfaits ,
 De ces humbles Dévots , de qui la modestie
 Compte , par leurs vertus , tous les jours de leur
 vie ?

Pour gloifier Dieu , leur bouche a tour-à-tour
 Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour.
 Mais l'Orgueilleux en vain d'une adresse chré-
 tienne ,

Sous la gloire de Dieu , veut étaler la fiente ;
 L'Homme vraiment sensé , fait le mépris qu'il
 doit

Des mensonges du Fat , & du Sot qui les croit.

NON , je ne puis forcer mon esprit , né sin-
 cère ,

A déguiser ainsi mon propre caractère ,
 Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur ;
 A cet indigne prix , je renonce au bonheur.

D'ailleurs il faudroit donc, Fils lâche & merce-
naire ,

Trahir indignement les bontés d'une Mère ;

Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus ,

Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont
dus.

Ah ! ces soins sont trop chers à ma reconnois-
sance !

Si le Ciel n'a rien mis de plus en ma puissance ,

Du moins , d'un zèle pur , les vœux trop mé-
rités ,

Par mon cœur , chaque jour , lui feront pré-
sentés.

Je fais trop , il est vrai , que ce zèle inutile

Ne peut lui procurer un destin plus tranquile ;

En vain , dans sa langueur , je veux la soulager ,

Ce n'est pas les guérir que de les partager.

Hélas ! de ses tourmens , le spectacle funeste ,

Bientôt , de mon courage , étouffera le reste !

C'est trop lui voir porter , par d'éternels efforts

Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.

Que lui sert de chercher dans cette solitude

A fuir l'éclat du monde & son inquiétude ;

Si , jusqu'en ce desert , à la paix destiné ,

Le sort lui donne encore , à lui nuire acharné ,

D'un affreux Procureur , le voisinage horrible ,

Nourri d'encre & de fiel , dont la griffe terrible ,

De ses tristes Voisins , est plus crainte cent fois,
Que le Huffard cruel , du pauvre Bavarrois.

MAIS c'est trop t'accabler du récit de nos
peines ;
Daigne me pardonner , Ami, ces plaintes vaines ;
C'est le dernier des biens permis aux Malheu-
reux ,
De voir plaindre leurs maux par les Cœurs gé-
néreux.

TELLE est , de mes malheurs , la peinture
naïve.

Juge de l'avenir , sur cette perspective ,
Vois si je dois encor , par des soins impuissans ,
Offrir , à la Fortune , un inutile encens ?
Non, la Gloire n'est point l'idole de mon ame ;
Je n'y sens point brûler cette divine flamme ,
Qui , d'un Génie heureux , animant les ressorts ,
Le force à s'élever , par de nobles efforts.
Que m'importe , après tout , ce que pensent les
hommes ?

Leurs honneurs , leurs mépris , sont-ils ce que
nous sommes ?

Et qui ne fait pas l'art de s'en faire admirer ,
A la félicité ne peut-il aspirer ?
L'ardente Ambition , a l'éclat en partage ;

Mais les plaisirs du cœur font le bonheur du Sage :
 Que ces plaisirs font doux , à qui fait les goûter !
 Heureux qui les connoît , & fait s'en contenter !
 Jouir de leurs douceurs dans un état paisible ,
 C'est le plus cher desir , auquel je suis sensible.
 Un bon Livre , un Ami , la liberté , la paix ,
 Faut-il , pour vivre heureux , former d'autres
 souhaits ?

Les grandes passions font des sources de peines :
 J'évite les dangers , où leur penchant entraîne ;
 Dans leurs pièges adroits , si l'on me voit tomber ,
 Du moins je ne fais pas gloire d'y succomber.
 De mes égaremens , mon cœur n'est point com-
 plice :

Sans être vertueux , je déteste le vice ,
 Et le bonheur en vain s'obstine à se cacher ,
 Puisqu'enfin je connois où je dois le chercher.

É N I G M E.

ENFANT de l'Art , enfant de la Nature ,
 Sans prolonger les jours , j'empêche de mourir ;
 Plus je suis vrai , plus je fais d'imposture ,
 Et je deviens trop jeune , à force de vieillir.

A M A D A M E
LA BARONNE DE WARENS.

V I R E L A I.

MADAME , apprenez la nouvelle
De la prise de quatre Rats ;
Quatre Rats n'est pas bagatelle ,
Aussi n'en badiné-je pas :
Et je vous mande , avec grand zèle ,
Ces Vers , qui vous diront tout bas ,
Madame , apprenez la nouvelle
De la prise de quatre Rats.

A l'odeur d'un friand appas ,
Rats font fortis de leur caselle ;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas ,
Les a par une mort cruelle
Fait passer de vie à trépas.
Madame , apprenez la nouvelle
De la mort de quatre Rats.

MIEUX que moi savez qu'ici bas
N'a pas qui veut fortune telle ;

C'est triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'est pas d'une alumelle ;
Ainsi donc avec grand soulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre Rats.



V E R S

Pour Madame de FLEURIEU, qui, m'ayant vu dans une Assemblée, sans que j'eusse l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon, que je paroissais avoir de l'esprit, & qu'elle le gageroit sur ma seule physionomie.

DÉPLACÉ par le sort, trahi par la tendresse,
 Mes maux sont comptés par mes jours.
 Imprudent quelquefois, persécuté toujours ;
 Souvent le châtement surpasse la foiblesse.
O Fortune ! à ton gré comble-moi de rigueurs,
 Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconstans, sans peine il te tient
 quitte ;
 Un seul dont je jouis ne dépend point de toi :
 La divine Fleurieu m'a jugé du mérite,
 Ma gloire est assurée, & c'est assez pour moi.



V E R S

A Mademoiselle Th. , qui ne parloit jamais à l'Auteur que de Musique.

SAPHO , j'entends ta voix brillante ,
 Pouffer des sons jusques aux Cieux ;
 Ton chant nous ravit , nous enchante ,
 Le-Maure ne chante pas mieux.

Mais quoi ! toujours des chants ! crois-tu que
 l'harmonie

Seule ait droit de borner tes soins & tes plaisirs ;
 Ta voix , en déployant sa douceur infinie ,
 Veut enfin sur ta bouche arrêter nos desirs :
 Tes yeux charmans en inspirent mille autres ,
 Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loifirs ;
 Mais tu n'es point , dis-tu , sensible à nos soupirs ,
 Et tes goûts ne font point les nôtres.

Quel goût trouves-tu donc à de frivoles sons ?
 Ah ! sans tes fiers mépris , sans tes rebuts sauvages ,
 Cette bouche charmante auroit d'autres usages ,
 Bien plus délicieux que de vaines chansons.
 Trop sensible au plaisir , quoique tu puisses dire ,
 Parmi de froids accords tu sens peu de douceur ,

Mais entre tous les biens que ton ame desire ,
En est-il de plus doux que les plaisirs du cœur ?
Le mien est délicat , tendre , empressé , fidèle ;

Fait pour aimer jusqu'au tombeau.

Si du parfait bonheur tu cherches le modèle ,
Aime-moi seulement , & laisse-là Rameau.



M É M O I R E

A S. E. MONSEIGNEUR

LE GOUVERNEUR.

J'AI l'honneur d'exposer très-respectueusement à Son Excellence , le triste détail de la situation où je me trouve , la suppliant de daigner écouter la générosité de ses pieux sentimens , pour y pourvoir de la manière qu'elle jugera convenable.

JE suis sorti très-jeune de Genève ; ma patrie , ayant abandonné mes droits , pour entrer dans le sein de l'Église , sans avoir cependant jamais fait aucune démarche , jusqu'aujourd'hui , pour implorer des secours , dont j'aurois toujours tâché de me passer , s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir.

J'ai toujours eu du mépris , & même de l'indignation pour ceux qui ne rougissent point de faire un trafic honteux de leur foi , & d'abuser des bienfaits qu'on leur accorde. J'ose dire qu'il a paru par ma conduite , que je suis bien éloigné de pareils sentimens. Tombé encore enfant entre les mains de feu Monseigneur l'Évêque de Genève , je tâchai de répondre , par l'ardeur & l'assiduité de mes études , aux vues flatteuses que ce respectable Prélat avoit sur moi. Madame la Baronne de Warrens voulut bien condescendre à la prière qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation , & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette Dame , par mes progrès , le desir passionné que j'avois , de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés & de ses soins.

CE grand Évêque ne borna pas là ses bontés ; il me recommanda encore à

M. le Marquis de Bonac, Ambassadeur de France, auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois seuls Protecteurs, à qui j'aie eu obligation du moindre secours; il est vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la manière dont ils ont daigné me faire éprouver leur générosité. Ils ont envisagé en moi un jeune Homme assez bien né, rempli d'émulation, qu'ils entreoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils se proposoient de pousser. Il me seroit glorieux de détailler à S. E. ce que ces deux Seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établissement; mais la mort de Monseigneur l'Évêque de Genève, & la maladie mortelle de M. l'Ambassadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes defastres.

Je commençai aussi moi-même d'être attaqué de la languueur qui me met au-

jourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens , qu'il faudroit ne pas connoître , pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits , en m'abandonnant dans une si triste situation.

MALGRÉ tout , je tâché , tant qu'il me resta quelques forces , de tirer parti de mes foibles talens : mais de quoi servent les talens dans ce pays ? Je le dis dans l'amertume de mon cœur , il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh ! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de Gens , pour lesquels j'ai achevé de m'épuiser , en leur enseignant , avec beaucoup d'assiduité & d'application , ce qui m'avoit coûté bien des soins & des travaux à apprendre. Enfin , pour comble de disgraces , me voilà tombé dans une maladie affreuse , qui me défigure. Je suis desormais renfer-

mé, fans pouvoir presque sortir du lit & de la chambre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de disposer de ma courte, mais misérable vie.

MA douleur est de voir que Madame de Warens a déjà trop fait pour moi; je la trouve, pour le reste de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont son extrême bonté ne lui laisse pas sentir le poids; mais qui n'incommode pas moins ses affaires, déjà trop resserées, par ses abondantes charités, & par l'abus que des Misérables n'ont que trop souvent fait de sa confiance.

J'OSE donc, sur le détail de tous ces faits, recourir à S. E. comme au père des Affligés. Je ne dissimulerai point qu'il est dur à un Homme de sentimens, & qui pense comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des assistances & des secours; mais

tel est le décret de la Providence. Il me suffit , en mon particulier , d'être bien assuré que je n'ai donné , par ma faute , aucun lieu , ni à la misère , ni aux maux dont je suis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oïveté , & , tel que je suis , j'ose être assuré que Personne , de qui j'aie l'honneur d'être connu , n'aura , sur ma conduite , mes sentimens & mes mœurs , que de favorables témoignages à rendre.

DANS un état donc , aussi déplorable que le mien , & sur lequel je n'ai nul reproche à me faire , je crois qu'il n'est pas honteux à moi d'implorer de S. E. la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis , par la piété des Princes , pour de pareils usages. Ils sont destinés , pour des cas semblables aux miens , ou ne le sont pour personne.

EN conséquence de cet exposé , je

supplie très-humblement S. E. de vouloir me procurer une pension, telle qu'Elle jugera raisonnable, sur la fondation que la piété du Roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui semblera bon, pour pouvoir survenir aux nécessités du reste de ma triste carrière.

DE plus, l'impossibilité où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à supplier encore S. E. qu'il lui plaise de faire régler la chose de manière que ladite pension puisse être payée ici en droiture, & remise entre mes mains, ou celles de Madame la Baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très-humble sollicitation, se charger de l'employer à mes besoins. Ainsi, jouissant, pour le peu de jours qui me restent, des secours nécessaires, pour le temporel, je recueillerai mon esprit,

& mes forces , pour mettre mon ame
& ma conscience en paix avec Dieu ;
pour me préparer à commencer , avec
courage & résignation , le voyage de
l'éternité ; & pour prier Dieu sincère-
ment , & sans distraction , pour la par-
faite prospérité & la très-précieuse con-
servation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.



MÉMOIRE

M É M O I R E

Remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin, qui travaille à l'Histoire de feu M. de Bernex, Evêque de Genève.

DANS l'intention où l'on est, de n'omettre dans l'Histoire de M. de Bernex, aucun des faits considérables qui peuvent servir à mettre ses vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne fauroit oublier la conversion de Madame la Baronne de Warens de a Tour qui fut l'ouvrage de ce Prélat.

AU mois de Juillet de l'année 1726, le Roi de Sardaigne étant à Évian, plusieurs Personnes de distinction du Pays de Vauds'y rendirent pour voir la Cour. Madame de Warens fut du nombre; & cette Dame, qu'un pur motif de curiosité avoit amenée, fut retenue par des mo-

tifs d'un genre supérieur, & qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant assisté par hasard à un des Discours que ce Prélat prononçoit, avec ce zèle & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de sa charité, Madame de Warens en fut émue au point, qu'on peut regarder cet instant comme l'époque de sa conversion. La chose cependant devoit paroître d'autant plus difficile, que cette Dame étant très-éclairée, se tenoit en garde contre les séductions de l'éloquence, & n'étoit pas disposée à céder, sans être pleinement convaincue : mais quand on a l'esprit juste & le cœur droit, que peut-il manquer, pour goûter la vérité, que le secours de la grace ? Et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus endurcis ? Madame de Warens vit le Prélat ; ses préjugés furent détruits ; ses doutes furent dissipés ; & pénétrée des grandes vérités qui lui

étoient annoncées, elle se détermina à rendre à la Foi, par un sacrifice éclatant, le prix des lumières dont elle venoit de l'éclairer.

LE bruit du dessein de Madame de Warens ne tarda pas à se répandre dans le Pays de Vaud : ce fut un deuil & des alarmes universelles : cette Dame y étoit adorée ; & l'amour qu'on avoit pour elle se changea en fureur, contre ce qu'on appelloit ses séducteurs & ses ravisseurs. Les habitans de Vevai ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, & de l'enlever à main armée au milieu même de la Cour. Ce projet insensé, fruit ordinaire d'un zèle fanatique, parvint aux oreilles de S. M. & ce fut à cette occasion qu'elle fit à M. de Bernex cette espèce de reproche si glorieux, qu'il faisoit des conversions bien bruyantes. Le Roi fit partir sur le champ Madame de Warens pour Annecy, escortée de quarante de ses

gardes. Ce fut-là, où quelque tems après que S. M. l'affura de sa protection dans les termes les plus flatteurs, & lui assigna une pension, qui doit passer pour une preuve éclatante de la piété & de la générosité de ce Prince; mais qui n'ôte point à Madame de Warens le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans sa patrie, pour suivre la voix du Seigneur, & se livrer sans réserve à sa Providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette pension, de sorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle souhaiteroit, & de lui procurer la situation la plus gracieuse, si elle vouloit se rendre à Turin, auprès de la Reine. Mais Madame de Warens n'abusa point des bontés du Monarque; elle alloit acquérir les plus grands biens, en participant à ceux que l'Église répand sur les Fidèles; & l'éclat des autres n'avoit desormais plus rien qui pût la toucher. C'est ainsi qu'elle s'en explique à M. de Bernex: & c'est

sur ces maximes de détachement & de modération qu'on l'a vue se conduire constamment depuis lors.

ENFIN le jour arriva, où M. de Bernex alloit affurer à l'Église la conquête qu'il lui avoit acquise : il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens, & lui administra le Sacrement de Confirmation le 8 Septembre 1726, jour de la Nativité N. D. dans l'Église de la Visitation, devant la Relique de S. François de Sales. Cette Dame eut l'honneur d'avoir pour Mairaine, dans cette cérémonie, Madame la Princesse de Hesse, sœur de la Princesse de Piémont, depuis Reine de Sardaigne. Ce fut un spectacle touchant, de voir une jeune Dame d'une naissance illustre, favorisée des graces de la nature, & enrichie des biens de la fortune, & qui, peu de tems auparavant, faisoit les délices de sa patrie, s'arracher du sein de l'abondance & des

plaisirs, pour venir déposer au pied de la Croix de Christ, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce sujet un discours très-touchant & très-pathétique : l'ardeur de son zèle lui prêta ce jour-là de nouvelles forces ; toute cette nombreuse assemblée fondit en larmes, & les Dames, baignées de pleurs, vinrent embrasser Madame de Warens, la féliciter, & rendre grâces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faisoit remporter. Au reste, on a cherché inutilement parmi tous les papiers de feu M. de Bernex, le Discours qu'il prononça en cette occasion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'œuvre d'éloquence : & il y a lieu de croire, que, quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ, & sans préparation.

DEPUIS ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que

sa fille , & elle l'appelloit son père. Il a en effet toujours conservé pour elle les bontés d'un père ; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât , avec une forte de complaisance , l'ouvrage de ses soins apostoliques , puisque cette Dame s'est toujours efforcée de suivre , d'aussi près qu'il lui a été possible , les saints exemples de ce Prélat , soit dans son détachement des choses mondaines , soit dans son extrême charité envers les pauvres ; deux vertus qui définissent parfaitement le caractère de Madame de Warens.

LE fait suivant peut entrer aussi parmi les preuves , qui constatent les actions miraculeuses de M. de Bernex.

AU mois de Septembre 1729, Madame de Warens , demeurant dans la maison de M. de Boige , le feu prit au four des Cordeliers , qui donnoit dans la cour de cette maison , avec une telle

violence , que ce four , qui contenoit un bâtiment assez grand , entièrement plein de fascines & de bois sec , fut bientôt embrasé. Le feu , porté par un vent impétueux , s'attacha au toit de la maison , & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens : Madame de Warens donna aussitôt ses ordres , pour arrêter les progrès du feu , & pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée à ces soins , quand elle apprit que M. l'Évêque étoit accouru au bruit du danger qui la menaçoit , & qu'il alloit paroître à l'instant. Elle fut au-devant de lui ; ils entrèrent ensemble dans le jardin ; il se mit à genoux , ainsi que tous ceux qui étoient présens , du nombre desquels j'étois , & commença à prononcer des oraisons , avec cette ferveur qui étoit inséparable de ses prières. L'effet en fut sensible ; le vent qui portoit les flammes par-dessus la mai-

son , jusques près du jardin , changea tout-à-coup , & les éloigna si bien , que le four , quoique contigu , fut entièrement consumé , sans que la maison eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'est un fait connu de tout Annecy , & que moi écrivain du présent Mémoire , ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernèx a continué constamment à prendre le même intérêt , dans tout ce qui regardoit Madame de Warrens ; il fit faire le portrait de cette Dame , disant qu'il souhaitoit qu'il restât dans sa famille , comme un monument honorable d'un de ses plus heureux travaux. Enfin , quoiqu'elle fût éloignée de lui , il lui a donné , peu de tems avant que de mourir , des marques de son souvenir , & en a même laissé dans son testament. Après la mort de ce Prélat , Madame de

Warens s'est entièrement consacrée à la solitude & à la retraite, disant qu'après avoir perdu son père, rien ne l'attachoit plus au monde.



LETTRES

DE

M. J. J. ROUSSEAU.

Fvj



LETTRE PREMIERE.


A MADAME LA BARONNE DE
WARENS, DE CHAMBERY.

A Besançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon. J'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'Abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra qui est malade; & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'Intendant premier Maître de Quartier de la Mu-

fique de la Chambre du Roi , & Conseiller de S. M. en ses Conseils : il m'a donné sa parole d'honneur , qu'au cas que ce projet lui réussisse , il me procurera un appointment dans la Chapelle , ou dans la Chambre du Roi , au bout du terme de deux ans le plus tard : Ce sont-là des postes brillans & lucratifs , qu'on ne peut assez ménager : aussi l'ai-je très-fort remercié , avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition , pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir , avec deux ou trois Officiers du Régiment du Roi , avec qui j'ai fait connoissance au Concert. M. l'Abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un Récit de Basse-taille , que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir ; aussi bien qu'un Duo de Pyrame & Thisbé , que j'ai chanté avec M. Duroncel , fameux Haute-contre de l'ancien Opéra



de Lyon : c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'AI donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambery, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années ; ce qui m'aidera toujours à me fortifier ; ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple Musicien ; ce qui me feroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, & si l'on m'y donnera des Écoliers. Je me suis fourni de quantité de papiers & de Pièces nouvelles d'un goût charmant, & qui sûrement ne sont pas connus à Chambery ; mais je vous avoue que je ne me soucie guères de partir, que je ne sache au vrai, si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un trésor, & en même-temps un miracle, de voir un bon Musicien en Savoie : je n'ose ni ne puis me flatter

d'être de ce nombre ; mais en ce cas , je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne fais pas moi-même. D'ailleurs tous ceux qui se serviront de mes principes, auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites - moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyiez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer ; & comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis, sur l'option d'aller à Paris, en droiture avec l'Abbé Blanchard, ou à Soleurre, auprès de M. l'Ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie, qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien aisé de ne rien presser encore.

TOUT bien examiné, je ne me ré-

pens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra, dans la suite, m'être d'une grande utilité. J'attens, Madame, avec soumission, l'honneur de vos ordres, & suis avec une respectueuse considération,

MADAME,

ROUSSEAU.



L E T T R E I I.

A L A M É M E.

Grenoble , 13 Septembre 1737.

M A D A M E ,

JE suis ici depuis deux jours : on ne peut être plus satisfait d'une Ville , que je le suis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empressements , que je croyois en sortant de Chambery , me trouver dans un nouveau Monde. Hier, Monsieur Micoud me donna à dîner avec plusieurs de ses amis , & le soir après la Comédie , j'allai souper avec le bon homme Lagere.

J E n'ai vu ni Madame la Présidente , ni Madame d'Eybens , ni Monsieur le Président de Tancin ; ce Seigneur est en campagne. Je n'ai pas laissé de remettre la Lettre à ses Gens. Pour Madame de

Bardonanche , je me suis présenté plusieurs fois , fans pouvoir lui faire la révérence ; j'ai fait remettre la Lettre , & j'y dois dîner ce matin , où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

IL faut parler de Monsieur de l'Orme. J'ai eu l'honneur , Madame , de lui remettre votre Lettre en main propre. Ce Monsieur , s'excusant sur l'absence de M. l'Évêque , m'offrit un écu de six francs. Je l'acceptai , par timidité ; mais je crus devoir en faire présent au Portier. Je ne fais si j'ai bien fait ; mais il faudra que mon ame change de moule , avant que de me résoudre à faire autrement. J'ose croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'AI eu le bonheur de trouver , pour Montpellier , en droiture , une chaise de retour ; j'en profiterai. Le marché s'est fait par l'entremise d'un Ami , & il ne m'en coûte , pour la voiture , qu'un

louis de ving-quatre francs ; je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles ; mais ce n'est pas une occasion à négliger.

SI vous avez, Madame, des Lettres à m'envoyer ; je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à Monsieur Micoud, qui les feroit partir ensuite, pour Montpellier, à l'adresse de Monsieur Lazerne. Vous pouvez aussi les renvoyer de Chambery, en droiture : ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux ; pour moi je n'en fais rien du tout.

IL me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, sans faire la révérence à Monsieur le Marquis d'Antremont, & lui présenter mes très-humbles actions de grâces : oserois-je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela ?

COMME je compte de pouvoir être

à Montpellier Mercredi au soir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles, dans le cours de la semaine prochaine, si vous preniez la peine d'écrire Dimanche ou Lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce tems-là ira jusqu'à l'inquiétude.

PERMETTEZ encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chère Maman? N'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention?

LA mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On représenta Alzire, mal à la vérité; mais je ne laissai pas d'y être ému, jusqu'à perdre la respiration mes palpitations augmentèrent éton

namment, & je crains de m'en sentir quelque temps.

POURQUOI, Madame, y a-t-il des cœurs si sensibles au grand, au sublime, au pathétique, pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentimens? La fortune semble faire à tout cela une espèce de compensation; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres: y réussit-elle ou non? Le Public & vous, Madame, ne ferez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer désormais au tragique, jusqu'au rétablissement de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

M A D A M E,

R O U S S E A U.



L E T T R E I I I.

A L A M Ê M E.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

M A D A M E,

JE ne me fers point de la voie indiquée de M. Barillot, parce que c'est faire le tour de l'école. Vos Lettres & les miennes passant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adresse à Lyon.

VOICI un mois passé de mon arrivée à Montpellier, sans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aie écrit plusieurs fois, & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquile, & que ma situation n'est pas des plus gracieuses. Je vous proteste cependant, Madame, avec la plus parfaite sincérité, que ma plus grande inquiétude vient de

la crainte, qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cette ordinaire-ci par trois différentes voies, favoir, par Messieurs Vépres, M. Micoud, & en droiture: il est impossible qu'une de ces trois Lettres ne vous parvienne; ainsi, j'en attends la réponse dans trois semaines au plus tard; passé ce tems-là, si je n'ai point de nouvelles, je ferai contraint de partir dans le dernier defordre, & de me rendre à Chambery, comme je pourrai. Ce soir la poste doit arriver, & il se peut qu'il y aura quelque Lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poste les jours qu'il falloit; car j'aurois réponse depuis quinze jours; si les Lettres avoient fait chemin dans leur temps. Vos Lettres doivent passer par Lyon pour venir ici; ainsi c'est les Mercredis & Samedis de bon matin qu'elles doivent être mises à la poste; je vous avois donné précédemment l'adresse de ma pension: il vaudroit
peut-être

peut-être mieux les adresser en droiture où je suis logé , parce que je suis sûr de les y recevoir exactement. C'est chez M. Barcellon , Huissier de la Bourse , en rue Basse , proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

MADAME ,

ROUSSEAU.

SI vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des Marchands de Lyon , & que vous écriviez , par exemple , à Mrs Vépres par le même ordinaire qu'à moi , je dois , s'ils sont exacts , recevoir leur lettre en même-temps que la vôtre.

J'ALLOIS fermer ma Lettre , quand j'ai reçu la vôtre , Madame , du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites , sur mon peu d'exactitude. Depuis mon

départ de Chambéry, je n'ai point passé de semaine fans vous écrire. Du reste, je me rends justice; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la première Lettre, que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise; quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde; & puis, il se trouve au bout, que ce ne sont que sottises; je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets, avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour-propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justifications, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame; non pas, s'il vous plaît, à la S. Jean, mais à la fin du mois de Janvier, ou au commencement du suivant.

QUANT à la Lettre de M. Arnauld, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient, en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près, & juger de ce qu'il y a à faire : mais, Madame, je vous prie d'être bien persuadée, que hors ma pension, & l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connoître le terrain le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme, pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh, qu'on a une idée bien fautive du caractère Languedocien, & sur-tout des habitans de Montpellier, à l'égard de l'étranger ! Mais pour revenir, les recommandations, dont j'aurois besoin, sont de toutes les espèces. Premièrement, pour la No-

bleffe & les Gens en place. Il me feroit très-avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connoître, & à faire quelque usage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile, dans la suite, en temps & lieu. En second lieu, pour les Commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages, que vous savez que l'on tire de ces connoissances-là. Troisiéme-ment, parmi les Gens-de-Lettres, Savans, Professeurs, par les lumières qu'on peut acquérir avec eux, & les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement, pour toutes les personnes de mérite, avec lesquelles on peut du moins lier une honnête sociéte, apprendre quelque chose, & couler quelques heures, prises sur la plus rude & la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire

cela, Madame, & non à M. l'Abbé Arnauld, parce qu'ayant la Lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

VOUS faites, Madame, un détail si riant de ma situation à Montpellier, qu'en vérité, je ne saurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, sur l'espèce de vie que je mène ici. Quant à vous, Madame; plût à Dieu que le récit de votre situation fût moins véridique! Hélas! je ne puis, pour le présent, faire que des vœux ardents pour l'adoucissement de votre sort: il seroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'ose espérer le rétablissement de ma santé:

car elle est encore plus en désordre , que quand je suis parti de Chambery : mais , Madame , si Dieu daignoit me la rendre , il est sûr que je n'en ferois d'autre usage , qu'à tâcher de vous soulager de vos soins , & à vous seconder en bon & tendre fils , & en élève reconnoissant. Vous m'exhortez , Madame , à rester ici jusqu'à la St. Jean , je ne le ferois pas , quand on m'y couvrirait d'or. Je ne sache pas d'avoir vu , de ma vie , un pays plus antipathique à mon goût , que celui-ci , ni de séjour plus ennuyeux , plus maussade , que celui de Montpellier. Je fais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées , que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues dehors , pour attraper les autres. Cependant , Madame , je vous réserve une relation de Montpellier , qui vous fera toucher les choses au doigt & à l'œil ; je vous attends-là , pour vous étonner. Pour

ma fanté , il n'est pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premièrement , les alimens n'y valent rien ; mais rien , je dis , rien , & je ne badine point. Le vin y est trop violent , & incommode toujours ; le pain y est passable , à la vérité ; mais il n'y a ni bœuf , ni vache , ni beurre ; on n'y mange que de mauvais mouton , & du poisson de Mer en abondance , le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous seroit impossible de goûter de la soupe ou des ragoûts , qu'on nous sert à ma pension , sans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là - dessus ; car si je vous disois les choses précisément comme elles sont , vous seriez en peine de moi , bien plus que je ne le mérite. En second lieu , l'air ne me convient pas : autre paradoxe , encore plus incroyable que les précédens , c'est pourtant la vérité. On ne fauroit disconvenir , que l'air de Montpellier ne soit fort pur , & en hyver assez

doux. Cependant le voisinage de la Mer le rend à craindre , pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine ; aussi y voit-on beaucoup de phtisiques. Un certain vent qu'on appelle ici le marin , amène de tems en tems des brouillards épais & froids , chargés de particules salines & âcres qui sont fort dangereuses. Aussi , j'ai ici des rhumes , des maux de gorge , & des esquinancies , plus souvent qu'à Chambery. Ne parlons plus de cela , quant à présent : car si j'en disois davantage , vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant protester que je n'ai dit que la vérité. Enfin , un troisième article , c'est la cherté : pour celui-là , je ne m'y arrêterai pas , parce que je vous en ai parlé précédemment , & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il suffit de vous dire , qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté , & les 200 livres que vous avez eu la bonté de

me promettre , il s'en faudroit beaucoup , qu'il m'en restât actuellement autant devant moi , pour prendre l'avance , comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arrière pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un fou à la Maitresse de la pension , ni pour le louage de ma chambre ; jugez , Madame , comment me voilà joli garçon ; & pour achever de me peindre , si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse , ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs , tous les mois. A la vérité , j'aimerois mieux tout vendre , que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant , Madame , je suis si heureux , que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent , sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux , bouillons de poulets , purgatifs , bains ; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela , sans gage & sans usure , & cela

du premier Cancre de la terre. Cela ne pourra durer, pourtant, d'autant plus que le deuxième mois est commencé depuis hier : mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à temps. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon Marchand à Lyon, qui ne tire une Lettre-de-change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui fera de la dernière facilité de faire cela : en tout cas, voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir. M. Parent, Marchand Drapier à Lyon, au Change. Quant à mes Lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcelon, comme l'adresse est à la première page, on fera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à écrire. La suite de la re-

lation, & le reste, &c. sera renvoyé pour Lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux, sans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & présente mes respectueuses salutations aux Révérends Pères Jésuites, le Révérend Père Hemet & le Révérend Père Coppier. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plaît, à ma santé. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'AI oublié de finir en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai résolu d'en partir vers la fin de Décembre, & d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Esprit. C'est un air excellent; il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai

déjà fait connoissance en chemin , & j'espère de n'y être pas tout-à-fait si chèrement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là - dessus : il faut encore ajouter , que c'est faire d'une pierre deux coups ; car je me rapproche de deux journées.

JE vois , Madame , qu'on épargneroit bien des embarras & des frais , si l'on faisoit écrire , par un Marchand de Lyon , à son Correspondant d'ici , de me compter de l'argent , quand j'en aurois besoin , jusqu'à la concurrence de la somme destinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras , & ne vous font d'aucun avantage.



L E T T R E I V . .

A LA MÊME.

Montpellier, 14 Décembre, 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisième Lettre : vous ne la datez point, & vous n'accusez point la réception des miennes ; cela fait que je ne fais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter, entre les mains de Monsieur Bouvier, les deux cents livres en question. Je vous en réitère mes humbles actions de grâces. Cependant pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fautive démarche ; car je tirai une lettre-de-change sur Monsieur Bouvier, qu'il a refusée, & qu'on m'a renvoyée : je l'ai fait partir derechef, il y a apparence, qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres

deux cents livres , je n'aurai besoin que de la moitié , parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour , que jusqu'à la fin de Février ; ainsi vous aurez cent livres de moins à compter : mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit sûrement entre les mains de Monsieur Bouvier , pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remèdes qui m'étoient prescrits , faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger , avant la tenue des États , & voilà la clôture des États qui se fait demain , après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon , je partirai pour le Saint-Esprit , & je ferai l'essai des remèdes , qui m'ont été ordonnés. Remèdes bien inutiles , à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout , & ma santé est en pire état que jamais.

JE ne puis aujourd'hui vous donner une suite de ma relation ; cela demande

plus de tranquillité, que je ne m'en sens aujourd'hui. Je vous dirai, en passant, que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon tems à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques: pour le divertissement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des musiques charmantes. J'ai été trois fois à l'Opéra, qui n'est pas beau ici; mais où il y a d'excellentes voix. Je suis endetté ici de cent huit livres; le reste servira, avec un peu d'économie, à passer les deux mois prochains. J'espère les couler plus agréablement qu'à Montpellier; voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adresse ordinaire; au cas que je sois parti, les Lettres me seront renvoyées. J'offre mes très-humbles respects aux Révérends Pères Jésuites. Quand j'aurai reçu de l'argent, & que je n'aurai pas l'esprit si chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je suis, Madame, avec un très-profond respect, ROUSSEAU.

V O U S devez avoir reçu ma réponse , par rapport à M. de Lautrec. Oh , ma chère Maman ! j'aime mieux être auprès de D. & être employé aux plus rudes travaux de la terre , que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas ; il est inutile de penser que je puisse vivre autrement ; il y a long-tems que je vous l'ai dit , & je le sens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aie cet avantage , dans quelque'état que je sois , tout m'est indifférent. Quand on pense comme moi , je vois qu'il n'est pas difficile d'éluder les raisons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom de Dieu , rangez les choses de sorte que je ne meure pas de desespoir. J'approuve tout , je me soumets à tout , excepté ce seul article , auquel je me sens hors d'état de consentir , dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah ! ma chère Maman , n'êtes - vous donc plus ma chère Maman ? ai-je vécu quelques mois de trop ?

VOUS savez qu'il y a un cas , où j'accepterois la chose dans toute la joie de mon cœur ; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.



L E T T R E V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 Mars 1739.

MA TRÈS-CHÈRE MAMAN ,

J'AI reçu, comme je le devois, le Billet que vous m'écrivîtes Dimanche dernier, & j'ai convenu sincèrement avec moi-même, que, puisque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'eusse effectivement; ainsi, sans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuses de bon cœur à mon Frère; & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous assure aussi, que j'ai résolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, sur quelque ton qu'il vous plaise de les tourner.

VOUS m'avez fait dire qu'à l'occasion

de vos Pâques, vous voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, & je suis sûr, que quand un cœur, comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un, que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur, qu'il faille des motifs de religion pour le reconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, & dont vous savez bien qu'une parfaite connoissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

JE vous remercie, ma très-chère Maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon Père. Rendez-moi cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jusqu'à présent. Je pensois qu'il auroit convenu d'attendre la réponse de M. l'Abbé Arnauld; afin que si le sujet du Mémoire n'avoit

eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole, & pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma Lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer, & de faire partir, si vous le jugez à propos.

IL n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis longtemps dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chère Maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon cœur, & avec les sentimens du Fils le plus tendre,

MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

ROUSSEAU.



L E T T R E VI.

A LA MÊME.

3 Mars.

MA TRÈS-CHÈRE ET TRÈS-BONNE MAMAN ;

JE vous envoie ci-joint , le brouillard du Mémoire , que vous trouverez après celui de la Lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre , ce Mémoire , à mon goût , seroit le mien ; non qu'il soit travaillé avec beaucoup d'art , mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un Homme , que vous honorez du nom de Fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendroit guère dans l'état où je suis : mais aussi j'ai toujours cru qu'on pouvoit , avec arrogance , & cependant sans s'avilir , conserver une certaine dignité dans la mauvaise fortune & dans les supplications , plus propres à obtenir des grâces d'un honnête hom-

mè, que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espère de ce Mémoire, à moins que votre zèle & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule : car je fais, par une vieille expérience, que tous les Hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien est inconnu ; il-y a une Maman au monde, qui, à leur place, l'entendrait très-bien : mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur ? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin ?

I L n'y a pas tant de mal cependant, & j'espère que vous trouverez, par la lecture du Mémoire, que je n'ai pas fait le Rodomont hors de propos, & que je me suis raisonnablement humanisé. Je fais bien, Dieu merci, à quoi, sans cela, Petit auroit couru grand risque

de mourir de faim , en pareille occasion ; preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie , c'est que je n'ai jamais fait le rogue , ni le fendant , dans la prospérité : mais qu'est-ce que je vous lanterne-là , sans me souvenir , chère Maman , que je parle à qui me connoît mieux que moi-même ? Baste ! un peu d'effusion de cœur dans l'occasion , ne nuit jamais à l'amitié.

LE Mémoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié , & propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon , dont , pour mon bonheur , j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif. Voyage éternel & malencontreux , s'il en fut au monde ! & qui s'est déjà présenté à moi bien des fois , & sous des faces bien différentes. Ce sont des images , où ma vanité ne triomphe pas. Quo

qu'il en soit , j'ai mis à cela une emplâtre , Dieu fait comment !-en tout cas , si l'on vient me faire subir l'interrogatoire aux Charmettes , j'espère bien ne pas rester court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi , il sera bon , en présentant le Mémoire , de glisser légèrement sur le détail des circonstances , crainte de *qui pro quo* , à moins que je n'aie l'honneur de vous voir avant ce temps-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville , ne vous prend-il point fantaisie , ma chère Maman , d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne ? Si mon bon génie vous l'inspire , vous m'obligerez de me faire avertir , quelques trois ou quatre mois à l'avance , afin que je me prépare à vous recevoir , & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

J E prends la liberté de faire ici mes
honneurs

honneurs à Monsieur le Cureu, & mes amitiés à mon Frère. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proserpine (ah! la belle chose que de placer-là Proserpine!).

PESTE! où prend mon esprit toutes ces gentilleffes? Comme Proserpine, donc, passoit autrefois six mois sur terre & six mois aux enfers, il faut de même qu'il se résolve de partager son temps entre vous & moi: mais aussi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, si vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaise, *n'en voli pa gés*. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chère & très-bonne Maman,

ROUSSEAU.

JE m'apperçois que ma Lettre vous pourra servir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu

longue : mais aussi il faudra que ce soit à quelque Maman bien chère & bien aimée ; sans quoi , la mienne ne prouve rien.



LETTRE VII.

A LA MÊME.

Venise, 5 Octobre 1743.

QUOI! ma bonne Maman, il y a mille ans que je soupire, sans recevoir de vos nouvelles, & vous souffrez que je reçoive des Lettres de Chambéry, qui ne soient pas de vous. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise; mais dès que notre Ambassadeur & notre Directeur des Postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles; cependant les Lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & sur-tout que je reçoive des vôtres; sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette Lettre, par la voie de M. l'Am-

ambassadeur d'Espagne, qui, j'espère, ne me refusera pas la grâce de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, Maman, de faire dire à M. Dupont, que j'ai reçu sa Lettre, & que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussi tôt que j'aurai l'adresse du Marchand, qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chère Maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec, exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette Lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à personne; mais vous prendrez seulement les Lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'Ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscretion à en charger ses Couriers. Adieu derechef, très-chère Maman; je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos Amis, sans oublier

Zizi, & taleralatalera, & tous mes Oracles.

SI vous m'écrivez par Genève, en recommandant votre Lettre à quelqu'un, l'adresse fera simplement à M. Rousseau, Secrétaire d'Ambassade de France, à Venise.

COMME il y auroit toujours de l'embaras à m'envoyer vos Lettres par les Couriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adresser à quelque Correspondant à Genève, qui me les fera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, & de la faire remettre à son adresse. O mille fois, chère Maman, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue : en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

L E T T R E V I I I.

*A LA MÊME.**A Paris , le 25 Février 1745.*

J'A I reçu , ma très-bonne Maman , avec les deux Lettres que vous m'avez écrites , les présens que vous y avez joints , tant en favon , qu'en chocolat : je n'ai point jugé à propos de me froter les moustaches du premier , parce que je le réserve , pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais commençons par le plus pressant , qui est votre santé , & l'état présent de vos affaires ; c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné de vos souffrances continuelles. La sagesse de Dieu n'aime point à faire des présens inutiles ; vous êtes , en faveur des vertus que vous en avez reçues , condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes

malade, c'est la patience; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanité. Puisque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre Frère, j'espère d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le pensoit lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage; car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magistrères qui le rendront immortel.

QUANT à moi, je me suis toujours assez bien porté, depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été aussi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les Chirurgiens & les Apothicaires. Au reste, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous;

puisque l'Ami chez lequel je suis logé, a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'est enfin tiré, contre toute espérance de ma part. Ce bon & généreux Ami est un Gentilhomme Espagnol, assez à son aise, qui me presse d'accepter un asyle dans sa maison, pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts & de sentimens qui me lie à lui, je ne le prends point au mot, & je vous laisse à deviner pourquoi ?

JE ne puis rien vous dire de particulier, sur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner, dépend des secours que vous trouverez, pour en supporter les frais, & des moyens sur lesquels vous appuyez l'espérance du succès de ce que vous y allez entreprendre.

QUANT à vos autres projets, je n'y

vois rien que lui, & je n'attends pas là-dessus d'autres lumières que celles de vos yeux & des miens. Ainsi vous êtes mieux en état que moi de juger de la solidité des projets, que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiselle la Fille assez aimable, je pense pourtant, que vous me faites plus d'honneur que de justice, en me comparant à elle; car il faudra, tout au moins qu'il m'en coûte mon cher nom de *petit né*. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus; car je ne saurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurois finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keister. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela; mais quand on a vos lumières, on n'a pas bonne grace à se laisser tromper par un tel animal, qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumières en chymie, plus

tous ces Maîtres chercheurs de secrets & de magistères me paroissent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui, soupefant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire, où j'étois, n'étoit pas étonné de sa grande pesanteur, parce, disoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; & le même homme se vançoit de savoir parfaitement l'analyse & la composition des corps. Si de pareils bavards savoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en feroient trop fiers.

ME demanderez-vous ce que je fais? Hélas! Maman, je vous aime, je pense à vous, je me plains de mon cheval d'ambassadeur: on me plaint, on m'estime, & l'on ne me rend point d'autre justice. Ce n'est pas que je n'espère m'en venger un jour, en lui faisant voir non-seulement que je vau mieux; mais que je suis plus estimé que lui. Du reste beaucoup de projets,

peu d'espérance ; mais toujours n'établissant pour mon point de vue, que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'AI eu le malheur de n'être bon à rien à M. Deville ; car il a fini ses affaires fort heureusement , & il ne lui manque que de l'argent, forte de marchandise , dont mes mains ne se fouillent plus. Je ne fais comment réussira cette Lettre ; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain ; & comme je ne le vois point venir aujourd'hui , je crains bien d'être regardé de lui, comme un homme inutile , qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Adieu, Maman ; souvenez-vous de m'écrire souvent , & de me donner une adresse sûre.



L E T T R E I X.

A L A M Ê M E.

A Paris , le 17 Décembre 1747.

IL n'y a que six jours , ma très-chère Maman , que je suis de retour de Che-
nonceaux. En arrivant , j'y ai reçu
votre Lettre du deux de ce mois , dans
laquelle vous me reprochez mon si-
lence , & avec raison , puisque j'y
vois que vous n'avez point reçu celle
que je vous avois écrite de-là , sous
l'enveloppe de l'Abbé Giloz. J'en
viens de recevoir une de lui - même ,
dans laquelle il me fait les mêmes re-
proches. Ainsi je suis certain , qu'il
n'a point reçu son paquet , ni vous
votre Lettre ; mais ce dont il semble
m'accuser est justement ce qui me jus-
tifie. Car , dans l'éloignement où
j'étois de tout Bureau , pour affranchir

je hafardai ma double Lettre, fans affranchiffement, vous marquant à tous les deux, combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me raffurer : je ne l'ai point reçue cette réponse, & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hafarder cette Lettre, c'est que l'année dernière, il vous en étoit parvenu une, par je ne fais quel bonheur, que j'avois hafardée de la même manière, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au Bureau du Pont un paquet endoffé de mon écriture, à l'adresse de M. l'Abbé Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre Lettre & lui envoyer la sienne; auffi-bien contiennent-elles des détails, qui me coutent trop, pour me résoudre à les recommencer.

M. D E S C R E U X vint me voir la lendemain de mon arrivée : il me dit qu'il avoit de l'argent à votre service, & qu'il avoit un voyage à faire, fans lequel il comptoit vous voir en passant, & vous offrir sa bourse. Il a beau dire, je ne la crois guères en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos Lettres - de - change qu'il a acceptées, comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix ; je vous assure que cela lui est fort égal. Il est fort sur le zéro, aussi-bien que M. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ses projets au même lieu. Du reste, je le crois fort bon-homme, & qui même allie deux choses rares à trouver ensemble ; la folie & l'intérêt.

P A R rapport à moi, je ne vous dis rien ; c'est tout dire. Malgré les injustices que vous me faites intérieure-

ment , il ne tiendrait qu'à moi de changer en estime & en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiroient pour cela ; mais votre cœur n'a que trop de ses propres maux , sans avoir encore à porter ceux d'autrui ; j'espère toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux , & vous m'en aimerez davantage.

JE remercie tendrement le Frère de sa bonne amitié , & l'assure de toute la mienne. Adieu , trop chère & trop bonne Maman ; je suis de nouveau à l'Hôtel du Saint-Esprit , rue Plâtrière.

J'AI différé quelques jours à faire partir cette Lettre , sur l'espérance que m'avoit donnée M. Descreux , de me venir voir avant son départ ; mais je l'ai attendu inutilement , & je le tiens parti ou perdu.



L E T T R E X.

*A LA MÊME.**A Paris, le 26 Août 1748.*

JE n'espérois plus, ma très-bonne Maman, d'avoir le plaisir de vous écrire; l'intervalle de ma dernière Lettre a été rempli coup sur coup, de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre, & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, & la pierre qui, du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir, que par l'opération: mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience & la résignation, remèdes qu'on a toujours sous la main; mais qui ne guérissent pas de grand'chose.

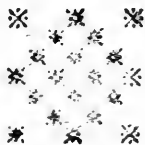
EN dernier lieu , je viens d'être attaqué de violentes coliques d'estomach, accompagnées de vomiffemens continuels , & d'un flux de ventre excessif. J'ai fait mille remèdes inutiles ; j'ai pris l'émétique , & en dernier lieu le fymarouba ; le vomiffement est calmé ; mais je ne digère plus du tout. Les alimens sortent tels que je les ai pris ; il a fallu renoncer même au ris , qui m'avoit été prescrit , & je suis réduit à me priver presque de toute nourriture ; & par dessus tout cela d'une foiblesse inconcevable.

CEPENDANT le besoin me chasse de la chambre , & je me propose de faire demain ma première sortie ; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genièvre ; mais il est ici bien moins bon , & beaucoup plus cher , que dans nos montagnes.

ET vous, ma chère Maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne font-elles point calmées? N'êtes-vous point appaisée, au sujet d'un malheureux Fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon cœur, ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent: Vous ne me connoîtrez que quand il n'en sera plus temps.

M. LEONARD a envoyé savoir de mes nouvelles, il y a quelque temps. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait, si je n'étois retombé malade, précisément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écrivions à l'ordinaire par cette voie. Ce seroit quelques ports de Lettres, quelques affranchissemens épargnés, dans un temps où cette léfine est presque de nécessité. J'espère toujours que ce temps n'est pas pour

durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sûre , pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'usé mon esprit & ma santé , pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances difficiles , pour sortir , s'il est possible , de cet état d'opprobre & de misère , & je crois m'apercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui règle ma destinée , & que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu , mon aimable Maman ; écrivez-moi toujours à l'Hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.



L E T T R E X I.

*A LA MÊME.**A Paris, le 17 Janvier 1749.*

UN travail extraordinaire qui m'est survenu, & une très-mauvaise fanté, m'ont empêché, ma très-bonne Maman, de remplir mon devoir envers vous, depuis un mois. Je me suis chargé de quelques articles, pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences, qu'on va mettre sous presse. La besogne croît sous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que, surchargé de ce travail, sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis contraint de prendre mon temps, sur les heures de mon sommeil, Je suis sur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chausses des gens, qui m'ont fait du mal, la

bile me donne des forces, & même de l'esprit & de la science.

La colère suffit, & vaut un Apollon.

JE bouquine, j'apprends le Grec. Chacun a ses armes : au lieu de faire des chansons à mes Ennemis, je leur fais des articles de Dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre, & durera plus longtemps.

VOILA, ma chère Maman, quelle seroit l'excuse de ma négligence, si j'en avois quelqueune de recevable auprès de vous ; mais je sens bien que ce seroit un nouveau tort de prétendre me justifier. J'avoue le mien, en vous demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques instans, dans mes occupations, sur celle de l'amitié, croyez qu'elle n'est pas faite pour avoir longtemps la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour

vous écrire : c'est-là véritablement mon état naturel.

EN vous envoyant une réponse à la dernière de vos Lettres, celle que j'avois reçue de Genève, je n'y ajoutai rien de ma main; mais je pense que ce que je vous adressai étoit décisif, & pouvoit me dispenser d'autre réponse; d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

JE vous supplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens, pour le Frère, & de lui dire que j'entre parfaitement dans ses vues & dans ses raisons; & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut espérer qu'un temps plus favorable nous rapprochera de séjour, comme la même façon de penser nous rapproche de sentiment.

ADIEU, ma bonne Maman; n'im-

tez pas mon mauvais exemple ; donnez-moi plus souvent des nouvelles de votre santé , & plaignez un homme qui succombe sous un travail ingrat.



L E T T R E X I I .

*A LA MÊME.**A Paris, le 13 Février 1753.*

VOUS trouverez ci-joint, ma chère Maman, une Lettre de deux cents quarante livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme, & du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans; cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses, & sur-tout le pain, sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne Maman, entrer avec vous dans le détail des choses, dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le temps de vous rappeler quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement, qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison & votre vertu sont des biens, qu'on

qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

VOTRE Fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver, que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination, avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

ON donnera le premier de Mars la première représentation du *Devin de Village* à l'Opéra de Paris; je me ménage jusqu'à ce tems-là, avec un soin extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il fera joué aussi le Lundi-gras au Château de Bellevue en présence du Roi, & Madame la Marquise de Pompadour y fera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des Seigneurs & Dames de la Cour, je m'attends à être chanté faux & estropié; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi,

je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de Copiste, qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux, si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la fanté.

J'AI quelques nouveaux Ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela, de la voie de M. Léonard, ou celle de l'Abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

ADIEU, ma très-bonne Maman: aimez toujours un Fils, qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.



LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu & copié le nouveau Mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer : J'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisois une violente peine de les avancer : mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement, que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour mensonge, & de plus que celui-là est bien plus aisé à vérifier.

QUANT aux autres changemens, je

vous dirai, là-dessus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Lisias. Ce Lisias étoit le plus habile Orateur de son tems, &, dans l'accusation où Socrate fut condamné, il lui apporta un Discours, qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit ses raisons & les moyens de Socrate dans tout leur jour : Socrate le lut avec plaisir, & le trouva fort bien fait ; mais il lui dit franchement, qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lisias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce Discours fût bien fait, s'il ne lui étoit pas propre : — De même, dit-il, en se servant, selon sa coutume, de comparaisons vulgaires, qu'un excellent Ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien ; mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laissé le tout, comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois

expressions de style seulement, qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'AI été plus hardi à la fin. Je ne fais quelles pouvoient être vos vues, en faisant passer la pension par les mains de S. E. ; mais l'inconvénient en fautoit aux yeux ; car il est clair que si j'avois le malheur, par quelque accident imprévu, de lui survivre, ou qu'il tombât malade, adieu la pension. En coûterait-il de plus pour l'établir le plus solidement qu'on pourra ? C'est chercher des détours qui vous égarent, pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à suivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque, & qu'on pût me soupçonner d'être homme à détourner cet argent, ou à en faire un mauvais usage, je me ferois bien gardé de changer l'endroit aussi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé de parler de moi, c'est que j'ai cru pénétrer que votre délicatesse se faisoit quelque peine, qu'on pût penser

que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé; quoi qu'il en soit, j'espère bien de n'en jamais fouiller mes mains.

VOUS avez, sans doute par mégarde, joint au Mémoire une feuille séparée, que je ne suppose pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle-là; & moi, qui assure être séquestré de toute affaire civile, me feroit-il de paroître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence?

QUANT à ce qu'on me fait dire, que je souhaiterois de n'être pas nommé, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue, autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pour-

tant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon Oncle ; mais je vous en dispense l'un & l'autre D'ailleurs sous quel nom , dites-moi, feriez-vous enregistrer la pension ?

JE fais mille remerciemens au très-cher Oncle. Je connois tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi : s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie , il peut s'afflurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoissant : car , comme dit Sénèque :

MUTA perdenda sunt , ut semel ponas bene.

Ce Latin-là c'est pour l'Oncle ; en voici pour vous la traduction françoise.

Perdez force bienfaits , pour en bien placer un.

IL y a long-temps que vous pratiquez

cette sentence, sans, je gage, l'avoir
jamais lue dans Sénèque.

Je suis dans la plus grande vivacité
de tous mes sentimens,

MADAME, MA TRÈS-CHÈRE MAMAN,

ROUSSEAU.



LETTRE XIV.

A LA MÊME.

LE départ de M. Déville se trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chère Maman, le loisir de m'entretenir encore avec vous.

COMME je n'ai nulle relation à la Cour de l'Infant, je ne saurois que vous exhorter à vous servir des connoissances que vos Amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la Cour d'Espagne, ayant plusieurs Amis qui pourroient nous servir de ce côté. J'ai entre autres ici M. le Marquis de Turrieta, qui est assez Ami de mon Ami, peut-être un peu le mien : je me propose à son départ pour Madrid, où il doit retourner ce printemps, de lui remettre un Mémoire relatif à votre

pension, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours, à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion est, que c'est une affaire desespérée du côté de la Cour de Turin, où les Savoyards auront-toujours assez de crédit, pour vous faire tout le mal qu'ils voudront ; c'est-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en fera pas de même en Espagne, où nous trouverons toujours autant, &, comme je crois, plus d'Amis qu'eux. Au-reste, je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma démarche ; mais que risquons nous de tenter ? Quant à M. le Marquis Scotti, je savois déjà tout ce que vous m'en dites, & je ne manquerai pas d'insinuer cette voie à celui à qui je remettrai le Mémoire : mais comme cela dépend de plusieurs circonstances, soit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, soit de la répugnance que pourroient avoir mes Correspondans à lui faire leur cour ;

soit enfin de la vie du Roi d'Espagne ; il ne ne fera peut-être pas si mauvais que vous le pensez , de suivre la voie ordinaire des Ministres. Les affaires qui ont passé par les Bureaux , se trouvent à la longue toujours plus solides , que celles qui ne se sont faites que par faveur.

QUELQUE peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques , je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se font ici , pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles , qu'après les merveilles que Saint Paul a vues , l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela , si je ne pensois que M. Deville fera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la Cour , soit par le nombre , soit par la magnificence , en vous disant premièrement , qu'il y avoit quinze mille Masques au

bal masqué qui s'est donné à Versailles, & que la richesse des habits au bal paré, au ballet, & aux grands appartemens, étoit telle, que mon Espagnol, saisi d'un enthousiasme poétique de son pays, s'écria; que Madame la Dauphine étoit un Soleil, dont la présence avoit liquéfié tout l'or du Royaume, dont s'étoit fait un fleuve immense, au milieu duquel nageoit toute la Cour.

J E n'ai pas eu pour ma part, le spectacle le moins agréable; car j'ai vu danser & sauter toute la canaille de Paris, dans ces salles superbes & magnifiquement illuminées, qui ont été construites dans toutes les places pour le divertissement du Peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant secoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & se sont si pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, Maman.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

JE dois, ma très-chère Maman, vous donner avis, que, contre toute espérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le Comte de Castellane, de la manière la plus avantageuse : c'est par le Ministre même qu'il en fera chargé; de manière, que ceci devenant un affaire de dépêches, vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages, que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint de dresser sur les pièces, que vous m'avez envoyées, un Mémoire, dont je joins ici la copie, afin que vous voyiez si j'ai pris le sens qu'il falloit. J'aurai le tems, si vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la Cour

ne reviendra de Fontainebleau, que dans quelques jours. Il faut, d'ailleurs, que vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent; & il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes, dont on répète la succession: vous savez aussi que rien ne peut être décidé, dans des cas de cette nature, sans de bons extraits-baptistaires & du Testateur & de l'Héritier, légalisés par les Magistrats du lieu, & par les Ministres du Roi, qui y résident. Je vous avertis de tout cela, afin que vous vous munissiez de toutes ces pièces, dont l'envoi de tems à autre, servira de mémoratif, qui ne fera pas inutile. Adieu, ma chère Maman: je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires; mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre, que ce n'est pas la peine de se hâter.

M É M O I R E.

N. N. DE LA TOUR, Gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, & ayant établi le sieur Honoré Pelico, Marchand François, pour son exécuteur (1) testamentaire, à la charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens: François de la Tour, Baronne de Warens, qui se trouve dans le cas (2), souhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir desdits biens en sa faveur, en

(1) M. Miol avoit mis *Procureur*, sans faire réflexion, que le pouvoir du Procureur cesse à la mort du Commettant.

(2) Il ne reste, de toute la Maison de la Tour, que M. de Warens, & une sienne Nièce, qui se trouve, par conséquent, d'un degré au moins plus éloignée, & qui, d'ailleurs, n'ayant pas quitté sa Religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.

lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence, qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du Défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à desirer que M. l'Ambassadeur voulût interposer son autorité, pour l'examen & la décision de cette affaire. Ladite Baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la Religion Catholique qu'elle a embrassée, & n'étant pas payée des pensions, que le Roi de Sardaigne, & ensuite S. M. Catholique, lui ont assignées sur la Savoie, ne doute point que la dure nécessité, où elle se trouve, ne soit un motif de plus, pour intéresser en sa faveur la Religion de S. E.



LETTRE XVI.

À LA MÊME.

MADAME,

J'EU S l'honneur de vous écrire, Jeudi passé, & M. Genevois se chargea de ma Lettre : depuis ce tems, je n'ai point vu M. Barrillot, & j'ai resté enfermé dans mon Auberge, comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barrillot, & je lui témoignai mon inquiétude, en termes assez forts. Il me répondit ceci.

TRANQUILISEZ-VOUS, mon cher Monsieur ; tout va bien. Je crois que Lundi ou Mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

VOILA donc, Madame, à quoi j'en

fuis ; auffi peu instruit de mes affaires , que si j'étois à cent lieues d'ici : car il m'est défendu de paroître en ville. Avec cela , toujours seul , & grande dépense ; puis les frais qui se font , d'un autre côté , pour tirer ce misérable argent ; & puis ceux qu'il a fallu faire , pour consulter ce Médecin , & lui payer quelques remèdes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-tems que ma bourse est à sec , quoique je fois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret ; ainsi je ne mène point la vie la plus agréable du monde ; & pour surcroît de bonheur , je n'ai , Madame , point de nouvelles de votre part : cependant , je fais bon courage , autant que je le puis , & j'espère , qu'avant que vous receviez ma Lettre , je saurai la définition de toutes choses : car , en vérité , si cela duroit plus long-tems , je croirois que l'on se moque de moi , & que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

VOUS voyez , Madame , que le voyage que j'avois entrepris , comme une espèce de partie de plaisir , a pris une tournure bien opposée ; aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chambre à promener ma mélancolie , dans des tristes continuelles , ne contribue pas , comme vous pouvez bien croire , à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour , & je prierai bien Dieu , désormais , qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'EN étois-là de ma Lettre , quand M. Barrillot m'est venu voir ; il m'a fort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu , & a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours , entre le commencement de ma Lettre , & la fin , j'ai pendant ce temps-là été rendre mes devoirs à M. le Résident , qui m'a reçu

le plus gracieusement, & j'ose dire le plus familièrement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement, dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me fera comptée sans difficulté, sauf les frais, qui, à la vérité, feront un peu forts, de même que la partie de M. Barrillot, laquelle monte bien plus haut que je n'aurois cru.

J E n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires-ci. J'en suis mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne fais ce que je deviendrai. J'ai reçu une Lettre de l'Oncle, avec une autre, pour le Curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là; mais je fais qu'il n'y a rien à faire, & que ce pré est perdu pour moi.

J E n'ai point encore écrit à mon Père, ni vu aucun de mes Parens, & j'ai

ordre d'observer le même *incognito* jusqu'au déboursement. J'ai une furieuse demangeaison de tourner la feuille ; car j'ai encore bien des choses à dire. Je n'en ferai rien cependant , & je me réserve à l'ordinaire prochain , pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

ROUSSEAU.



L E T T R E X V I I .

A MADAME DE SOURGEL.

JE suis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la Lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la Baronne de Warens. Quoique j'eusse prévu à-peu-près les suites de sa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité soupçonné que les choses en vinssent au point où vous les avez amenées, par une conduite, qui ne prévient pas en faveur de votre caractère. Vous avez très-raison, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & M. votre époux. Si son procédé fait honneur à son cœur, il est sûr, qu'il n'est pas également digne de ses lumières; puisqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'usage du monde, je ne laissai pas de percer mieux

qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire, assez juste, une partie du retour, dont vous payez son amitié & ses bons-offices. Vous le sentîtes parfaitement, Madame; & si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés, vous engagea, aussi bien que Mademoiselle votre Fille, à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui, dans un cœur comme le mien, n'étoient guères propres à jeter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus; à l'occasion de quoi vous rappelez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-au-corps, qui tient aussi bien que moi, une place si honorable dans votre Lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent, dans quelque état d'abaissement, qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela, dans le choix de mes

Bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matière à railler, en faisant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité; il est encore en existence, dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets, dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la Baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi enfermer le tout, sans y toucher, avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, sur-tout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux, vous les aviez destinés à Monsieur

sieur

ſieur Perrin , Vicaire de police , dont votre ſituation en ce pays-ci , vous avoit rendu la protection indifpenſablement néceſſaire. Mais les ayant refusés , ils ſont ici tout prêts auſſi à faire un des ornemens de votre triomphe.

JE ne ſaurois , Madame , continuer ſur le ton plaifant. Je ſuis véritablement indigné , & je crois qu'il ſeroit impoſſible à tout honnête homme à ma place , d'éviter de l'être autant. Rentrez , Madame , en vous-même ; rappelez-vous les circonſtances déplorables où vous vous êtes trouvée ici , vous , M. votre Époux , & toute votre famille ; ſans argent , ſans amis , ſans connoiſſances , ſans reſſources. Qu'euffiez - vous fait , ſans l'aſſiſtance de Madame de Warens ? Ma foi , Madame , je vous le diſ franchement , vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoit long-temps que vous en étiez plus loin qu'à votre dernière pièce ; le nom que vous aviez jugé à

propos de prendre, & le coup-d'œil sous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur, & vous n'aviez pas, que je sache, de grands témoignages avantageux, qui parlassent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne Maréine, pleine de compassion pour vos maux & pour votre misère actuelle (pardonnez - moi ce mot, Madame,) n'hésita point à vous secourir, & la manière prompte & hasardée dont elle le fit, prouvoit assez, je crois, que son cœur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses & d'indignités, que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui, & même ce soin mystérieux de vous cacher, en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose guère avantageusement pour vous.

M A I S, Madame, que sert de tergiverfer? Le fait même est votre juge.

Il est clair comme le soleil , que vous recherchez à noircir bassément une Dame , qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude , un des bienfaits le plus important que vous pussiez recevoir ; & quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses , il n'y a point cependant de cœur bien fait , qui ne rejetât avec horreur les détours d'une conduite aussi méfféante que la vôtre.

MAIS , graces à Dieu ! il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la Baronne , ma Mareine ; son caractère & ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité , pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la Calomnie ; & sans doute , si jamais rien a été opposé à son goût , c'est l'avarice

& le vil intérêt. Ces vices font bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour ; mais pour elle , ses démarches se font à la face du Ciel ; & comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses Ennemis. Au reste , Madame , vous avez inféré dans votre Lettre , certains termes grossiers , au sujet d'un collier de grenats , très-indigne d'une Personne , qui se dit de condition , à l'égard d'une autre , qui l'est de même , & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles , & d'être privée de votre cher argent ; & c'est le parti que prendra Madame de Warens , en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

QUANT à moi , Madame , quoique vous affectiez de parler de moi , sur un ton équivoque , j'aurai , s'il vous plaît , l'honneur de vous dire , que quoi-

que je n'aie pas celui d'être connu de vous , je ne laisse pas de l'être de grand nombre de Personnes de mérite & de distinction , qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la Baronne de Warens , qui a eu la bonté de m'élever , & de m'inspirer des sentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conserver , pour lui en rendre bon compte , tant qu'il me restera un souffle de vie : & je suis fort trompé , si tous les exemples de dureté & d'ingratitude , qui me tomberont sous les yeux , ne sont autant de bonnes leçons pour moi , qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'AI l'honneur d'être avec respect.



L E T T R E

DE MADAME DE WARENS,
A M. FAVRE.

V OUS trouverez bon, Monsieur, que, n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de Monsieur & de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire, à vous-même. Je l'aurois fait plutôt, si j'avois été instruite de votre mérite, & de ce que vous étiez véritablement, & que je n'eusse pas été prévenue par eux, que vous étiez leur homme-d'affaires. Je ne doute point, que galant homme, & homme de mérite, comme je vous crois, & comme M. Berthier vous représente à moi, vous ne prissiez mes intérêts avec chaleur, si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entre eux & moi, & des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée: mais

fans entrer dans un long détail , je me contente d'en appeller à leur conscience. Ils savent combien je me suis-incommodee , pour les tirer de l'embarras le plus pressant , & pour leur éviter bien des affronts ; ils savent que l'argent que je leur ai prêté , je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes ; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci , qui rend cette petite somme plus précieuse , par rapport à moi , que sept ou huit fois autant ne le sauroit être pour eux. En vérité , Monsieur , je suis bien embarrassée , après tout cela , de savoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête , qu'ils fassent métier de faire des dupes.

J'EN étois ici , quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente Lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il semble qu'elle a affecté d'y

entâffer toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, Monsieur, de tourner contre elle ses propres armes; je suis peu accoutumée à un semblable style, & je me contenterai de répondre à ses malignes insinuations, par un court exposé du fait.

J'AI vu ici un Monsieur & une Dame, avec leur famille, qui se donnoient pour Imprimeurs, sous le nom de Thibol, & qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel, & le rang de gens de qualité. Je n'ai jamais su précisément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un fol; & comme j'ai fait une espèce de liaison avec la Femme, qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été assez heureuse pour rendre quelques services, ils se sont présentés à moi, pour

implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances, qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de se rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors, que je fusse si avidement intéressée, & que je me mêlasse de vendre le faux pour le fin; puisqu'ils se sont adressés à moi, préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ait daigné les regarder, & j'ose bien attester que, de la manière qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontents de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent, & à gros intérêts; quoique j'eusse pris un terme très-court; parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris.

Vous voyez cependant, Monsieur, par toutes mes Lettres, que je ne me suis jamais avisée de leur rien demander de cet intérêt ; & je réitère encore, que je leur en fait présent fort volontiers ; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner sur le capital.

JE me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connoître, ni eux, ni personne qui les connût ; mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux ; j'ai apaisé leurs Créanciers ; j'ai mis le Mari en état de se garantir d'être arrêté, & de se rendre à Lyon avec son Fils ; j'ai donné à la Femme & à la Fille asyle dans ma maison ; je leur ai permis d'y retirer leurs effets ; j'ai assigné mes quartiers en Thrésorerie, pour le payement de leurs Créanciers ; enfin j'ai prêté à la Femme & à la Fille tout l'argent nécessaire, pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce temps je n'ai cessé.

d'être accablée de leurs Créanciers qu'après l'entier payement : car je respecte trop mes engagements, pour manquer à ma parole.

QUANT aux effets, qu'ils ont laissés chez moi ; je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur, qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra, si elle ne les abandonneroit pas avec son logement, de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose : mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact, & je lui promis de tâcher de les vendre : mais ensuite, ayant fait réflexion, qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur : car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout, les 30 livres que j'en ai offert, & qui,

certainement, vont au-de-là de tout ce qu'ils peuvent valoir.

M A I S que cette Dame ne s'inquiète point. Ses meubles sont tous ici, tels qu'elle les a laissés; & je cherche si peu à me les approprier à mon profit, que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon; & je ne m'en mêlerai que pour les rendre, sous quit-tance, à ceux qui me les demanderont de sa part. Après, toutefois, que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchère publique, sous son nom, & à ses frais, & l'on connoîtra, par les sommes qu'elle en retirera, le véritable prix de toutes ces belles choses. Pour le collier, les boucles & les manches, ils sont, depuis très-long-temps, entre les mains de M. Berthier; qui est prêt à les restituer, en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

JE crois, Monsieur, que si je mettois en ligne de compte les menus frais, que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin ; les ports-de-lettres, dont la somme n'est pas petite, la reconnoissance que je dois à M. Berthier, qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-dessus tout cela, les mauvais pas, où je me trouve engagée, par le retard du paiement, il y a fort apparence que le prix des meubles seroit assez bien payé ; mais ces détails de minutie font, je vous assure, au-dessous de moi ; & puis il est juste, qu'il m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des présens, il seroit à souhaiter pour Madame de Sourgel, qu'elle m'en eût offert de beaux : car n'étant pas accoutumée d'en recevoir

de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont besoin des miens & de moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac, de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération, & fort chétive, je crus pouvoir, & devoir même l'agréer sans conséquence; d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit guère m'accuser d'avarice, dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié cette Dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit, en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetteroies les yeux, je ne manquerois point de dire : *Voilà ma Croix.*

AU reste, je doute bien fort d'être en arrière de présens avec Madame de Sourgel; quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeler ces choses-là; ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas, non plus, qu'elle me paye sa pension, pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi, avec sa Belle-fille; elle en fait assez les motifs & la raison; je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié; quoique la compassion y eût bonne part.

POUR le collier de grenats, il est juste de le reprendre, s'il n'accommode pas Madame de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard; elle fait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit, & sur le même pied qu'il m'a été vendu, par une Dame de mérite; la-

quelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

MADAME de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir, que d'attendre près de deux ans, un argent prêté, dans une telle occasion? Ne m'avoit-elle pas promis restitution, dès l'instant de son arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grace, plusieurs fois, de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jettée? Ne lui ai-je pas écrit nombre de Lettres, pleine de cordialité & de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres, plutôt que de rester en arrière à cet égard? Ne l'ai-je pas avertie, & fait avertir plusieurs fois, en dernier

lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer? Quel si grand mal lui ai-je donc fait? Personne ne le fait mieux que vous, Monsieur, assurément; s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

VOILA, Monsieur, ce que j'avois à repondre aux invectives de cette Dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations; mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance, toutes les Personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connuici Monsieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambery. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables à eux, & de m'exposer par-là à la moquerie des Plaifans, qui m'ont raillée de ma fotte crédulité, & des Censeurs qui ont blâmé ma conduite

peu prudente. Je suis mortifiée, Monsieur, qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si desagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi, qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne fera pas douteux, parmi les honnêtes gens, sur qui d'elle ou de moi tombera le deshonneur de toute cette affaire.

JE suis avec une parfaite considération, &c.



LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois semaines; je vous priois, par ma Lettre, de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluse, pour M. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent, en droiture, à Madame de Warens, & huit jours après, je pris la liberté de vous adresser encore une Lettre pour elle: cependant, je n'ai reçu réponse de nulle part: je ne puis croire, Monsieur, de vous avoir déplu, en usant un peu trop familièrement de la liberté que vous m'aviez accordée; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-tems fâcheux, n'ait retardé mes Lettres ou les réponses: quoi qu'il en soit, il m'est si essentiel d'être bientôt

tiré de peine , que je n'ai point balancé , Monsieur , de vous adresser encore l'incluse , & de vous prier de vouloir bien donner vos soins , pour qu'elle parvienne à son adresse ; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens ; je tremble qu'elle ne soit malade. J'espère , Monsieur , que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse , par le premier ordinaire : & afin que la Lettre me parvienne plus directement , vous aurez , s'il vous plaît , la bonté de me l'adresser chez M. Barcellon , Huissier de la Bourse, en rue Basse proche du Palais : c'est-là que je suis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace , & si vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel , je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération ,

MONSIEUR ,

ROUSSEAU.

LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre Voyageur, qui n'a jamais passé de semaine, depuis son départ, sans écrire à un Ami de cœur, ou cet ingrat Ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois & davantage, sans donner au pauvre Pèlerin le moindre signe de vie? Oui, Monsieur, deux grands mois: je fais bien que j'ai reçu de vous une Lettre datée du 6 Octobre; mais je fais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaints: & quelque effort que fasse ma raison, pour être d'accord avec mes desirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble;

je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier ; je vous ai écrit par la voie de M. Micoud ; je vous ai écrit en droiture ; en un mot , j'ai poussé l'exactitude jusqu'à céder presque à tout l'empressement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monsieur de Trianon, Dieu & lui savent, si l'on peut avec vérité m'accuser de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu ! il semble que la Savoie est éloignée d'ici de sept ou huit cens lieues, & nous avons à Montpellier des Compatriotes du Doyen de Killarine (dites cela à mon Oncle), qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que jen'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterois volontiers, si du-moins on daignoit me donner la moindre marque de souvenir : mais rien ; je suis si oublié, qu'à peine crois-je moi-

même d'être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles, depuis Chambery & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses, sur lesquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de consolation me suffiront, & serviront à répandre de la douceur sur un état, qui a ses desagrémens.

J'AI eu le malheur, dans ces circonstances gênantes, de perdre mon Hôteffe, madame Mazet; de manière qu'il a fallu solder mon compte avec ses Héritiers. Un honnête homme Irlandois, avec qui j'avois fait connoissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole, qui ont servi à payer le mois passé, & le courant de ma pension: mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes; & j'ai été contraint d'abandonner, depuis quinze jours, les remèdes que j'avois commencés,

faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels font mes projets. Si dans quinze jours, qui font le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai résolu de hazarder un coup; je ferai quelque argent de mes petits meubles; c'est-à-dire, de ceux qui me font les moins chers: car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu, non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude, que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à moi de me faire des connoissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne fera presque pas pire qu'auparavant; mais si je gagne, je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hazard, à la vérité; mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter, dans
le

le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité, & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudencè de tenter la mer orageuse, & de m'exposer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici, & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Esprit; où, à moindre frais, & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remèdes avec plus de tranquillité, d'agrément & de succès, comme j'espère, que je n'ai fait à Montpellier, dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie; je trouverai-là bonne compagnie d'honnêtes gens, qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté, dont il a, je vous assure, très-grand besoin.

JE vous fais toutes ces confidences, mon cher Monsieur, comme à un bon ami, qui veut bien s'intéresser à moi & prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que si mes Lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté, l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monsieur de Trianon, & comme la poste de Paris, qui est la vôtre, ne part d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le Lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué d'écrire un seul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien, & fort à votre aise.

IL vous reviendrait une description de la charmante Ville de Montpellier, ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France; mais en vérité, il y a si peu de bien, & tant de mal à

en dire, que je me ferois scrupule d'en charger encore le portrait de quelque faillie de mauvaise humeur ; j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal, que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penser en attendant.

MONTPELLIER est une grande Ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues sales, tortueuses & larges de six pieds. Ces rues sont bordées alternativement de superbes Hôtels & de misérables chaumières, pleines de boue & de fumier. Les habitans y sont moitié très- riches & l'autre moitié misérables à l'excès ; mais ils sont tous également gueux, par leur manière de vivre, la plus vile & la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes, les Dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi

au Pharaon, & la nuit à la débauche, à la différence des Bourgeoises, qui n'ont d'occupation que la dernière. Du reste, ni les uns ni les autres n'entendent le François, & elles ont tant de goût & d'esprit, qu'elles ne doutent point que la Comédie & l'Opéra ne soient des assemblées de Sorciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux Spectacles de Montpellier; excepté peut-être quelques misérables étrangères, qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse & la modestie des Dames de Montpellier. Vous savez, sans doute, quels égards on a en Italie pour les Huguenots, & pour les Juifs en Espagne; c'est comme on traite les étrangers ici; on les regarde précisément comme une espèce d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assommés au bout, s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractère des habitans de Montpellier,

Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit, & point de bois. Adieu, mon cher ami.



L E T T R E X X.

*A MONSIEUR DE CONZIÉ.**14 Mars 1742.*

M O N S I E U R ,

NO U S reçûmes hier au soir , fort tard , une Lettre de votre part , adressée à Madame de Warens ; mais que nous avons bien supposée être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin ; & cette exactitude doit suppléer à la briéveté de ma Lettre , & à la médiocrité des Vers qui y sont joints. D'ailleurs , Maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs , disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-allarmés d'apprendre votre maladie ; & quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer , nous conservons un fond d'inquiétude.

sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'AI l'honneur d'être avec un respect & un attachement infini.

A F A N I E.

MALGRÉ l'art d'Esculape & ses tristes secours ;
La fièvre impitoyable alloit trancher mes jours ;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rapeller à la vie.

DIEUX ! je ne puis encore y penser sans effroi !
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La Mort à mes regards a voilé la Nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas ! j'étois perdu, le Nocher redouté
M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé ;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard
févère,
Me pressant aussi-tôt d'avalier l'onde amère :
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux ;
Viens déposer ici les erreurs & les maux
Qui des foibles mortels remplissent la carrière.
Le secours de ce fleuve à tous est salulaire ;
Sans regretter le jour par des cris superflus,

Leur cœur, en l'oubliant, ne le desire plus.
 Ah ! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire ;
 S'ils connoissoient la vie, ils craindroient sa
 misère.

Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon ;
 Mais osez-vous penser, mon bon Seigneur
 Céron,

Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
 Jamais de cet amour la mémoire s'oublie ?
 Ne vous en flattez point ; non, malgré vos
 efforts,

Mon cœur l'adorera jusques parmi les morts :
 C'est pourquoi, supprimez, s'il vous plaît,
 votre eau noire,

Toute l'encre du monde, & tout l'affreux
 grimoire,

Ne m'en ôteroient pas le charmant souvenir

SUR un si beau sujet j'avois beaucoup à dire,
 Et n'étois pas prêt à finir,

Quand tout-à-coup vers nous je vis venir,
 Le Dieu de l'inferral Empire.

Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre.
 La constance a son prix, même parmi les morts.
 Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
 Je l'accorde, en ce jour, à ta tendresse extrême :
 Va, parmi les mortels, pour la seconde fois,

Témoigner que sur Pluton même ,
Un si tendre amour a des droits.

C'EST ainsi , charmante Fanie ,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de
périr ;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre
à la vie ,
N'allez pas me faire mourir.

ROUSSEAU.



L E T T R E X X I.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise , ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle, que je ne doute point que vous preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens; quoique je lui aie écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les sens de reconnoissance & d'amour filial, qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir, sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas

fans doute, vous faire un grand éloge, que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambery, capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre Maman; ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie, je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir; & la pire de toutes les nouvelles pour moi, c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre Lettre sous le plis de quelque Correspondant de Genève, pour qu'il me la fasse parvenir; car elle ne viendrait pas en droiture.

JE passai en poste à Milan, ce qui me priva du plaisir de rendre moi-même

votre Lettre , que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable Marquise s'est remariée il y a quelque tems. Adieu , Monsieur , puisqu'il faut mourir tout de bon , c'est à présent qu'il faut être Philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de Philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être , avec le plus sincère & le plus parfait attachement , Monsieur , &c.

ROUSSEAU.

FAITES-MOI la grace , Monsieur , de faire parvenir sûrement l'incluse que je confie à votre générosité.

MONSIEUR ,

J'AVOUE que je m'étois attendu au consentement , que vous avez donné à ma proposition ; mais quelque idée que j'eusse de la délicatesse de vos sentimens , je ne m'attendois point absolument à une réponse aussi gracieuse.

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

IL faut convenir, que vous avez bien du talent, pour obliger d'une manière, à doubler le prix des services que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponse polie & spirituelle, autant qu'il se peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choses qui sont pour moi d'un tout autre mérite. Des sentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, si j'ose ainsi parler, que la sincérité & la voix du cœur caractérise. Le mien n'est pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à son gré, qui, sans blesser le respect, pussent exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas, comme vous, l'heureux talent d'allier dignement le langage de

la plume, avec celui du cœur ; mais, Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton-là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons.

J'AI choisi les Livres dont la liste est ci-jointe. Quant au Dictionnaire de Bayle, je le trouve cher excessivement. Je ne vous cacherai point que j'ai une extrême passion de l'avoir, mais je ne comptois point qu'il revint à plus de soixante livres. Si celui dont vous me parlez, qui a des ratures en marge n'excede pas de beaucoup ce prix, je m'en accommoderai. En ce cas, Monsieur, il faut prendre quelques précautions pour l'envoyer; parce que j'aurois peine à obtenir la permission de l'introduire. Vous pourriez, si vous le jugez à propos, vous servir de M.... qui le peut & le voudroit sans doute, quand vous l'entreprendriez. Je crois qu'il me conviendrait moins de lui en faire la proposition, je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de

lui pour cela. Je laisse tout à votre judicieuse conduite.

C'EST l'Édition *in-4°*. de Cicéron que je cherche, vous devez l'avoir; si vous ne l'avez pas, j'attendrai. Je croyois aussi que la Géométrie de Manesson Mallet étoit *in-4°*; si vous l'avez en cette forme, je la prendrai, sinon je m'en passerai encore quelque tems, n'ayant d'ailleurs pas encore les instrumens nécessaires, & vous m'enverrez à la place, les Récréations Mathématiques d'Ozanam.

VOUS sâvez qu'il nous manque le neuvième tome de l'Histoire Ancienne, & le dernier de Cléveland; c'est-à-dire, celui qui a été ajouté d'une autre main; pour n'avoir aussi que les vingt-unièmes parties de Marianne; vous joindrez, s'il vous plaît, tout cela à votre envoi, afin que nos Livres ne restent pas imparfaits.

Hoffmanni Lexicon.

Newton Arithmetica.

Ciceronis opera omnia, 4 V.

Ufferii Annales.

Géométrie pratique de Manesson
Mallet.

Éléments de Mathématique du P.
Lami.

Dictionnaire de Bayle.

SI vous jugez que les Œuvres de Despréaux, de l'édition *in-4°.*, puissent passer sur tout cela, vous aurez la bonté de l'y joindre.

VOUS m'enverrez, s'il vous plaît, le tout, le plutôt qu'il sera possible, & je ferai mon billet à M. Conti, de la somme, suivant l'avis que vous lui en donnerez ou à moi.



ANECDOTES

POUR SERVIR A LA VIE

DE J. J. ROUSSEAU.

Extraites des Journaux.



A N E C D O T E S

POUR SERVIR A LA VIE

DE J. J. ROUSSEAU,

Extraites des Journaux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, Citoyen de Genève, avoit dessein depuis quelque tems de quitter Paris ; il a cédé aux instances de l'amitié, & s'est établi sur la fin de Mai dernier dans une petite maison qui appartient à M. le Marquis *de Girardin*, Seigneur d'Ermenonville, & située très-près du Château. Il eut Jeudi dernier, 2 Juillet, à neuf heures du matin, en revenant de la promenade, une attaque d'apoplexie qui dura deux heures & demie, & dont il mourut.

LES honneurs funèbres lui furent rendus par M. le Marquis *de Girardin* ;

son corps , après avoir été embaumé & renfermé dans un cercueil de plomb , fut inhumé le Samedi suivant 4 du même mois , dans l'enceinte du Parc d'Ermenonville , sur l'Isle dite des Peupliers , au milieu de la pièce d'eau appelée le petit Lac & située au midi du Château , sous une tombe décorée & élevée d'environ six pieds. Il est né le 28 Juin 1712.



LA diversité des récits sur les circonstances de la mort de J. J. Rousseau auxquels donnent lieu les différentes expressions dont se sont servis quelques papiers publics , nous a engagé à fixer enfin l'opinion générale : en conséquence , nous nous sommes procurés & nous avons actuellement entre les mains un extrait des minutes du Greffe du Bailliage & Vicomté d'Ermenonville , daté du Vendredi 3 du courant. Il porte , que sur le réquisitoire du Procureur

Fiscal, M^c. Louis Blondel, Lieutenant du Bailliage, assisté du Procureur Fiscal & d'un Huissier, s'est transporté en la demeure du sieur J. J. Rousseau pour y constater son genre de mort; qu'à cet effet, il a fait comparoître les personnes des sieurs Gilles-Casimir *Chenu*, Maître en Chirurgie, demeurant à Ermenonville, & Simon *Bouret*, aussi Maître en Chirurgie, demeurant à Montagny; & après avoir pris & reçu d'eux le serment en tel cas requis sous lequel ils ont juré de bien & de fidèlement se comporter en la visite dont il s'agit, *après visite faite du corps & l'avoir vu & examiné dans son entier, qu'ils ont tous deux rapporté d'une commune voix que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé véritable, &c.*

N O U S avons avancé ci-devant que cet homme célèbre avoit depuis long-tems le desir de quitter Paris pour se retirer à la campagne,

Ceux de nos Lecteurs qui ont éprouvé quelque enthousiasme à la lecture des ouvrages de ce grand homme, nous sauront gré, sans doute, de leur donner les motifs de cette retraite. Nous savions de son vivant que, forcé par différentes circonstances de ne plus copier de musique, son modique revenu avoit peine à suffire aux frais de sa consommation : mais nous ignorions jusqu'à quel degré sa fortune étoit bornée.

NOUS avons actuellement entre les mains un Mémoire écrit en entier de sa main & signé de lui, daté du mois de Février 1777, dont nous croyons devoir donner un extrait.

« Ma femme est malade depuis long-
 » tems, & le progrès de son mal qui la
 » met hors d'état de soigner son petit
 » ménage, lui rend les soins d'autrui
 » nécessaires à elle-même, quand elle
 » est forcée à garder son lit. Je l'ai jus-

» qu'ici gardée & soignée dans toutes
 » ses maladies ; la vieilleffe ne me per-
 » met plus le même service. D'ailleurs,
 » le ménage , tout petit qu'il est, ne se
 » fait pas tout seul ; il faut se pourvoir
 » au dehors des choses nécessaires à la
 » subsistance & les préparer ; il faut
 » maintenir la propreté (1) dans la mai-
 » son. Ne pouvant remplir seul tous ces
 » soins , j'ai été forcé , pour y pourvoir ,
 » d'essayer de donner une servante à
 » ma femme. Dix mois d'expérience
 » m'ont fait sentir l'insuffisance & les
 » inconvéniens inévitables & intolé-
 » rables de cette ressource dans une
 » position pareille à la nôtre. Réduits à
 » vivre absolument seuls , & néanmoins
 » hors d'état de nous passer du service
 » d'autrui , il ne nous reste dans les in-

(1) Il est écrit en note à cet endroit : « Mon
 » inconcevable situation dont personne n'a d'i-
 » dée , pas même ceux qui n'y ont réduit , me
 » force d'entrer dans ces détails ».

» firmités & l'abandon qu'un seul moyen
» de soutenir nos vieux jours : c'est de
» trouver quelqu'afyle où nous puiffions
» fubfifter à nos frais , mais exempts
» d'un travail qui déformais paffe nos
» forces , & de détails & de foins dont
» nous ne fommes plus capables. Du
» refte , de quelque façon qu'on me
» traite , qu'on me tienne en clôture
» formelle ou en apparente liberté ,
» dans un Hôpital ou dans un défert ,
» avec des gens doux ou durs , faux ou
» francs , (fi de ceux-ci il en eft encore)
» je confens à tout , pourvu qu'on rende
» à ma femme les foins que fon état
» exige , & qu'on me donne le couvert ,
» le vêtement le plus fimple & la
» nourriture la plus fobre jufqu'à la fin
» de mes jours , fans que je ne fois plus
» obligé de me mêler de rien. Nous
» donnerons pour cela ce que nous
» pouvons avoir d'argent , d'effets &
» de rentes , & j'ai lieu d'efpérer que
» cela pourra fuffire dans des Provinces
où

» où les denrées sont à bon marché, &
 » dans des maisons destinées à cet usage,
 » où les ressources de l'économie sont
 » connues & pratiquées, sur-tout en me
 » soumettant, comme je fais de bon
 » cœur, à un régime proportionné à
 » mes moyens ».

N O U S laissons aux Gens sensibles le
 soin de répondre à l'objection que sa
 pauvreté étoit volontaire. Il paroît au
 surplus, qu'il avoit enfin trouvé ce qui
 pouvoit lui convenir, lorsque la mort
 est venu le frapper.



*Opinion de Jean-Jacques Rousseau sur
 la Tragédie Grecque.*

QUANT au rythme, en quoi consiste la
 plus grande force de la Musique, il de-
 mande un grand art pour être heureu-
 sement traité dans la vocale. J'ai dit,

& je le crois, que les Tragédies Grecques étoient de vrais Opéras. La Langue Grecque, vraiment harmonieuse & musicale, avoit par elle-même un accent mélodieux; il ne falloit qu'y joindre le rythme, pour rendre la déclama-tion musicale: ainsi non-seulement les Tragédies, mais toutes les Poésies, étoient nécessairement chantées. Les Poètes disoient avec raison, *Je chante*; au commencement de leurs Poëmes, formule que les nôtres ont très-ridicu-lement conservée: mais nos Langues modernes, production des Peuples bar-bares, n'étant point naturellement mu-sicales, pas même l'Italienne, il faut, quand on veut leur appliquer la musi-que, prendre de grandes précautions pour rendre cette union supportable, & pour la rendre assez naturelle dans la musique imitative, pour faire illusion au Théâtre: mais de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne parviendra jamais à persuader à l'Auditeur que le chant qu'il

entend, n'est que de la parole ; & si l'on y pouvoit parvenir , ce ne seroit jamais qu'en fortifiant une des grandes puissances de la musique , qui est le rythme musical , bien différent pour nous du rythme poétique , & qui ne peut s'affocier avec lui que très-rarement & très-imparfaitement.

.....

C'EST un grand & beau problème à résoudre , de déterminer jusqu'à quel point on peut faire chanter la Langue & parler la Musique. C'est d'une bonne solution de ce problème que dépend toute la théorie de la musique dramatique. L'instinct seul a conduit sur ce point les Italiens dans la pratique aussi bien qu'il étoit possible , & les défauts énormes de leurs Opéras ne viennent pas d'un mauvais genre de musique , mais d'une mauvaise application d'un bon genre.

NOUS pouvons fixer les incertitudes du Public sur l'existence des Mémoires de la Vie de J. J. Rousseau , soi-disant imprimés dont on parle depuis si long-tems , & dont on raconte même différentes circonstances. Ces Mémoires ne sont imprimés nulle part ; mais nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur procurant l'écrit qui étoit destiné à leur servir de Préface.

« JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes Semblables, un Homme dans toute la vérité de la nature, & cet Homme, c'est moi.

» MOI seul je sens mon cœur ; & je connois les Hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'ose croire n'être fait comme aucuns de ceux qui existent. Je ne vauz pas mieux ou

moins ; je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté , c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

« QUE la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra , je viendrai , ce Livre à la main , me présenter devant le Souverain juge. Je dirai hautement : Voila ce que j'ai fait , ce que j'ai pensé , ce que je fus : J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise : je n'ai rien tu , rien déguisé , rien pallié : je me suis montré coupable & vil quand je l'ai été : j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même , Être éternel ; Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes Semblables ; qu'ils écoutent mes confessions , qu'ils rougissent de mes indignités , qu'ils gémissent de mes misères. Que chacun dévoile à son tour son cœur au pied de ton trône ; & qu'un seul te dise ensuite , s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet Homme-là* ».

L E T T R E

*de M. DORAT aux Auteurs du Journal
de Paris.*

IL y a six ou sept ans, Messieurs, qu'après avoir entendu les Mémoires de la vie de J. J. Rousseau, j'écrivis la Lettre que je vous envoie à une Femme digne d'apprécier ce grand Homme. Je ne fais par quel hasard je l'ai retrouvée imprimée dans un Papier Public. Je vous la fais passer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'insérer dans votre Journal.

J'AI l'honneur d'être, &c.

A trois heures après minuit.

JE rentre chez moi, Madame, ivre de plaisir & d'admiration; je comptois sur une séance de 8 heures, elle en a

duré 14 ou 15 : nous nous sommes
 assemblés à 9 heures du matin, & nous
 nous séparons à l'instant, sans qu'il y ait
 eu d'intervalle à la lecture, que ceux
 du repas, dont les instans quoique rapi-
 des, nous ont encore paru trop longs.
 Ce sont les Mémoires de sa vie que
 Rousseau nous a lus. Quel Ouvrage !
 comme il s'y peint, & comme on aime
 à l'y reconnoître ! il y avoue ses bonnes
 qualités avec un orgueil bien noble, &
 ses défauts avec une franchise plus
 noble encore. Il nous a arraché des
 larmes par le tableau pathétique de
 ses malheurs & de ses foibleffes ; de la
 confiance payée d'ingratitude ; de tous
 les orages de son cœur sensible, tant de
 fois bléffé par la main careffante de
 l'hypocrisie ; sur-tout de ces passions
 si douces, qui plaisent encore à l'ame
 qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré
 de bon cœur, & je me faisois une
 volupté secrète de vous offrir ces lar-
 mes d'attendrissement, auquel ma situa-

tion actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon J. J., dans ces Mémoires divins, fait d'une Femme qu'il a adorée, un portrait si enchanteur, si aimable, d'un coloris si frais & si tendre, que j'ai cru vous y reconnoître ; je jouissois de cette délicieuse ressemblance, & ce plaisir étoit pour moi seul. Quand on aime, on a mille jouissances que les Indifférens ne soupçonnent même pas, & pour lesquelles les témoins disparaissent.

MAIS ne mêlons rien de moi à tout cela, afin de vous intéresser davantage. L'Écrit dont je vous parle est vraiment un chef-d'œuvre de génie, de simplicité, de candeur & de courage. Que de Géans changés en nains ! que d'Hommes obscurs & vertueux, rétablis dans tous leurs droits & vengés à jamais des Méchans par le seul suffrage d'un honnête Homme. Tout le monde y est

nommé. On n'a pas fait le moindre bien à l'Auteur qui ne soit consacré dans son Livre ; mais aussi démasque-t-il avec la même vérité tous les Char-tans dont ce siècle abonde.

JE m'étens sur tout cela , Madame , parce que j'ai lu dans votre ame bien-faisante , délicate & noble ; parce que vous aimez Rousseau ; parce que vous êtes digne de l'admirer ; enfin parce que je me reprocherois de vous cacher une seule des impressions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures sonnent , & je ne m'arrache qu'avec peine au plaisir de m'entretenir avec vous ; mais je vous ai offert ma première & dernière pensée ; j'ai entendu la confession d'un Sage ; ma journée n'est point perdue.

JE suis , &c. DORAT.

SENTIMENS

*de reconnoissance d'une Mère, adressés à
l'Ombre de ROUSSEAU, Citoyen de
Genève.*

P A R M I les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand Homme qui n'est plus, une voix simple & naïve ne pourroit-elle s'élever sans offenser sa mémoire; & pour n'avoir pas reçu de la Nature une portion de génie dont elle doue les Bienfaiteurs de l'humanité, faudroit-il fermer son cœur à la douce expression de la reconnoissance qu'ils nous ont inspirée? Non, ce n'est pas de toi, Ombre aimante de Rousseau, que je dois craindre ces rebuts orgueilleux; l'hommage ingénu d'un Enfant eût flatté ton ame pure & sensible. Tu ne dédaigneras point un foible tribut; que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaisir à te

présenter. C'est toi qui as éclairé mon esprit en échauffant mon cœur ; c'est toi qui m'as montré la voie presque effacée qui devoit me rapprocher de la nature ; ta main bienfaisante l'a semée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route des plaisirs.

HÉLAS ! je ne puis me rappeler sans douleur ces temps , où une Mère sembloit se dépouiller des sentimens les plus chers à son ame. Le charme qu'elle éprouvoit à ferrer contre son sein le fruit de sa tendresse , ses yeux que la nature remplissoit de larmes , pour l'avertir combien un cruel abandon seroit contraire à ses vues , tout lui défendoit vainement de laisser échapper de ses bras l'Enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle est donc cette puissance barbare , qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers , nous fait étouffer les sentimens les plus tendres , pour suivre des exemples cruels

dont nous n'avons à recueillir que des remords? Est-il bien vrai, qu'effrayée de quelques sujétions légères qu'il falloit s'imposer, une Mère ait pu se résoudre à livrer ses Enfans à d'avidés Mercenaires, dont l'ame est déjà flétrie par le prix qu'elles mettent à des soins inappréciables? Se peut-il qu'elle ne se soit jamais représenté le Fruit de ses tendres amours, effuyant les duretés d'une Femme sauvage, qui insensible à ses larmes, sourde à ses cris plaintifs, ne lui apporte des secours involontaires, que lorsqu'elle est fatiguée de la longueur de ses gémissemens; qui comptant pour rien les maux qui, sans ôter la vie, la rendent insupportable, ne se croit point responsable des infirmités dont le Malheureux peut-être assailli dans un âge plus avancé, lorsqu'éloigné de ses regards, elle aura oublié qu'il fut un jour nourri de sa propre substance?

PAUVRES Enfans ! que votre desti-

née étoit malheureuse , avant que vous eussiez trouvé un Défenseur ! Mais la Nature en , mère tendre , n'a pu souffrir plus long-temps que tous ses bienfaits demeurassent inutiles ; elle a pris soin de former de ses dons les plus précieux un Homme qui pût nous faire entendre ses reproches & ses ordres ; sa voix est enfin descendue dans nos cœurs , elle nous a demandé grace pour l'Innocent que nous portons dans notre sein ; la tendresse maternelle s'est éveillée à ses justes plaintes ; elle a ouvert ses trésors , & étonnée de ses richesses , elle a senti le besoin d'en jouir.

DONNER l'existence est devenu trop peu pour une Mère. Elle veut en allaitant son Enfant , lui donner cette première preuve , que ses jours lui deviendront plus chers que les siens. Elle le prend dans ses bras , ses yeux ne s'attachent sur lui que pour ne le plus quitter ; elle se plaît à interroger

ses desirs, en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conservation de ses jours.

SES premiers besoins étant satisfaits, elle jette sur lui des regards encore plus touchans; elle ne tremble plus de s'en voir séparée que par la Parque inhumaine; car sans elle, qu'auroit-elle à redouter? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une Mère? Il semble, dans ces délicieux instans, que tous ses sens ne lui ont été donnés que pour veiller à son ouvrage.

LOIN d'elle à jamais ces liens cruels qui enlèvent aux Enfans le libre usage de leurs facultés naissantes, arrêtent toutes leurs fonctions, tous leurs développemens, & dès leur entrée dans la vie, travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir.

QUEL spectacle bien plus satisfaisant pour elle, de les voir se livrer à tous les mouvemens que leur prescrit la Nature; de lire sur leur front une douce joie qui se répand sur tous ceux qui les observent! Leurs mouvemens ont retrouvé les graces qu'ils avoient perdues. La gaieté est peinte sur leur visage. La franchise, fille de la liberté, brille dans tous leurs traits. Leurs caresses, leur langage, tout annonce l'heureuse disposition de leurs organes. Quel plaisir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur souplesse! Il semble qu'ils lui disent: *Nous avons remporté une victoire: c'est à Rousseau que nous consacrons nos plaisirs; ce sont des fêtes pour honorer sa mémoire.*

O TENDRE & généreux Libérateur de ce petit Peuple, toi qui lui as ôté ses chaînes, & de l'esclavage, l'as fait passer à un heureux état de liberté; c'est avec lui que je viens t'offrir ce

tribut de reconnoissance ; c'est par ses mains pures que je viens brûler de l'encens sur ta tombe & la couvrir de fleurs !

SI tout ce qui déforme la belle Nature , tout ce qui étouffe les sentimens de pitié & de tendresse , est proscriit désormais par les races futures ; si les Familles deviennent plus unies ; si les Enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; si les unions deviennent plus douces par le spectacle d'une Mère entourée de ses Enfans , c'est à toi, Rousseau , que l'humanité doit tous ces bienfaits.



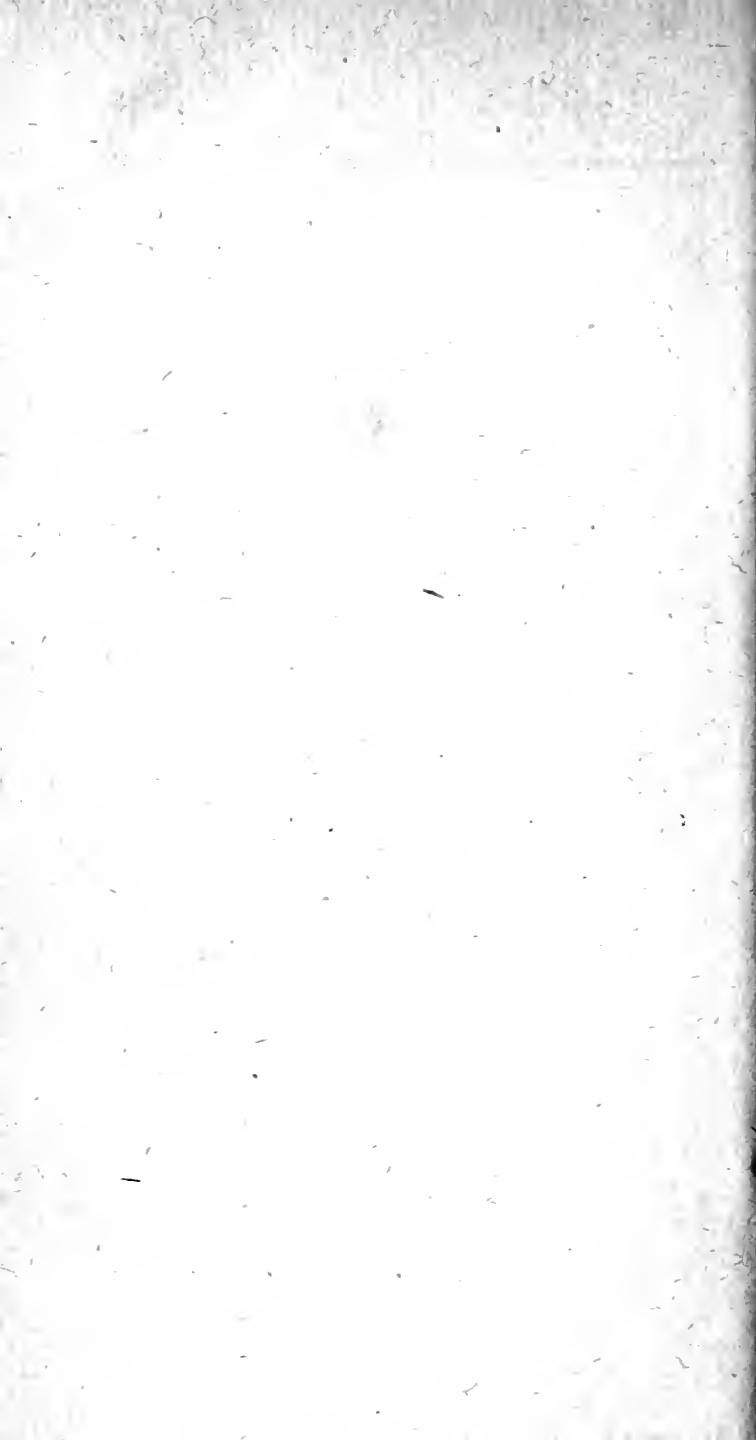
REFLEXIONS

CRITIQUES

SUR J. J. ROUSSEAU

ET SES OUVRAGES,

*Extraites du Mercure de France,
5 Octobre 1778.*



RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR J. J. ROUSSEAU

ET SES OUVRAGES,

Extraites du Mercure de France,

5 Octobre 1778.

CE feroit une chose également curieuse & intéressante , de suivre , dans tout le cours de la vie de Rousseau , les rapports de son caractère avec ses Ouvrages ; d'étudier à la fois l'Homme & l'Écrivain ; d'observer à quel point l'humour & la misanthropie de l'un a pu influer sur le style de l'autre , & combien cette sensibilité d'imagination qui , dans la conduite , fait si souvent ressembler l'homme à un enfant , sert à l'élever au-dessus des autres hommes dans ses écrits. C'est sous ce point de vue que le Philosophe se plaît à étu-

dier les Personnages extraordinaires , & s'il préfère cette recherche instructive à la pompe menfongère du panégyrique , ce n'est pas que la louange lui soit importune , c'est que la vérité lui est chère. S'il veut être le juge des Hommes célèbres , ce n'est pas pour en être le détracteur ; c'est pour apprendre à connoître l'humanité , qu'il faut sur-tout observer dans ce qu'elle a produit de grand. Ce n'est pas par un sentiment d'orgueil ou d'envie qu'il observe les fautes & les foibleffes , c'est au contraire pour en montrer la cause & l'excuse ; & le résultat de cet examen , qui fait voir le bien & le mal , nés tous deux de la même source , est une leçon d'indulgence.

M A I S quand on feroit sûr d'être exactement instruits des faits , & de ne rien donner à l'esprit de parti ; (deux conditions indispensables pour toute espèce de jugement , & dont pourtant

on s'embarraffe fort peu , tant on est
 pressé de juger !) il ne faudroit pas
 encore choisir le moment où l'on vient
 de perdre un Écrivain célèbre , pour
 soumettre sa mémoire à cet examen
 philosophique , qui ne sépare point la
 Personne & les Ouvrages. Le talent ,
 comme on l'a dit ailleurs , n'est jamais
 plus intéressant qu'au moment où il
 disparoit pour toujours. Auparavant on
 souffroit qu'il fût déchiré pour l'amu-
 sement de la malignité ; à peine alors
 veut-on permettre qu'il soit jugé pour
 l'instruction ; & si , pendant la vie ,
 les torts de l'Homme nuisent à la re-
 nommée de l'Écrivain , c'est tout le
 contraire après la mort : cette renom-
 mée couvre tout de son éclat , & la
 Postérité qui jouit des Écrits, prend sous
 sa protection l'Auteur dont elle a re-
 cueilli l'héritage. D'ailleurs , il faut
 l'avouer , ce sentiment est équitable. A
 l'instant où l'Homme supérieur nous est
 enlevé par la mort , il semble qu'on ne

doit rien sentir que sa perte. La tombe sollicite l'indulgence, en inspirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du Génie, avant de songer à le juger.

BORNONS-NOUS donc à jeter un coup-d'œil rapide sur les productions du Citoyen de Genève, devenu l'un des ornemens de la Littérature françoise.

IL commença tard à écrire, & ce fut pour lui un avantage réel qu'il dut à des circonstances malheureuses. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuse & agitée, il eut tout le tems d'exercer son esprit par l'étude; & son cœur par les passions; & l'un & l'autre débordoient, pour ainsi dire, d'idée & de sentimens, lorsqu'il se présenta une occasion de les répandre. Aussi parut-il riche, parce qu'il avoit amassé long-tems, & cette

terre qui étoit neuve , n'en fut que plus féconde.

COMMUNÉMENT on écrit trop tôt ; & , si l'on excepte les Ouvrages d'imagination , dans lesquels les essais sont pardonnables à la Jeunesse , comme les premières études à un Peintre ; il faudroit d'ailleurs étudier lorsqu'on est jeune , & composer lorsqu'on est mûr. L'esprit des jeunes Auteurs n'est guères que de la mémoire ; leur jugement n'est pas formé , & leur goût n'est pas sûr. Ils affoiblissent les idées d'autrui , ou exagèrent les leurs , parce qu'ils manquent également de mesure & de choix. Aussi , tandis qu'il est assez commun de voir à cet âge du talent pour la Poésie , rien n'est plus rare que de voir un jeune Homme en état d'écrire une bonne page de Prose.

Le premier ouvrage de Rousseau est celui qu'il a le plus élégamment écrit ,

& c'est le moins estimable de tous. Ou fait qu'une question singulière, proposée par une Académie, & qui peut-être n'auroit pas dû l'être, donna lieu à ce fameux Discours qui commença la réputation de Rousseau, & qui ne prouvoit que le talent assez facile de mettre de l'esprit dans un paradoxe. Ce Discours, où l'on prétendoit que les Arts & les Sciences avoient corrompu les mœurs, n'étoit qu'un sophisme continuel, fondé sur cet artifice si commun & si aisé, de ne présenter qu'un côté des objets & de les montrer sous un faux jour. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son âme en cultivant sa raison. Le principe d'erreur qui règne dans tout le Discours, consiste à supposer que le progrès des Arts & la corruption des mœurs, qui vont ordinairement ensemble, sont l'un à l'autre comme la cause est à l'effet. Point du tout. L'homme n'est point corrompu parce qu'il

qu'il est éclairé ; mais quand il est corrompu , il peut se servir , pour ajouter à ses vices , de ces mêmes lumières qui pouvoient ajouter à ses vertus. La corruption vient à la suite de la puissance & des richesses , & la puissance & les richesses produisent en même-tems les Arts qui embellissent la société. Or , il est de la nature de l'Homme d'user de sa force en tout sens. Ainsi les moyens de dépravation ont dû se multiplier avec ses connoissances , comme la chaleur qui fait circuler la sève , forme en même-tems les vapeurs qui font naître les orages. Ce sujet , ainsi considéré , pouvoit être très-philosophique. Mais l'Auteur ne vouloit être que singulier. C'étoit le conseil que lui avoit donné un Homme-de-lettres célèbre , avec lequel il étoit alors fort lié. *Quel parti prendrez-vous ?* dit-il au Génevois , qui alloit composer pour l'Académie de Dijon. *Celui des*

Lettres, dit Rousseau: — *Non, c'est le pont-aux-ânes. Prenez le parti contraire, & vous verrez quel bruit vous ferez.*

IL en fit beaucoup en effet. Il eut l'honneur, assez rare, d'être d'abord réfuté par un Souverain (1) ; ensuite il eut le bonheur de trouver dans un Professeur de Nancy, un Adversaire très-mal-adroit : ainsi il lui arriva ce qu'il y a de plus heureux dans une mauvaise cause ; sa thèse fut célèbre & mal combattue. Il battit, avec l'arme du ridicule, des Adversaires qui avoient raison de mauvaise grâce. D'ailleurs, la discussion valoit mieux que le discours, & Rousseau se trouvoit dans son élément, qui étoit la controverse. Il vint pourtant un dernier Adversaire, (M. Bordes, de Lyon) qui défendit la vérité avec éloquence ; mais le Pu-

(1) Le feu Roi de Pologne Stanislas.

blic fit moins d'accueil à ses raisons qu'aux paradoxes de Rousseau. La même chose arriva depuis, lorsque deux excellens Écrivains réfutèrent, d'une manière victorieuse, *sa Lettre sur les Spectacles*. Malgré tout leur mérite, suffisamment prouvé d'ailleurs par tant de titres reconnus, le Public, qui aime mieux être amusé qu'instruit, & remué que convaincu, parut goûter plus les écarts & l'enthousiasme de Rousseau, que la raison supérieure de ses Adversaires. En général, le paradoxe doit avoir cette espèce de vogue, & entre les mains d'un Homme de talent, il offre de grands attraits à la multitude: d'abord celui de la nouveauté; ensuite il est assez naturel que l'Auteur à paradoxe mette plus de chaleur & d'intérêt dans sa cause, que n'en peuvent mettre dans la leur ceux qui le réfutent. On se passionne volontiers pour l'opinion qu'on a créée; on la

défend comme son propre bien : au lieu que la vérité est à tout le monde.

CEPENDANT, tel fut l'effet de la première dispute de Rousseau sur les Arts & les Sciences , que cette opinion , qui d'abord n'étoit pas la sienne , & qu'il n'avoit embrassée que pour être extraordinaire , lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir commencé par écrire contre les Lettres , il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivoient. Il étoit possible qu'il eût déjà contre eux un levain d'animosité & d'aigreur. Ce premier succès , plus grand qu'il ne l'avoit attendu , lui avoit fait sentir sa force , qui ne se développoit qu'après avoir été vingt ans étouffée dans l'obscurité & la misère. Ces vingt ans passés à n'être rien , pouvoient tourmenter alors son amour-propre dans ses premières jouissances ; car pour l'Homme qui se sent au-dessus des autres , c'est un fardeau , sans

doute , que d'en être long-tems méconnu. Rousseau ne commençoit que bien tard à être à sa place , & peut-être est-ce là le principe de cette espèce de misanthropie , qui depuis ne fit que s'accroître & se fortifier. Il se souvenoit (& cette anecdote est aussi certaine qu'elle est remarquable) , que lorsqu'il étoit Commis chez N. D*** , il ne dînoit pas à table le jour que les Gens - de - lettres s'y rassembloient. Ainsi , Rousseau entroit dans le champ de la Littérature , comme Marius rentrait dans Rome , respirant la vengeance , & se souvenant des marais de Minturnes.

LE Discours sur l'*Inégalité* n'étoit encore qu'une suite & un développement de ses premiers paradoxes , & de la haine qui sembloit l'animer contre les Lettres & les Arts. C'est-là qu'il soutint cet étrange sophisme , que l'homme a contredit la nature en étendant & perfectionnant l'usage des facultés qu'il

en a reçues. Cette assertion étoit d'autant plus extraordinaire , que Rousseau avouoit que la *perfectibilité* étoit la différence spécifique qui distinguoit l'Homme des autres animaux. Après cet aveu , comment pouvoit-il avancer que *l'Homme qui pense est un animal dépravé*? *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul*, dit l'Être Suprême dans les Livres de Moïse. Rousseau est d'un avis bien différent. Il prétend que l'Homme a été rebelle à la nature , lorsqu'il a commencé à vivre en société. Il prouve très-bien & très-éloquemment, qu'en établissant de nouveaux rapports avec ses Semblables , l'Homme s'est fait de nouveaux besoins, qui ont produit de nouveaux crimes ; mais il oublie que l'Homme , en même-tems , s'est ouvert une source de nouvelles jouissances & de nouvelles vertus. Il oublie que l'Homme ne vit nulle part seul , & que dans les peuplades les plus isolées & les plus sauvages, il y a des rapports nécessaires & inévitables ; d'où

il faudroit conclure que ceux mêmes que nous appelons Sauvages, font comme nous hors de la nature. Aussi est-il forcé d'en convenir ; mais alors comment prouver que l'Homme étoit essentiellement né pour vivre seul ? Comment prouver qu'un état , qui peut-être n'a jamais eu lieu , dont au moins nous n'avons ni aucun exemple , ni aucune preuve , étoit l'état naturel de l'Homme ? D'ailleurs , ce mot de *nature* , qui est très-oratoire , est très-peu philosophique. Il présente à l'imagination ce qu'on veut , & il échappe trop à la définition. Il n'est pas fait pour être employé lorsqu'on raisonne en rigueur , parce qu'alors on s'apperçoit que son acception est vague , & que c'est presque toujours un synonyme imparfait. Rousseau , frappé des vices & des malheurs de l'Homme en société , imagina qu'il eût été meilleur & plus heureux , qu'il eût mieux rempli sa destination , si la terre eût été couverte d'Individus isolés. Il n'examine pas

même si cette supposition est dans l'ordre des possibles ; & , dans le fait , si on l'examinait , elle se trouveroit évidemment absurde. Il n'examine pas si l'Homme ayant une tendance irrésistible à exercer plus ou moins ses facultés , il est possible de marquer précisément les limites où cet exercice doit s'arrêter , pour n'être pas ce qu'il appelle *une dépravation* , & si , pressé lui-même de tracer le modèle absolu de l'Homme de la nature , il seroit bien sûr d'en venir à bout. Rousseau semble dire : « Le mal » est parmi les Hommes : c'est leur » faute. Pourquoi les Hommes font-ils » ensemble ? Certes , si chacun étoit » seul , il ne feroit pas de mal à autrui ». Je demande si ce sont-là des idées raisonnables ?

IL n'y a de rapine , de brigandage , de violence , que parce qu'il y a des propriétés. Rousseau , qui veut que ce soit toujours l'Homme qui ait tort ,

& jamais la nature (comme si, philosophiquement parlant, l'Homme & tout ce qui est de l'Homme n'étoit pas dans la nature, c'est-à-dire, dans l'ordre essentiel des choses), Rousseau prétend que la propriété est un *droit de convention*. Certes c'est un droit naturel, ou jamais ce mot n'a eu de sens. Quand il n'y auroit que deux hommes sur la terre, & que l'un des deux, rencontrant l'autre, voudroit lui ôter le fruit qu'il auroit cueilli, le gibier qu'il auroit tué, & la peau de bête qui le couvrirait, celui qui défendrait ses propriétés, les défendrait en vertu d'un droit très-naturel, antérieur à toute police, & né seulement du sens intime. Rousseau démontre très-bien que de la propriété naissent de très-grands maux : mais il oublie ce qui est tout aussi évident, que s'il n'y avoit point de propriété, il y auroit de bien plus grands maux encore; que non-seulement toute société seroit dissoute, ce qui, à la vérité, ne seroit

pas un très-grand mal dans son système ; mais que les Hommes ne se rencontrent plus que pour se faire la guerre, ce qui est justement le mal qu'il voudroit éviter.

QUELLE est l'origine de tous ces paradoxes infoutenables ? L'oubli d'une vérité très-simple , à laquelle ne peuvent pas s'accoutumer les imaginations ardentes , entêtées de la chimère d'un optimisme possible , mais à laquelle pourtant la réflexion ramène toujours : c'est que l'Homme étant à la fois essentiellement perfectible & essentiellement imparfait , doit également être porté à acquérir , & nécessité à abuser. S'il lui étoit donné d'avoir quelque chose d'incorruptible , ce ne seroit plus une qualité humaine , ce seroit un attribut de la Divinité. Il résulte que , bien loin de vouloir remédier à l'abus en détruisant l'usage , il faut au contraire essayer de réformer l'abus par un usage mieux

entendu ; & c'est l'ouvrage de la vraie Philosophie , non celle qui égardoit Rousseau , lorsqu'il employoit tant d'art & d'esprit à soutenir ses hypothèses brillantes & erronées ; mais celle qui l'enflammoit de l'amour du genre humain , lorsqu'il composoit son chef-d'œuvre d'Emile.

LE monde est bien vieux , disent les Physiciens. Cela peut-être : mais à considérer les révolutions que le globe a dû éprouver , l'Homme est peut-être encor bien neuf. A voir combien il y a peu de tems qu'une partie des Nations connues est sortie de la barbarie ; combien croupissent encore dans l'ignorance ; combien parmi celles mêmes qui ont fait le plus de progrès , on s'est peu occupé jusqu'ici des moyens de rendre l'Homme meilleur & plus heureux ; on peut croire que la Philosophie a beaucoup à espérer , parce qu'il lui reste beaucoup à faire.

A U surplus, le Discours sur l'*Inégalité*, quoique fondé sur un système d'erreurs, comme le Discours sur les Sciences, étoit bien supérieur à ce premier essai de l'Auteur. Ici se faisoit sentir une bien plus grande force d'idées & de style. Le morceau sur la formation des Sociétés étoit d'une tête pensante, & l'on appercevoit déjà ce mélange d'une philosophie vigoureuse & d'une éloquence entraînant, qui depuis ont caractérisé les ouvrages de Rousseau. A la suite d'un faux principe, il amène une foule de vérités particulières, dont il porte le sentiment dans l'âme de ses Lecteurs. En le lisant, il faut s'embarasser peu du fond de la question, & saisir toutes les beautés qui se présentent à l'entour; & ce seroit le lire comme il a écrit, s'il étoit vrai, comme on le lui a reproché d'après ses premiers paradoxes, qu'en effet il se jouât de la vérité, & qu'il ne songeât qu'à faire briller son esprit: mais j'ai peine à sup-

poser dans un si grand Écrivain ce défaut de bonne-foi qui diminueroit trop le plaisir que j'ai à le lire. Il se peut qu'en effet l'amour de la singularité ait influé sur le choix de ses premières opinions ; mais il est très-possible qu'en les soutenant , il s'y soit sincèrement attaché , & que la contradiction même n'ait servi qu'à l'y affermir. Pour les têtes aussi vives que la sienne , s'échauffer , c'est se convaincre,

N' OUBLIONS pas que ce Discours sur l'*Inégalité* , quoique fort au-dessus du Discours sur les Sciences , ne fut point couronné : ce fut M. l'Abbé Talbert qui eut le prix. Je ne connois point son Ouvrage ; mais, sans vouloir lui rien disputer de son mérite , en lisant les Discours qui lui ont valu des couronnes dans les Académies de Province , il est difficile de croire qu'il ait fait un meilleur Ouvrage que celui de Rousseau.

LA Lettre sur la Musique avoit encore pour base un paradoxe. Il y foutenoit que les François ne pouvoient pas avoir de Musique. Il donnoit en même-tems *le Devin de Village*, petit Drame plein de grâce & de mélodie, qui eut un succès prodigieux. On a remarqué que le charme de cet Ouvrage naissoit surtout de l'accord le plus parfait entre les paroles & la musique; accord qui sembleroit ne pouvoir se trouver au même degré, que dans un Auteur qui, comme Rousseau, auroit conçu à la fois les Vers & le Chant : mais ceux qui savent que le fameux duo de *Sylvain*, l'un des beaux morceaux d'expression dont notre Musique théâtrale puisse se glorifier, n'est pourtant qu'une parodie, & que le Poëte travailla sur des notes, ceux-là concèvront qu'il est possible que le Poëte & le Musicien n'aient qu'une même âme, sans être réunis dans la même personne.

QUOIQUE la Lettre sur la Musique eût le défaut de porter tout à l'extrême ; quoique les compositions de Duni , de Philidor, de Monfigni, les chef-d'œuvres de Grétri chantés dans toute l'Europe, & admirés en Italie , & en dernier lieu les Opéras de M. Gluck , aient réfuté le systême de Rousseau ; cependant cette Lettre que produisit la querelle des Bouffons , contribua , ainsi qu'eux , à faire connoître , en France , les principes de la bonne Musique , & les défauts de la nôtre. Elle excita un grand soulèvement parmi les partisans de l'Opéra François ; & l'animosité fut poussée jusqu'à ôter les entrées de ce Spectacle à l'Auteur du Devin de Village, quoiqu'on n'en eût pas le droit. On fut sur le point d'intéresser le Gouvernement dans la querelle ; & ne pouvant faire traiter Rousseau en criminel d'Etat , on le brûla du moins en effigie sur le Théâtre de l'Opéra , & la haine applaudissoit ses farces , aussi indécentes que ridicules.

ON fait qu'il compoſa depuis un *Dictionnaire de Muſique*, dans lequel il refondit les articles qu'il avoit inférés ſur cette Science, dans le grand ouvrage de l'Encyclopédie. Il y prouve en plus d'un endroit, que lorsqu'on a du génie, on en peut mettre même dans un Livre élémentaire. A l'égard de ſa doctrine ſur la Muſique théâtrale, elle eſt précifément l'opposé de celle que veulent introduire aujourd'hui de nouveaux Légiflateurs, qui n'ont pas tout-à-fait les mêmes droits ni la même autorité que lui. Il veut abſolument faire régner ſur le Théâtre ce genre de Muſique qu'ils veulent reléguer dans les Concerts. Il ſoutient d'un bout à l'autre de ſon Livre, avec toute la chaleur de la perſuaſion intime, que la puiffance de la Muſique réſide principalement dans le chant régulier, dans la mélodie des airs dramatiques. On a prétendu qu'il s'étoit rétracté depuis; mais ce qu'il a imprimé eſt un peu plus sûr que ce qu'on lui fait dire.

APRÈS ces différentes excursions, Rousseau parut vouloir rassembler sa Philosophie, ses querelles & ses amours dans l'espèce d'Ouvrage qu'on lit le plus, dans un Roman; car en effet *la Nouvelle Héloïse* sembloit n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même cadre les lambeaux d'un porte-feuille. Il est vrai qu'il y en a de bien précieux; on y remarque des morceaux de passion & de philosophie également admirables; & M. de Voltaire, grand maître & grand connoisseur en fait de pathétique; M. de Voltaire, qui ne regardoit pas *la Nouvelle Héloïse* comme un bon Livre, avoit distingué plusieurs Lettres qu'il eût voulu, disoit-il, en arracher. J'ai dit ailleurs (1) ce que je pensois de cet Ouvrage, considéré comme Roman. Il fut lu ou plutôt dévoré avec une extrême avidité. C'est de tous ceux de l'Auteur celui qui eut le plus de

(1) Tome III des Œuvres de M. de la Harpe, Article *des Romans*.

vogue, & qui prête le plus à la critique. Le mariage de l'Héroïne est révoltant; le caractère de Mylord Edouard est une caricature, & ses amours en Italie une énigme. La fatyre de l'Opéra de Paris, & sur-tout celle des Femmes françoises, est outrée, & tombe dans la déclama-tion. L'Ouvrage en lui-même est un tout indigeste; mais puisque ses défauts ne l'ont pas fait oublier, ses beautés le feront vivre.

EMILE est d'un ordre plus élevé: c'est-là, sur-tout (en mettant à part ce que le Christianisme peut y trouver de repréhensible), qu'il a mis le plus de véritable éloquence & de bonne philosophie. Ce n'est pas que son systême d'éducation soit praticable en tout; mais dans les diverses situations où il place Emile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, & par-tout la morale est en action & animée de l'intérêt le plus touchant. Son style n'est

nulle part plus beau que dans Emile.

LES Prêtres, qui avoient cru voir leur ennemi dans Rousseau, s'étoient bien trompés, & il s'en font apperçus depuis. Les imaginations sensibles sont naturellement religieuses, & Rousseau l'a prouvé plus que personne. Cette qualité domine dans tous ses Ecrits. C'est elle qui, dans *la Nouvelle Héloïse*, donne à l'appareil des cérémonies & à la sainteté d'un Temple, tant de pouvoir sur l'âme de Julie; qui, dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, le ramène par sentiment à des mystères que sa raison ne peut admettre; qui, dans tout ce morceau, répand tant de charmes sur les consolations attachées aux idées d'un avenir.

CETTE même sensibilité semble éclairer sa raison & la rendre plus puissante, lorsqu'il plaide dans ce même Livre la cause de l'Enfance trop long-

temps opprimée parmi nous. Quoique j'aie déjà rendu témoignage ailleurs aux obligations importantes que nous lui avons à cet égard, je ne puis me refuser au plaisir de rappeler ici un des titres qui doivent rendre sa mémoire chère & respectable, & le placer parmi les Bienfaiteurs de l'humanité. Il ne m'arrive jamais de rencontrer de ces Enfans, qui semblent d'autant plus aimables qu'ils sont plus heureux, que je ne bénisse le nom de Rousseau, qui nous a procuré un des plus doux aspects dont nous puissions jouir, celui de l'innocence & du bonheur. C'est Rousseau qui a délivré des plus ridicules entraves & de la plus triste contrainte, un âge qui ne peut avoir toutes ses grâces que lorsqu'il a toute liberté, & de qui l'on peut dire (avec les restrictions convenables) qu'on peut lui laisser tout faire, parce qu'il ne peut pas nuire, & tout dire parce qu'il ne peut pas tromper.

ÉMILE causa tous les malheurs de Rousseau. Il paroît que le plus sensible de tous fut la condamnation de son Livre , & celle du *Contrat Social* , par le Conseil de Genève. Bien des Gens mettent ce *Contrat Social* au-dessus de tout ce qu'a fait Rousseau , pour la force de tête & la profondeur des idées. Quoi qu'il en soit , ces deux Ouvrages parurent dangereux à la République dont il étoit Citoyen , & Rousseau se croyant injustement outragé par sa Patrie , qu'il se flattoit , non sans fondement , d'avoir honorée , abdiqua son droit de Bourgeoisie , & son titre de Citoyen , vengeance légitime & noble , & qui appartenoit à un Homme supérieur. Il ne parut pas également irréprochable , lorsqu'il publia dans la suite les *Lettres de la Montagne* , qui fomentèrent les troubles de Genève , & aigrirent des esprits déjà trop échauffés. Son Livre devint l'étendard de la discorde , & l'évangile

des Mécontents. On prétendit qu'ayant renoncé à sa Patrie , il n'avoit plus le droit de prendre parti dans les querelles qui la divisoient. Mais cette interdiction absolue n'est-elle pas un peu rigoureuse ? Si Rousseau voyoit des vices essentiels dans l'administration de la République , si son Livre pouvoit contribuer à la réformation de l'État , étoit-il coupable de l'avoir publié ? La discorde est un mal , sans doute ; mais quand elle doit produire la liberté , c'est un mal nécessaire chez le peuples qui ont le droit d'être libres. Rousseau écouta, sans doute, la vengeance qui l'animoit contre ceux qui l'avoient condamné : mais si, en effet, cette condamnation fut illégale , si les Citoyens protestèrent contre l'Arrêt du Conseil , si cet Arrêt & les *Lettres de la Montagne* hâtèrent le moment d'une révolution qui tendoit à améliorer le Gouvernement , Rousseau a fait un bien réel , & ses *Lettres de la Montagne* sont alors l'ouvrage que

les Genevois doivent le plus aimer.

JE ne parlerai point de quelques autres morceaux détachés sur l'*Imitation Théâtrale*, sur la *Paix perpétuelle*, sur l'*Économie Politique*; d'une *Lettre à M. de Voltaire sur la Providence*, &c. Il n'y a rien de ce qu'a fait Rousseau qui ne mérite d'être lu, & qui ne le soit avec plus ou moins de plaisir.

CET Écrivain dut avoir, & il a encore beaucoup d'enthousiastes parmi les Femmes & les jeunes Gens, parce qu'il parle beaucoup à l'imagination. Il est jugé plus sévèrement par la raison des Hommes mûrs; mais sa place est belle, même au jugement de ces derniers. Il plaît aux Femmes quoiqu'il les ait fort maltraitées. Comme elles ne le sont guères que par des Hommes très-passionnés pour elles, le pardon est dans la faute même. Rousseau, malgré les injures qu'il leur dit, a près d'elles

le premier de tous les mérites , celui de les aimer , & satisfait le premier de leurs befoins , celui des émotions.

O N a voulu comparer Rousseau à Voltaire , à qui l'on comparoit auffi , pendant un tems , Crébillon , Firon & d'autres Écrivains. Celui à qui l'on oppose tous les autres , est incontestablement le premier.

L A I S S O N S - L A cette manie trop commune , de rapprocher des Hommes qui n'ont aucun point de contact. Laissons Voltaire dans une place qui fera long-tems unique : contentons-nous de placer Rousseau parmi nos plus grands Profateurs. C'est au tems , à la postérité , à marquer le rang qu'il doit occuper , dans le petit nombre d'Hommes qui ont joint à une tête pensante , une imagination sensible , & l'éloquence à la philosophie.

LES

LES deux Auteurs dont Rousseau paroît avoir le plus profité, sont Sénèque & Montaigne. Il a quelquefois les tournures franches & naïves de l'un, & l'ingénieuse abondance de l'autre : mais en général, ce qui distingue son style, c'est la chaleur & l'énergie ; cette chaleur véritable a fait une foule de mauvais Imitateurs, qui n'en avoient que l'affectation & la grimace, & qui en répétant sans cesse ce mot devenu parasite, ne mettoient plus aucune différence entre la déraison & la chaleur ; & l'on ne fait jusqu'où cet abus auroit été porté, si l'on n'en eût pas fait sentir le ridicule.

ROUSSEAU a composé les Mémoires de sa vie. Beaucoup de Gens en ont entendu la lecture. On dit que plusieurs Personnes y sont maltraitées ; mais pas une autant que lui. Il se peut que l'on mette à avouer ses

faites , l'amour - propre que l'on met communément à les dissimuler , & médire de soi , est encore une manière d'être extraordinaire , concevable dans un Homme qui a voulu être singulier.



L E T T R E

à M. DE LA HARPE, sur son article
du *Mercur*e de France, du 5 Octobre
1778, concernant JEAN-JACQUES
ROUSSEAU.

MONSIEUR,

ELOIGNÉ par état de la carrière des
Lettres, je suis assez indifférent sur les
petites tracasseries qu'ont entre eux ceux
qui les cultivent. J'ai ignoré jusqu'à
présent, comment & pourquoi vous
avez le grand nombre d'Ennemis dont
vous vous plaignez, & que vous défiez
cependant avec tant de courage; mais
je ne le rencontrois qu'avec chagrin.
J'avois cependant remarqué avec une
espèce de répugnance, que six semaines
au plus, après la mort de Voltaire,
vous aviez voulu le juger, & qu'au lieu

O ij

de voir dans ce grand-homme l'Auteur de *Méropé*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, &c. vous aviez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*: mais par suite de ma bonhomie, je trouvois encore le moyen de vous excuser. Je concevois que travaillant pour le Théâtre, vous pouviez avoir le desir de vous placer à côté de cet Homme célèbre, & ne pouvant monter jusqu'à lui, il me paroissoit assez naturel que vous voulussiez l'abaisser jusqu'à vous, non pas que l'un ne me parût aussi impossible que l'autre; mais je louois votre intention.

J'ARRIVE de la campagne, & je lis dans votre *Mercure* du 5 de ce mois: *On souffre pour l'amusement de la malignité, que le talent dans un Homme vivant soit déchiré; mais ce talent n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il disparaît pour toujours. Il faut l'avouer, ce sentiment est équitable; la tombe sollicite*

l'indulgence en inspirant la douleur, & il y a un tems à donner au deuil du Génie avant de le juger.

QUI se feroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement sur les Ouvrages & la personne de J. J. Rousseau, & une critique aussi amère que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il fuit de-là, ou que vous ne mettez dans la classe des Hommes de génie, ni Voltaire, ni Rousseau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurons, Monsieur, nous les pleurerons encore long-tems.

Le premier Ouvrage de Rousseau, selon vous, est le moins estimable de tous. « Il commença, dites - vous, la » réputation de son Auteur, quoiqu'il » ne prouve que le talent facile de met- » tre de l'esprit dans un paradoxe. C

» Discours entier n'est qu'un sophisme
 » continuel, *fondé sur un artifice commun*
 » & *aisé*. Le Discours sur l'*Inégalité*,
 » n'est que la suite des mêmes para-
 » doxes, & un sophisme qui tombe
 » devant une vérité simple. . . . » Vous
 avouez qu'il dut avoir, & qu'il a
 même encore beaucoup d'enthousiastes
 parmi les Femmes & les jeunes Gens;
 mais qu'il est jugé plus sévèrement par
 les Hommes mûrs, qui le placent ce-
 pendant dans le rang des plus grands
Profateurs; jugement dont il ne peut se
 plaindre.

JE vous demanderai d'abord, si les
 Ouvrages de Rousseau sont nécessaire-
 ment de la compétence du Mercure? car
 il me semble que pour en parler comme
 vous faites, il faudroit pouvoir vous
 excuser sur la nécessité. Je vous
 demanderai ensuite, si c'est en quatre
 pages *in-12*. que vous prétendez réfuter

les deux Discours qui ont commencé , & qui seuls auroient fait la réputation de ce grand Homme. Vous prouvez , & j'en suis fâché , que non-seulement vous n'avez pas entendu un mot du premier , mais que vous n'avez pas même conçu la question : car qu'importe que vous prouviez , ce que vous êtes bien éloigné de faire , que les Lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu , mais qu'elles ne corrompent point l'Individu qui les cultive ? Cette question n'a point été proposée , & Rousseau ne l'a point examinée. Il s'agissoit de savoir , si le rétablissement des Sciences & des Arts avoit influé sur les mœurs générales , c'est-à-dire , sur ceux mêmes qui ne les cultivent pas ; & c'est ce que Rousseau a discuté.

MON intention n'est pas de soutenir contre vous les Ouvrages du plus profond & du plus éloquent des Philoso-

phes ; ils subsisteront malgré votre critique , & se défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas , pour régler notre opinion , comment les Mercurés de la Grece & de Rome traitaient les Socrate , les Démosthène , les Cicéron & les Virgile ; je desire que la postérité puisse juger entre la *Lettre sur les Spectacles* & la *Réponse* de M. Marmontel , dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant , que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroissez être pour assigner un rang à Rousseau ; car encore falloit-il , comme Sosie , qu'il fût quelque chose. Vous vous êtes souvenu heureusement de la distinction établie par le Maître à écrire de M. Jourdain , que tout ce qui n'est point Vers est de la Prose , & voilà pour vous mettre hors de plage , Rousseau au rang des bons Profateurs , & ce sont des Gens mûrs qui vous ont dit cela. Il faut être bien mûr en effet pour

ne voir dans Rousseau que de la Prose.

APRÈS nous avoir ainsi éclairé sur les Ouvrages de Rousseau, vous jugez sa personne, & vous descendez dans sa conscience, à l'exemple de ces Faiseurs de Romans, dont il parle lui-même, qui savent tout ce qui se passe dans le cœur de leurs Héros. Vous prétendez qu'il ne pensoit pas un mot de ce qu'il disoit, lorsqu'il prenoit le parti des Mœurs contre les Lettres, & vous fondez cette opinion sur une Anecdote que vous rap- portez en ces termes : « Quel parti pren- » drez-vous, dit un Homme célèbre à » Rousseau, qui vouloit composer pour » l'Académie de Dijon? — Celui des Let- » tres, dit Rousseau. — Non, lui répon- » dit l'Homme-de lettres célèbre, c'est » le pont-aux-ânes ; prenez le parti con- » traire, & vous verrez quel bruit vous » ferez ».

D'ABORD que fait à la question l'o-

pinion prétendue d'un Auteur, lorsqu'il donne des raisons? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette Anecdote, telle que vous la rapportez, est du nombre de celles qu'on laisse tomber malicieusement pour examiner ceux qui les ramassent? Ne voyez-vous pas qu'elle intéresse encore plus l'Homme célèbre que vous désignez, qui n'eut jamais dit, *le pont-aux-ânes, & le bruit que vous ferez?*

ROUSSEAU étoit, à cet égard, d'une opinion bien contraire à la vôtre, & sur cet article son suffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ses Ouvrages étoient conséquens entre eux; il se repositoit sur la nature même de son style, qui feroit dire à la Postérité, que l'on ne parloit pas ainsi lorsque la persuasion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté, à cette occasion, un trait assez plaisant, que je veux vous dire,

puisque vous aimez les Anecdotes. Deux Jéfuites fe présentèrent chez lui, pour le prier de leur faire part du fecret dont il fe fervoit pour écrire fur toutes les matières avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet, mes Pères, leur répondit Rouffeau; je fuis fâché qu'il ne foit pas à l'ufage de votre Société, c'eft de ne dire jamais que ce que je penfe.

Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les Gens-de-lettres, & en le comparant à *Marius*, vous en voyez la raifon dans une autre Anecdote, qui eft qu'étant Commis chez M. D., il ne dinoit pas à table les jours où les Gens-de-lettres étoient invités. Si cette Anecdote étoit vraie, elle ne donneroit pas une grande idée des Gens-de-lettres, choifis & invités par un Homme qui, ayant chez lui Rouffeau, ne l'auroit pas jugé digne de fa table; & je ne vois pas

matière à humiliation , pour ne pas dîner avec MM. Vadé & Poinfinet , à la table de M. D. Les conséquences que vous tirez de ce fait , prouvent que vous dîniez à table , même avant d'être de l'Académie , & qu'aujourd'hui vous estimez très-heureux ceux qui , à leur tour , sont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là ; je n'en puis juger ; mais je vous jure que la privation ne me donne aucune aigreur , & , sans trop la prifer , je puis supposer que la tête de Rousseau pouvoit être aussi forte & aussi philosophique que la mienne.

VOUS me dispensez , sans doute , de répondre aux *vingt années de misère & d'obscurité*. Il a regretté long-tems cette heureuse obscurité ; mais de bonne-foi : un Homme tel que Rousseau étoit-il obscur , parce qu'il n'étoit connu ni de M. D. ni de ses Convives ? De quel

droit donnez-vous, à la médiocrité sublime & volontaire dans laquelle a vécu & est mort ce grand Homme, l'odieux nom de *Misère*? Pourquoi sur-tout affirmez-vous qu'elle a influé sur ses opinions, lorsqu'elle n'a influé ni sur sa conduite ni sur ses Écrits? Avez-vous jamais rencontré cet Homme sublime sur vos pas? Alloit-il dîner chez MM. D.? Écrivoit-il pour imprimer, & faisoit-il, avec ses Imprimeurs, des marchés que l'honnêteté obligeoit de résilier? Adressoit-il des louanges par intérêt? Blâmoit-il pour de l'argent? Empruntoit-il à des Gens riches, & leur proposoit-il des Dédicaces en payement? C'est par ces moyens que l'on prouve sa misère, & que le Misérable, sans cesser de l'être, parvient à se cacher sous un surtout de velours. L'ame noble & sublime de ce Philosophe s'est toujours nourrie du lait de la liberté, & c'est, sans doute, ce qui l'a

rendu si étranger au milieu de nous.

VOULEZ-VOUS, Monsieur, prendre des idées plus justes de ce grand Homme, & le connoître mieux que par vos Anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de sa vie ; jamais pendant ce long intervalle je ne lui ai rien entendu dire contre aucun Homme-de-lettres vivant ; je l'ai vu s'élever, avec chaleur, contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'Auteur de Mahomet ; il avoit de l'Homme-de-lettres que vous designez dans votre première Anecdote, une si haute opinion, qu'il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires ; jamais il n'a vu dans les Auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ses principes, j'ose affirmer qu'il ignoroit sa force, & ne se voyoit

qu'à travers le voile de la modestie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chute des Barmécides, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chute faisoit pour-ainsi-dire la joie publique; son ame sensible en eût frémi. Pesez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les Gens-de-lettres. Je crois au surplus, que cette équité dégagée de tout sentiment personnel est commune aux grands Hommes, & les distingue. Un Homme-de-lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé avant Rousseau, que les Mères devoient nourrir leurs Enfans. *Oui, nous l'avons tous dit*, répondit M. de Buffon; *mais M. Rousseau seul le commande, & se fait obéir*. Il est permis à un Homme comme Voltaire, de dire plaisamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du Roman de Julie; le vœu de Rousseau eût été d'arracher les mauvaises

des Œuvres de Voltaire. Pour nous, sans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que sur ce qu'ils ont tous deux d'admirable.

Fin du Tome X.

T A B L E.

<i>LA Découverte du Nouveau-Monde.</i>	Page 1
<i>Fragmens d'Iphis, Tragédie.</i>	37
<i>In nuptias Caroli Emanuelis, invictissimi Sardinix Regis, Ducis Sabaudix; & Reginae Elisabethæ. Ode.</i>	54
<i>Traduction.</i>	59
<i>Avertissement.</i>	67
<i>Le Verger des Charmettes.</i>	71
<i>Épître à M. de Bordes.</i>	83
<i>Épître à M. Parisot.</i>	89
<i>Énigme.</i>	103
<i>A Madame la Baronne de Warens-Virelai.</i>	104
<i>Vers pour Madame de Fleurieu.</i>	106
<i>Vers pour Mademoiselle Th.</i>	107
<i>Mémoire à Son Excellence, Monseigneur le Gouverneur.</i>	109
<i>Mémoire remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin.</i>	121

Lettres de J. J. Rousseau.

LETTRE PREMIERE.

*A Madame la Baronne de Warens, de
Chambery.* 133

LETTRE II.

A la même. 138

LETTRE III.

A la même. 143

LETTRE IV.

A la même. 157

LETTRE V.

A la même. 162

LETTRE VI.

A la même. 165

LETTRE VII.

A la même. 171

LETTRE VIII.

A la même. 174

LETTRE IX.

A la même. 180

LETTRE X.

A la même. 184

LETTRE XI.

A la même. 188

T A B L E. 331

LETTRE XII.

A la même 192

LETTRE XIII.

A la même. 195

LETTRE XIV.

A la même. 201

LETTRE XV.

A la même. 205

LETTRE XVI.

A la même. 209

LETTRE XVII.

A Madame de Sourgel. 214

Lettre de Madame de Warens à M. Favre.

222

LETTRE XVIII. 235

LETTRE XIX. 237

LETTRE XX.

A Monsieur de Conzié. 246

LETTRE XXI.

A M. le Comte des Charmettes. 250

LETTRE XXII. 253

Anecdotes pour servir à la vie de J. J.

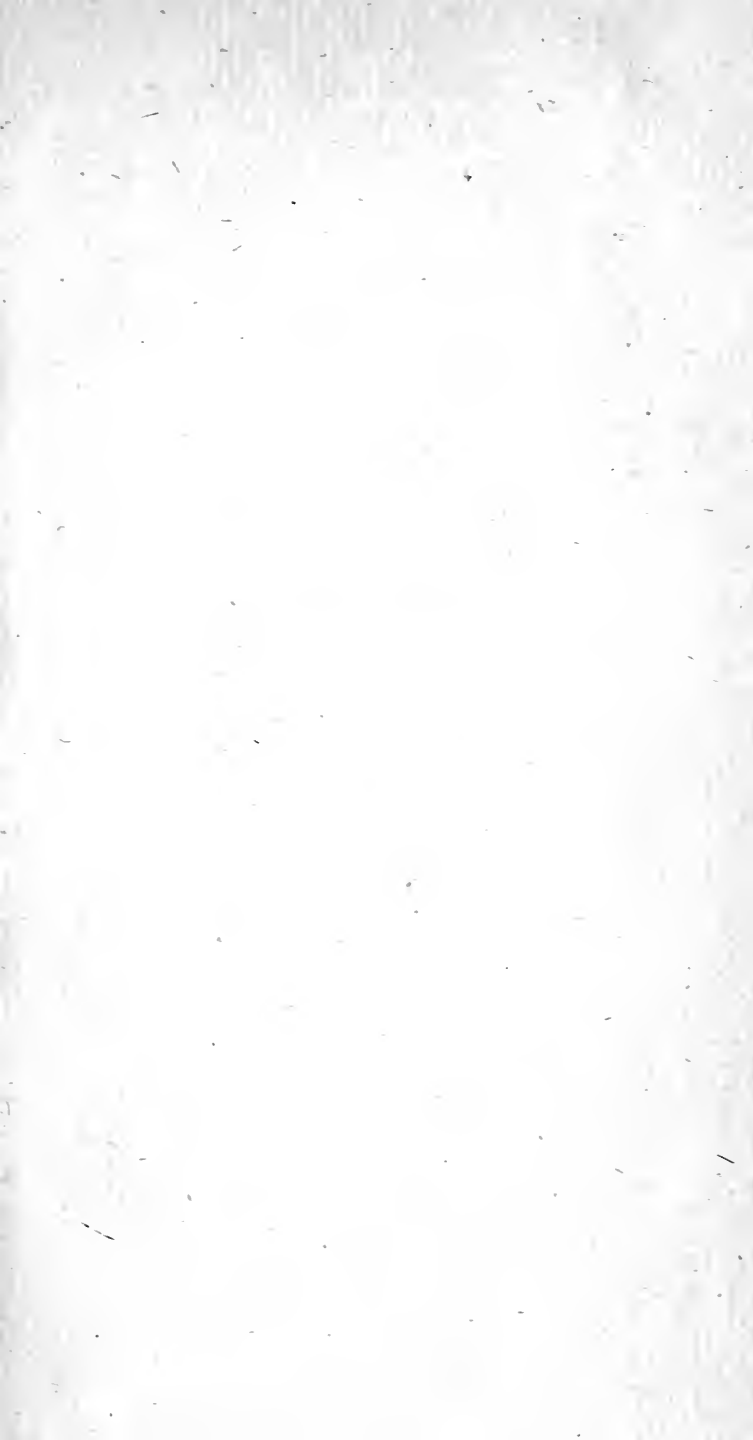
Rousseau, 259

Opinion de J. J. Rousseau sur la Tragédie

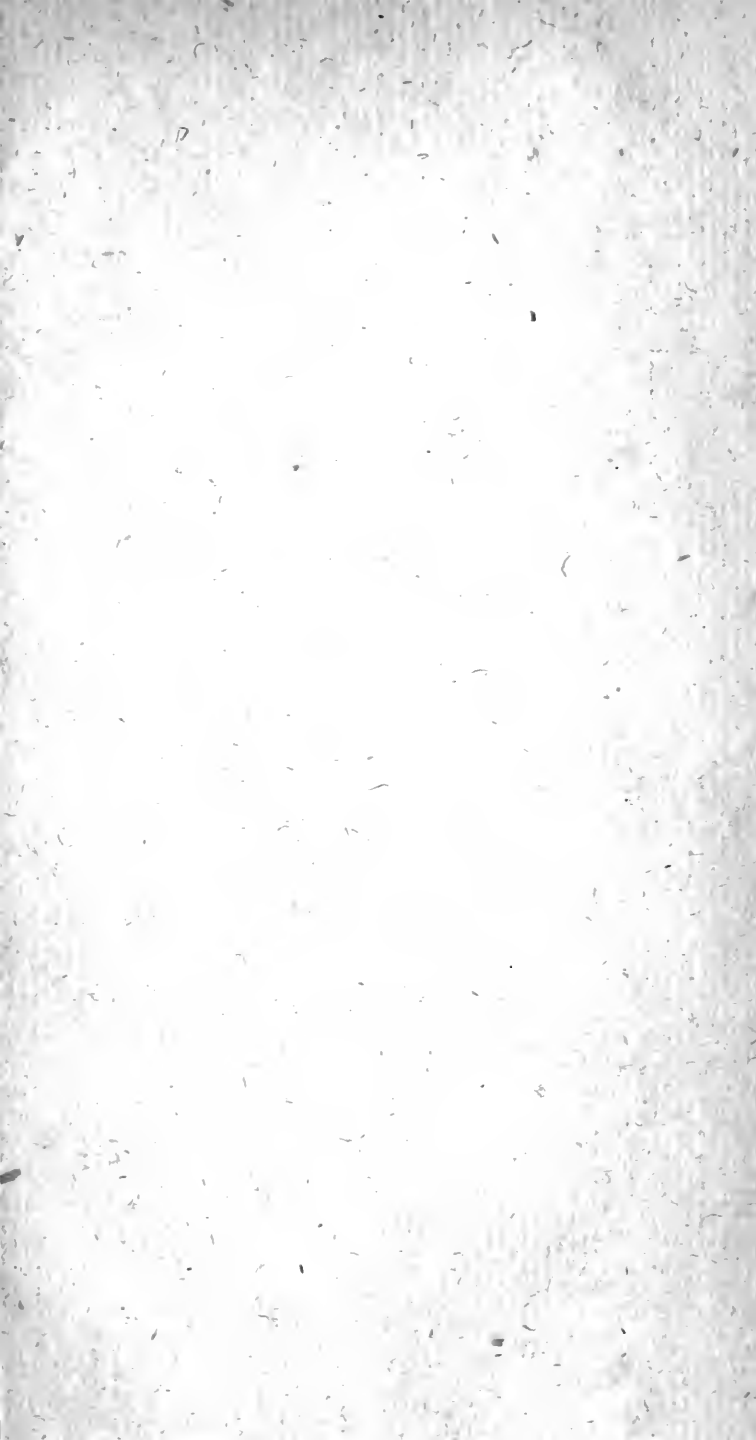
Grecque, 265

<i>Lettre de M. Dorat aux Auteurs du Journal de Paris ,</i>	270
<i>Sentimens de reconnoissance d'une Mère, adressés à l'Ombre de Rousseau, Citoyen de Genève ,</i>	274
<i>Réflexions Critiques sur J. J. Rousseau, & ses Ouvrages ,</i>	283
<i>Lettre à M. de la Harpe, sur son article du Mercure, concernant J. J. Rousseau ,</i>	315

Fin de la Table.









LETTRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

*Survenues pendant l'impression de ce
Volume.*



L E T T R E

DE MAD. LA COMTESSE DE SAINT ***

A J. J. ROUSSEAU.

Mai 1776.

JE viens , Monsieur , d'apporter de la Musique chez vous , pour vous prier de la copier ; & , je vous l'avouerai , elle n'étoit qu'un prétexte pour avoir l'honneur de vous voir. On m'a dit que c'étoit le seul moyen qui pût m'ouvrir votre porte : je l'ai pris , vous me le pardonnerez , je l'espère , au-moins en faveur de ma sincérité. Mais bornerez-vous là votre générosité , & le bonheur de vous voir me fera-t-il toujours refusé ? Je n'ai , je le fais , aucun titre pour l'espérer , & ce desir , ainsi que ma Lettre , pourront vous paroître étranges. Mais pourquoi vous en offenseriez-vous ? Je partage ce desir avec

toute la Terre. Quant à ma Lettre & à la demande que je vous fais d'un seul de vos momens, tout ce que je vous dois, le secours dont vous m'êtes encore tous les jours, je veux dire vos Ouvrages, sont d'assez grands bienfaits pour exciter ma reconnoissance & me faire desirer de vous l'offrir. Oui, Monsieur, de quelque infortune que soit pour moi semée la vie, vous m'avez préservée de la plus grande, le Remords. J'étois à moitié dans l'abîme; & combien de fois depuis j'ai été sur le bord! toujours vous m'avez retirée ou retenue; enfin je vous dois ma Vertu, si en effet j'en ai quelqu'une: n'en dédaignez point l'hommage; si votre ame est telle qu'elle se peint dans vos Écrits, telle que vous avez le secret de rendre celle des Personnes qui vous lisent sans prévention, il ne sera point sans prix à vos yeux: sans doute il seroit indifférent pour tout autre; mais pour un Homme comme vous, ah! Monsieur, foyez-y.

fenfible : la vérité de mes fentimens , & mon refpect pour votre Perfonne , pour vos vertus , méritent peut-être que vous vous relâchiez un-peu de la règle que vous vous êtes faite , dit-on , de ne voir Perfonne : votre réputation vous a certainement attiré & des fuffrages , & des Admirateurs , qui , par leurs connoiffances & leur génie , étoient plus faits que moi pour vous apprécier , & pour brûler un encens plus digne de vous être offert ; mais jamais , non jamais , vous n'en recevrez de plus fimple ni de plus pur que le mien ; je ne dis pas de plus defintéreffé : car j'efpère , fi vous m'accordez la grace que je follicite , de retirer de votre vue & de votre approche , un nouveau courage , pour me conduire toujours d'après vos principes. Je ne fuis point de Paris , j'y fuis depuis un an , & touche au moment de mon départ. Jugez combien j'ai fouffert de n'avoir encore pu parvenir au but le plus doux que j'envisa-

geois dans ce voyage : il n'a fallu rien moins , Monsieur , pour surmonter la timidité qui me retenoit , & rendre à mes desirs leur première activité , que la crainte d'emporter des regrets de ce Pays , jointe à l'espoir flatteur que j'obtiendrois de votre complaisance ce que l'Amitié seule a le droit d'exiger , & dont mon cœur se sent digne , &c.



R É P O N S E

DE J. J. ROUSSEAU.

FRANÇOIS! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenue? Que vous êtes changée pour un Étranger, infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans Défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un Peuple juste; pour un Homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu du mal à Personne, & qui, depuis quinze ans, plongé, traité, par vous, dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit, se sent chargé, à l'envi, d'indignités inouïes, jusqu'ici, parmi les Humains, sans avoir pu jamais en apprendre au-moins la cause! C'est donc-là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité? Quittez ce vieux nom de *Frans*, il doit

trop vous faire rougir. Le Perfécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident, dans l'art de rendre un Mortel malheureux? Ils vous ont persuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile, en se cachant de l'Accusé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me résigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux, ni de vous, aucune grace; mais ce que je veux, & ce qui m'est dû, tout au-moins, après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé. Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystère impénétrable? A quoi bon tant de machines, de ruses, de trahisons, de mensonges, pour cacher au Coupable ses crimes, qu'il doit savoir mieux que Personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Que si, pour des rai-

sons qui me passent (1), persistant à m'ôter un droit dont on n'a privé jamais aucun Criminel, vous avez résolu d'abreuver le reste de mes tristes jours d'angoisses, de dérision, d'opprobre, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs, mes raisons, mes plaintes, sans me permettre même de parler (2); j'éleverai au Ciel, pour

(1) Quel Homme de bon-sens croira jamais qu'une aussi criante violation de la Loi naturelle & du Droit des Gens, puisse avoir pour principe une vertu? S'il est permis de dépouiller un Mortel de son état d'Homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, & non pour le juger. Je ne vois par-tout qu'ardens Exécuteurs, sans avoir apperçu jamais aucun Juge. Si tels sont les principes de justice de la Philosophie moderne, malheur sous ses auspices au Foible, innocent & simple! honneur & gloire aux intrigués cruels & sensés!

(2) De bonnes raisons doivent toujours être écoutées, sur-tout de la part d'un Accusé qui se défend, ou d'un Opprimé qui se plaint; & si je n'ai rien de solide à dire, que ne me laisse-

toute défense , un cœur sans fraude & des mains pures de tout mal , lui demandant , non , Peuple cruel , qu'il me venge & vous punisse , (ah ! qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur !) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle , où vos outrages ne m'atteignent plus.

J. J. ROUSSEAU.

P. S. François , on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant ; mais quand je n'y ferai plus , que l'accès sera passé , & que votre animosité , cessant d'être irritée , laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs , vous

t-on parler en liberté ! C'est le plus sûr moyen de décrier tout-à-fait ma cause , & de justifier pleinement mes Accusateurs : mais , tant qu'on m'empêchera de parler , ou qu'on refusera de m'entendre , qui pourra jamais , sans témérité , prononcer que je n'avois rien à dire ?

regarderez mieux, je l'espère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue, en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi, vous serez alors bien surpris & moins contents de vous que vous ne l'êtes; vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce Billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'Infortuné, qu'ils auront fait périr de douleur, cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret & de soin; avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'affure, la source de tant de zèle, l'objet de tant de peine, la conduite, sur-tout, qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me

juger sans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi sur leur propre production.

(L'Adresse de cette Lettre étoit) :

*A tout François aimant encore la justice
& la vérité.*

(Derrière la Lettre étoit écrit) :

Je suis fâché de ne pouvoir complaire à Madame la Comtesse ; mais je ne fais point les honneurs de l'Homme qu'elle est curieuse de voir, & jamais il n'a logé chez moi ; le seul moyen d'y être admis, de mon aveu, pour quiconque m'est inconnu, c'est une réponse cathégorique à ce Billet.



L E T T R E I I.

DE LA COMTESSE DE SAINT ***

A J. J. ROUSSEAU.

A QUOI pourrai-je comparer la douleur que j'ai éprouvée, en lisant votre triste, mais précieux Écrit, qu'à l'amertume que le bruit de vos infortunes a répandu dans mon ame? Non, sans doute, les noms touchans de *douce*, de *bonne*, d'*honnête*, ne sont plus faits pour la Nation Françoisse; il lui suffisoit de méconnoître le bonheur de vous posséder, pour cesser de les mériter: mais lorsqu'au lieu des autels qu'elle vous devoit, elle vous accable d'outrages, les épithètes les plus infâmes sont encore trop foibles pour la caractériser. Je suis loin, vous le voyez, de chercher à l'excuser. Eh! qui moins que moi est fait pour l'entreprendre, moi qui me suis vue, &

qui suis encore mais l'histoire de mes peines & de mes malheurs est inutile. Eh ! que font-ils , d'ailleurs , auprès des injustices dont vous êtes la victime , quelques grandes qu'elles soient ! Cependant je dois le dire , toute la Nation n'est pas également aveugle & atroce. J'ai , depuis deux ans , parcouru une grande partie de la France , & par-tout j'ai rencontré des Gens qui vous admiroient , qui honoroient votre caractère , vos vertus & vos principes. J'en ai même trouvé , qui , voyant la vérité par vos yeux , se disoient heureux & vertueux par vous. Ah ! Monsieur , que ne pouvez-vous connoître tous les heureux que vous faites ! Ce spectacle , si j'en crois mon cœur , rameneroit peut-être la joie dans le vôtre : pourquoi tout le bien que vous faites n'est-il pas connu de vos ennemis ? Mais il l'est , & il vous vange , & vous , toujours plus grand , à mesure que vous êtes plus

malheureux , vous les bénifiez , vous priez le Ciel d'éloigner d'eux toute erreur & tout mal. Ah ! permettez-moi de respirer : tant de vertu m'accable : mon esprit , qui est incapable de la comprendre , l'adore , & se taît. Me pardonneriez-vous néanmoins , si j'ose... non ! vous ne vous en offenserez pas , vous êtes trop généreux , & pour être si fort au-dessus des autres Humains , vous n'en ferez pas moins indulgent. Comment se peut-il que vous souhaitiez toutes sortes de biens aux François , & que vous refusiez à une Française , qui , par ses sentimens pour vous , doit-être distinguée de la foule coupable , celui de vous voir une fois , & que vous mettiez ce bonheur à un prix qu'il lui est impossible d'atteindre. En effet , demander une réponse *cathégorique* à une Femme , qui , pour savoir la signification de ce mot , a été obligée de recourir au Dictionnaire , n'est-ce pas lui demander une chose

impossible ? Mais encore une fois , pardonnez-moi la foiblesse de mes raisonnemens : je m'égare , & je prends le seul parti qui me convienne , celui de respecter vos raisons. En vous voyant , je n'avois à vous offrir que les témoignages de la plus vive reconnoissance , du plus tendre respect , de la plus profonde vénération : mes intentions étoient pures comme mon ame : j'ose croire encore que vous ne dedaignerez point l'hommage que je vous en fais ici , ni le serment de n'avoir jamais pour Maître , pour règle & pour guide que vous , vos exemples & vos Ouvrages. C'est avec ces dispositions que j'ai , &c.

P. S. On m'avoit trompée , sans doute , quand on m'avoit dit que vous copiez de la Musique : je suis fâchée de cette méprise , je vous en demande pardon : accordez-le aussi à l'indiscrétion que j'ai encore de troubler votre

retraite par cette Lettre. Je n'ai pu résister à l'envie de vous dire que , malgré votre rigueur , vous n'en ferez pas moins l'homme que j'honorerai le plus. Si j'osois espérer que vous poussiez l'indulgence jusqu'à m'honorer encore d'une réponse , vous n'en feriez pas plus importuné , & vous mettriez le comble à mes vœux. J'enverrai demain chez vous sur les deux heures , voir si vous aurez eu cette complaisance.



R É P O N S E

DE J. J. ROUSSEAU.

Jeudi 23 Mai 1776.

J'AI eu d'autant plus de tort, Madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois par la réponse dont vous m'avez honoré, que, même à l'aide d'un Dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phrase du Billet, à laquelle il s'agit de répondre, est celle-ci: *Mais ce que je veux, & ce qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment, & par qui j'ai été jugé ?*

TOUT ce que je desire ici est une ré-

ponse à cet article. C'est mal à propos que je la demandois *cathégorique* : car telle qu'elle soit , elle le fera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur sont ouverts pour le reste de ma vie à quiconque me dévoilera ce mystère abominable. S'il m'impose le secret, je promets , je jure de le lui garder inviolablement jusqu'à la mort , & je me conduirai exactement , s'il l'exige , comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponse que j'attends , ou plutôt que je desire : car , depuis long-tems , j'ai cessé de l'espérer.

CELLE que j'aurai vraisemblablement , fera la feinte d'ignorer un secret qui , par le plus étonnant prodige , n'en est un que pour moi seul dans l'Europe entière. Cette réponse sera moins franche assurément ; mais non moins claire que la première : enfin le refus même de répondre , n'aura pas pour moi plus d'obscurité. De grace ,

Madame, ne vous offenez pas de trouver ici quelques traces de défiance. C'est bien à tort que le Public m'en accuse: car la défiance suppose du doute, & il ne m'en reste plus à son égard. Vous voyez par les explications dans lesquelles j'ose entrer ici, que je procède au vôtre avec plus de réserve, & cette différence n'est pas desobligeante pour vous. Cependant, vous avez commencé avec moi, comme tout le monde, & les louanges *hyperboliques* (1) & outrées dont vos deux Lettres sont remplies, semblent être le cachet particulier de mes plus ardens persécuteurs: mais loin de sentir en les lisant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me causent, je n'ai pu me défendre d'un vif desir

(1) Voici encore un mot pour le Dictionnaire. Hélas! pour parler de ma destinée, il faudroit un Vocabulaire tout nouveau qui n'eût été composé que pour moi.

que vous ne leur ressemblassiez pas : & malgré tant d'expériences cruelles , un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste , ce que vous me dites , Madame , du prix que je mets au bonheur de me voir , ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite , faite avec les sentimens dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le Rhinocéros , doit aller , s'il veut , à la Foire , & non pas chez moi : & tout le persifflage dont on assaisonne cette insultante curiosité , n'est qu'un outrage de plus , qui n'exige pas de ma part une grande déférence. Voulez-vous donc , Madame , être distinguée de la foule ? c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

IL est vrai que je copie de la Musique : je ne refuse point de copier la vôtre , si c'est tout de bon que vous le dites : mais cette vieille Musique a

tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-dessus : néanmoins votre volonté soit faite. Je vous supplie, Madame la Comtesse, d'agréer mon respect.

J. J. ROUSSEAU.



R É P L I Q U E

D E L A C O M T E S S E

A J. J. R O U S S E A U.

J'IGNOROIS, Monsieur, que d'autres m'eussent frayé le chemin d'arriver jusqu'à vous. Celui que j'ai pris m'a paru le plus simple, & c'est pour cela que je l'ai choisi. Combien il est affreux que le vrai & le faux puissent être ainsi confondus ! mais nous serions trop heureux si toujours la vérité portoit un caractère distinctif. Comment, cependant, vous convaincre de celle de mes intentions ? Je ne serois point étonnée que vous eussiez des défiances ; elles sont naturelles à un Homme qui si souvent a été la dupe de sa bonne-foi. Mais elles sont inutiles avec moi, soyez en bien persuadé ; elle ne serviroient qu'à m'humilier. En effet, serait-ce pour vous

nuire que je chercherois à vous voir ? Non ! vous ne le croyez pas. De quelque nuage que soit enveloppée la vérité, vous en connoissez trop bien le langage, pour ne pas le reconnoître dans ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je suis étonnée de ce que vous ayiez trouvé de l'hyperbole dans mes expressions. S'il est vrai qu'il y en ait, il faut nécessairement que mon cœur soit hyperbolique ; car je vous proteste, de la meilleure foi du monde, qu'il me les a toutes dictées. Vous voyez que je me rends & ne m'entête point. Il est pourtant un objet sur lequel je ne saurois être aussi facile. Oh ! pour cela, j'ai vu, j'ai été témoin ; mais ces matières vous déplaisent, & je finis.

QUANT à la question, Quels sont vos crimes, & quels sont vos Juges ? Je ne reviens pas d'avoir été si longtemps à la résoudre (1). Vos crimes sont

(1) Grace pour l'hyperbole ; car il faut répondre.

vos talens , vos lumières , & sur-tout vos vertus. Vos Juges sont les Jaloux , les Aveugles & les Coupables. Pour ce qui est des autres détails, c'est encore avec la plus grande sincérité que je vous jure les ignorer tous ; & vous ne me soupçonneriez point d'artifice , si vous saviez quel est le genre de vie simple & uni que je mène : éloignée de toute intrigue , comment aurois-je pu apprendre un tissu d'horreurs , dont , sans doute , les Auteurs sont trop intéressés à cacher la trame.

A l'égard de la ridicule curiosité, dont vous avez été l'objet , ce n'est pas non plus elle qui me guide. Je vous l'ai déjà dit , je n'ai eu d'autres vues que celle de vous offrir ma reconnaissance. Vos leçons m'ont rendue , au moins , en partie , à mes devoirs , me les ont fait aimer , & par eux j'ai trouvé la paix. Voilà les bienfaits que je voulois mettre à vos pieds. Je ne me suis point

diffimulée combien cet hommage étoit au-deffous de vous ; mais j'ai espéré que votre sensibilité en rempliroit l'espace. Voilà la peinture fidelle de mes sentimens. Cependant , comme elle pourroit encore ressembler à beaucoup d'autres , & qu'il est impossible, si je n'ai pas encore le bonheur de vous persuader que vous n'ayiez quelque répugnance à me recevoir , je sacrifie moi-même le plaisir de vous voir , s'il doit vous coûter la moindre complaisance. Je ne veux pas non plus abuser de celle que vous avez eue de m'écrire deux fois. Un oui ou un non me suffisent , & ne craignez pas de vous expliquer aussi laconiquement. Les complimens sont aussi éloignés de mon caractère que du vôtre : d'ailleurs , mes sentimens présens ne pourroient ni s'en accroître , ni diminuer : ils feront toute ma vie les plus sincères & les plus respectueux.

L E T T R E

DE J. J. ROUSSEAU

A UN JEUNE HOMME,

*Qui demandoit à s'établir à Montmorency,
pour profiter de ses leçons.*

VOUS ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre Homme accablé de maux, & de plus, fort occupé, qui n'est guères en état de vous répondre, & qui le feroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pouvois vous y être utile, & vous êtes louable du motif qui vous l'a fait desirer : mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la Morale. Ren-

trez dans votre cœur, & vous les y trouverez; & je ne pourrai rien vous dire à ce fujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La Vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil; pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; & si vous avez bien cette volonté, tout est fait; votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, & sur-tout au vôtre. L'Homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'Homme-de-bien, qui s'y livre, en vue de remplir son devoir, & la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives con-

temptations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos Parens & la Providence. Voilà le premier précepte de la Vertu que vous voulez suivre; & si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre Province, allez vivre dans le sein de votre Famille, servez, soignez vos vertueux Parens, c'est-là que vous remplirez véritablement les soins que la Vertu vous impose; une vie dure est plus facile à supporter en Province, que la Fortune à poursuivre à Paris, sur-tout quand on fait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de Friponsgueux, que de Parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait Monsieur votre Pere; & il n'y a point de fort que le travail, la vigilance, l'innocence & le contentement de soi ne

rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être ne feront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre, mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

J. J. ROUSSEAU.



L E T T R E

A J. J. ROUSSEAU.

JE suis, Monsieur, celui qui ai été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoique j'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les empressés, ni les empressemens ; pensez à ce que je vous ai proposé. On ne fait pas lire dans mon pays ; vous ne ferez ni admiré, ni persécuté. Vous aurez la clef de mes Livres & de mes Jardins ; vous m'y verrez, ou vous ne m'y verrez pas. Vous y aurez une très-petite Maison-de-campagne à vous seul, à un quart de lieue de la mienne. Vous y planterez, vous y semerez tout ce que vous voudrez.—J. B. & son esprit sont venus mourir en Flandre, mais il ne faisoit que des Vers. Que J. J. & son génie viennent y vivre ; que ce soit chez moi, ou plutôt chez lui, que vous conti-

nuiez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore plus de liberté, j'ai un très-petit coin de terre qui ne dépend de personne, mais le Ciel y est très-beau, l'air y est pur, ce n'est qu'à 80 lieues d'ici; je n'y ai point d*** ni de *** mais j'y ai les meilleurs moutons du monde. — J'ai des Mouches à miel à l'autre Habitation que je vous offre. Si vous les aimez, je les y laisserai; si vous ne les aimez pas, je les transférerai ailleurs; leur République vous traitera mieux que celle de *** à qui vous avez fait tant d'honneur & à qui vous auriez fait tant de bien. — Je n'aime, comme vous, ni les Trônes ni les Dominations. Vous ne regnerez sur personne; personne ne regnera sur vous. Si vous acceptez mes offres, Monsieur, j'irai vous chercher & vous conduire moi-même au *Temple de la Vertu*. Ce sera le nom de votre demeure; mais nous ne l'appellerons pas comme cela, j'épargnerai à votre modestie tous les

triomphes que vous méritez. Si tout cela ne vous convient pas , prenez, Monsieur , que je n'ai rien dit ; je ne vous verrai pas, mais je continuerai de vous lire & de vous admirer, sans vous le dire.

Distyque sur J. J. Rousseau.

Son esprit exerça cruellement son cœur ;
On lui vendit la gloire au prix de son bonheur.

Par P. SYLVAIN M***.

F I N.

T A B L E.

<i>LA Découverte du Nouveau-Monde.</i>	Page 1
<i>Fragmens d'Iphis, Tragédie.</i>	37
<i>In nuptias Caroli Emanuelis, invictissimi Sardiniaë Regis, Ducis Sabaudiaë; & Reginaë Elifabethæ. Ode.</i>	54
<i>Traduction.</i>	59
<i>Avertissement.</i>	67
<i>Le Verger des Charmettes.</i>	71
<i>Épître à M. de Bordes.</i>	83
<i>Épître à M. Parisot.</i>	89
<i>Énigme.</i>	103
<i>A Madame la Baronne de Warens - Vi-relai.</i>	104
<i>Vers pour Madame de Fleurieu.</i>	106
<i>Vers pour Mademoiselle Th.</i>	107
<i>Mémoire à Son Excellence, Monseigneur le Gouverneur.</i>	109
<i>Mémoire remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin.</i>	121
<i>Lettres de J. J. Rousseau.</i>	
LETTRE PREMIERE.	
<i>A Madame la Baronne de Warens, de Chambéry.</i>	133
LETTRE II.	
<i>A la même.</i>	138
LETTRE III.	
<i>A la même.</i>	143

	T A B L E.	363
	LETTRE IV.	
<i>A la même.</i>		157
	LETTRE V.	
<i>A la même.</i>		162
	LETTRE VI.	
<i>A la même.</i>		165
	LETTRE VII.	
<i>A la même.</i>		171
	LETTRE VIII.	
<i>A la même.</i>		174
	LETTRE IX.	
<i>A la même.</i>		180
	LETTRE X.	
<i>A la même.</i>		184
	LETTRE XI.	
<i>A la même.</i>		188
	LETTRE XII.	
<i>A la même.</i>		192
	LETTRE XIII.	
<i>A la même.</i>		195
	LETTRE XIV.	
<i>A la même.</i>		201
	LETTRE XV.	
<i>A la même.</i>		205
	LETTRE XVI.	
<i>A la même.</i>		209
	LETTRE XVII.	
<i>A Madame de Sourgel.</i>		214
<i>Lettre de Madame de Warens à M. Favre.</i>		222
	LETTRE XVIII.	235

LETTRE XIX.	237
LETTRE XX.	
<i>A Monsieur de Conzié.</i>	246
LETTRE XXI.	
<i>A M. le Comte des Charmettes.</i>	250
LETTRE XXII.	253
<i>Anecdotes pour servir à la vie de J. J. Rousseau,</i>	259
<i>Opinion de J. J. Rousseau sur la Tragédie Grecque,</i>	265
<i>Lettre de M. Dorat aux Auteurs du Journal de Paris,</i>	270
<i>Sentimens de reconnoissance d'une Mère, adressés à l'Ombre de Rousseau, Citoyen de Genève,</i>	274.
<i>Réflexions Critiques sur J. J. Rousseau, & ses Ouvrages,</i>	283
<i>Lettre à M. de la Harpe, sur son article du Mercure, concernant J. J. Rousseau,</i>	215
<i>Lettre de Madame la Comtesse de Saint*** à J. J. Rousseau.</i>	331
<i>Réponse de J. J. Rousseau.</i>	335
<i>Seconde Lettre de la Comtesse de Saint*** à J. J. Rousseau.</i>	341
<i>Réponse de J. J. Rousseau.</i>	346
<i>Réplique de la Comtesse à J. J. Rousseau.</i>	351
<i>Lettre de J. J. Rousseau à un jeune Homme qui demandoit à s'établir, &c.</i>	355
<i>Lettre à J. J. Rousseau.</i>	359
Fin de la Table.	







